

Russel Bouchard

citoyen libre et historien professionnel, Chicoutimi, Ville de Saguenay (1948 -)

(1998)

L'été du «Déluge» : Journal intime d'un insoumis !

Les 90 jours... de mensonge qui ébranlèrent le Saguenay

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la bibliothèque numérique: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergé (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Russel Bouchard (1948 -)

L'été du «Déluge» : Journal intime d'un insoumis !. Les 90 jours... de mensonge qui ébranlèrent le Saguenay.

Chicoutimi-Nord, Saguenay, Russel Bouchard, 1998, 234 pp.

Russel Bouchard, historien, nous a accordé le 23 septembre 2005 son autorisation de diffuser électroniquement le texte intégral de ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.



Courriel : rbouchard9@sympatico.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

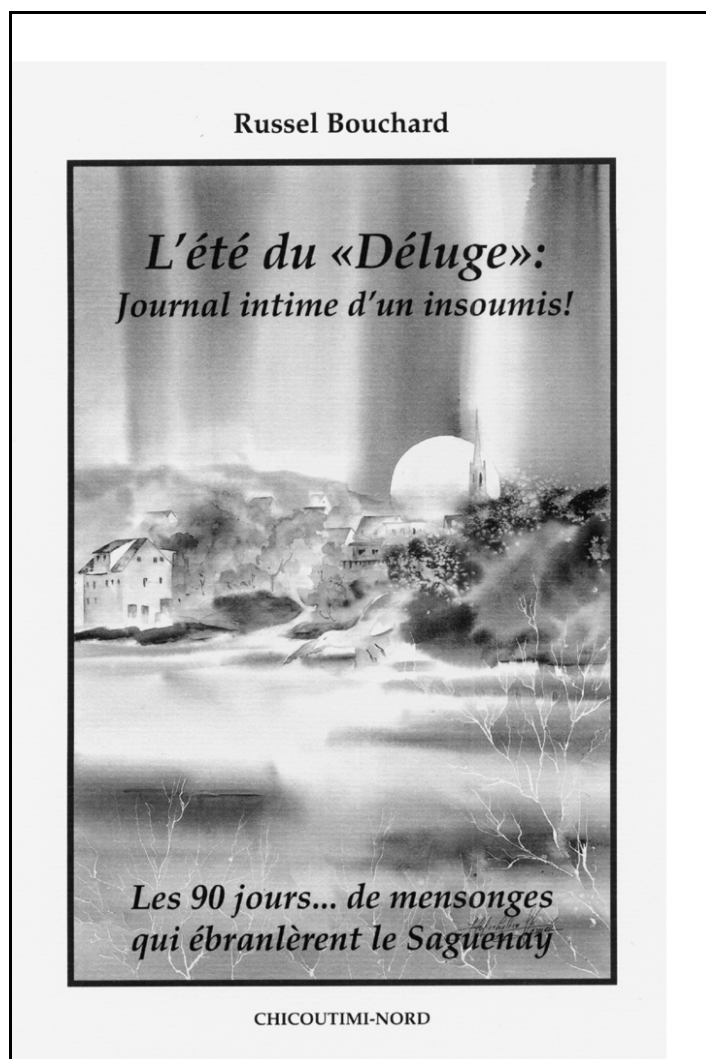
Édition numérique réalisée le 18 juillet 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Russel Bouchard

citoyen libre et historien professionnel, Chicoutimi, Ville de Saguenay (1948 -)

**L'été du «Déluge» : Journal intime d'un insoumis !
Les 90 jours... de mensonge qui ébranlèrent le Saguenay.**



Chicoutimi-Nord, Saguenay, Russel Bouchard, 1998, 234 pp.

Table des matières

[Liminaire](#)

[Quatrième de couverture](#)

[Avant-propos](#)

[Premier mois](#)

[Deuxième mois](#)

[Troisième mois](#)

[En guise de conclusion](#)

L'été du «Déluge»: Journal intime d'un insoumis!

*Les 90 jours... de mensonges
qui ébranlèrent le Saguenay*

Chicoutimi-Nord

Notre couverture: «*Le Déluge*», aquarelle de *Micheline Hamel*, Chicoutimi, octobre 1997. De l'eau (pour laver notre mère la terre, de la folie des hommes, de leur égoïsme, de leurs peurs et de leurs faiblesses), des ténèbres (qui cachent une vérité irrépressible), un vieux moulin (d'où émanent les âmes des fantômes des lieux), un clocher et une pleine lune (pour parler d'espoir et de vérité), et un goéland, insoumis, qui plane librement au-dessus du tumulte...

Micheline Hamel est native du Bassin de Chicoutimi. Elle a perfectionné l'art de peindre à l'aquarelle avec de grands noms québécois, tels Jean-Paul Ladouceur, Gilles Archambeault et Jacques Hébert, mais c'est avec le grand peintre américain, Frank Webb, qu'elle a appris à libérer son esprit créateur qui se retrouve en chacune de ses oeuvres. «*À fleur d'yeux, à fleur d'oreilles, à fleur de peau ou de coeur, je perçois à fleur de pinceau, je fais naître une atmosphère. Chaque tableau devient une expérience créative unique où il n'y a pas de place pour la peur... M. H.*»

Pour commander les oeuvres ou correspondre avec l'auteur,
vous pouvez écrire ou téléphoner à:

RUSSEL BOUCHARD,

33 rue St-François,

Chicoutimi,

Qc.

G7G 2Y5

tél: 418-543-0962

ISBN 2-921101-18-1

«Comment définir ce que nous sommes, si nous
ne savons pas ce qu'ont été nos pères et nos mères,
si nous ignorons les angoisses qui
ont meublé leur quotidien et si nous
sommes indifférents aux sacrifices
qu'ils ont accepté de subir pour
alimenter nos espoirs ?»

L'auteur, 8 mars 1997

Russel Bouchard (1948 -)

**L'été du «Déluge» : Journal intime d'un insoumis !
Les 90 jours... de mensonge qui ébranlèrent le Saguenay.**

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Le 20 juillet 1996, le Saguenay—Lac-Saint-Jean, une partie de la Haute Côte-Nord du Saint-Laurent, de Charlevoix et de la Haute-Mauricie ont vécu les heures les plus sombres et les plus dramatiques de leur histoire. De mémoire d'homme, jamais la nature ne s'était rebellée avec une telle violence et une telle force depuis les trois derniers siècles. En comparaison, le glissement de terrain survenu à Saint-Jean-Vianney dans la nuit du 4 mai 1971, n'était qu'un hors-d'oeuvre. Le bilan des pertes est absolument catastrophique: dans le bas mot, un milliard de dollars (\$) de dégâts, une dizaine de morts, une cinquantaine de municipalités touchées, des villages et des villes défigurés, des infrastructures détruites et des centaines de familles jetées sur le pavé. De toute évidence, les causes sont multiples: pluies diluviennes, barrages privés mal entretenus, politique nationale de gestion des ouvrages de retenue nettement déficiente, indifférence populaire, allez donc savoir!

À travers l'écume et le chaos, une voix énergique s'élève: c'est celle du premier ministre du Québec, Lucien Bouchard, qui accuse... Dieu (rien de moins!) d'en être l'auteur, et qui dédouane ainsi les multinationales de toute responsabilité civile, morale ou criminelle. Quelques-uns se scandalisent d'une telle esbroufe,

mais leurs cris de détresse sont tout de suite réprimés par les cerbères du régime et n'ont aucun écho. Parmi eux, Russel Bouchard, historien, pamphlétaire, polémiste et auteur d'une trentaine de publications consacrées à l'histoire de sa région, s'acharne et tente de provoquer la réflexion, mais il est tout de suite mis à l'index par la puissante presse de Conrad Black et ses deux journaux en région, *Le Quotidien* et le *Progrès-Dimanche*. Le «*Journal intime d'un insoumis*», qu'il accepte de publier aujourd'hui, est là pour témoigner de son rude combat mené contre les manipulateurs de l'information régionale et pour laver cette injustice criante dont il a été victime! Au lecteur de juger de la pertinence de sa démarche et de ses propos...

Oeuvres littéraires les mieux connues de Russel Bouchard

- «*Le Pays du Lac-Saint-Jean*» (1988)
- «*Aux sources de l'histoire sagamienne*» (1989)
- «*Le Saguenay des fourrures*» (1989)
- «*Histoire de Chicoutimi*» (1992)
- «*Mémoires d'un Tireur de Roches*» (1993)
- «*Le dernier des Montagnais*» (1995)
- «*Histoire de Jonquière*» (1997)

Russel Bouchard (1948 -)

**L'été du «Déluge» : Journal intime d'un insoumis!
Les 90 jours... de mensonge qui ébranlèrent le Saguenay.**

Avant-propos **Une région mise sous séquestre**

9 octobre 1997

*«L'avenir a un long passé.»
Talmud de Babylone*

[Retour à la table des matières](#)

La nouvelle a fait le tour du monde en 24 heures à peine et elle a alimenté la une des plus grands journaux de la planète pendant plusieurs semaines, voire même pendant plusieurs mois. Un an et demi plus tard, personne n'a oublié! En effet, les 19, 20 et 21 juillet 1996, les communautés établies le long de la rive sud du Saguenay, la vallée de la Belle Rivière (au Lac-Saint-Jean) et une partie de la Haute Côte-Nord du Saint-Laurent, de Charlevoix et de la Haute-Mauricie vivaient les heures les plus sombres et les plus dramatiques de leur histoire.

On connaissait bien le caractère instable du support géologique de la vallée du Saguenay et des tributaires du lac Saint-Jean mais, de mémoire d'homme et même avec le rappel des livres d'histoire, jamais la nature ne s'était rebellée avec une telle violence, une telle rage, une telle impétuosité et une telle force depuis les trois derniers siècles; en fait, depuis les conséquences naturelles du tremblement de terre de 1663, cataclysme tout aussi dévastateur qui avait laissé, dit-on, les traces d'un bouleversement titanesque dans le secteur des Terres-Rompues. En comparaison avec ce qu'il convient d'appeler maintenant le «Déluge du Saguenay», les désagréments environnementaux causés par le Grand Feu de 1870 et

l'effroyable glissement de terrain survenu à Saint-Jean-Vianney dans la nuit du 4 mai 1971, n'étaient que des hors-d'oeuvre qui ont, cependant, l'étrange avantage de scander la mesure d'un développement illogique et de marquer le rythme de croissance des désastres «naturels» de plus en plus fréquents, des désastres sans cesse amplifiés par une technologie débridée, avilie et manipulée par des mains de plus en plus perfides.

Le bilan des pertes est absolument catastrophique! Au seul chapitre des biens matériels —et au-delà des chiffres officiellement avancés par le gouvernement du Québec qui a tout intérêt à en minimiser l'impact— le «Déluge» de juillet 1996 aura causé pour près de un milliard de dollars (\$) de dommages. De la cinquantaine de municipalités affectées par les flots en furie et le débordement impétueux, ce sont évidemment celles situées dans le bassin versant des rivières Saint-Jean et des réservoirs «Kénogami» et «Ha! Ha!» qui ont écopé. En tout et pour tout, environ 15 000 personnes ont été évacuées, plus de 2 000 résidences endommagées, 426 maisons principales totalement détruites, 267 exploitations agricoles saccagées et des dizaines de commerces plus ou moins affectés. Sur le plan humain, on déplore malheureusement dix pertes de vie, dont deux à La Baie.

Parmi les infrastructures communautaires amochées, il suffit de mentionner les nombreux bris de réseaux d'aqueduc et d'égout, les 18 établissements scolaires abîmés (dont 10 seulement à La Baie), plusieurs ponts coupés ou emportés, des routes et de multiples chemins de pénétration éliminés, des lignes de chemin de fer sectionnées, des centrales hydroélectriques dévastées et une longue liste d'équipements récréo-touristiques neutralisés.

À La Baie et à Chicoutimi plus spécifiquement, les quartiers historiques de Saint-Alexis et du Bassin, des joyaux du patrimoine régional, sont en partie détruits par le tumulte; à Jonquière, deuxième ville en importance dans la région, le débordement de la rivière au Sable et du ruisseau Dechêne a créé pour plus de 40 millions \$ de dégâts aux seuls biens et équipements municipaux; dans le petit village bucolique et pastoral de Ferland-Boilleau, l'affouillement d'une digue négligée par son propriétaire et la vidange subite du réservoir Ha! Ha!, ont broyé 15 kilomètres de la route régionale 381 et ont failli provoquer la désintégration de la communauté; à L'Anse-Saint-Jean (1300 habitants à peine), la plus ancienne loca-

lité de la région, le débordement de la rivière St-Jean —provoqué par les barrages de castors, mon oeil!— a complètement défiguré le plan d'urbanisme, détérioré la majorité du réseau routier local, endommagé ou détruit 102 maisons et provoqué pour 17 millions \$ de dégâts.

Pour sa part, le gouvernement du Québec évalue —lire sous-évalue— la somme des dommages à 700 millions \$, et s'engage à affecter un peu plus de 400 millions \$ à la reconstruction des régions sinistrées. Du montant versé à partir des deniers publics, environ 80% proviendront du fédéral, 10% du provincial et 10% des municipalités concernées. À cette ponction magistrale de l'argent des contribuables, s'ajoutent les quelque 31 millions \$ recueillis par la Croix-Rouge canadienne. ¹

Les multinationales, l'Hydro-Québec, les compagnies d'assurances et les autres sociétés responsables (devant... Dieu seulement!), ni vues ni connues! Niet! Zéro dollars \$! Pas un rond! Aucune participation financière! Totalement blanchies, par l'édifiante proclamation de l'«Acte of God» de Lucien Bouchard et, conséquemment, totalement exemptées de toutes responsabilités civiles ou morales. Absous sans jugement tout ce beau monde! Absous sans comparution, comme si de rien n'était, comme s'il n'y avait pas eu négligence criminelle! Une manière de faire et d'agir condamnable, faut bien le dire, qui n'a rien à envier aux gouvernements de républiques de bananes complices et aux sociétés d'extrême droite qui pillent la planète sans vergogne depuis plus d'un siècle. Une vraie honte, pour un gouvernement qui se qualifie outrageusement de «social démocrate» et qui s'est donné comme mandat ultime de libérer le Québec du grand Satan fédéral! Que

¹ Données confirmées par Louison Lepage, directeur-adjoint à la ville de Chicoutimi. Il importe de préciser cependant que cette échelle peut varier d'une ville à l'autre —d'un informateur à l'autre (sic!)— et selon l'importance et la nature des dégâts. Ainsi, dans les jours qui ont suivi le sinistre, on se souviendra que les deux paliers de gouvernement s'étaient engagés publiquement à investir 450 millions \$ pour la reconstruction: de cette somme, 95% devait être du ressort du gouvernement fédéral et 5% du gouvernement provincial. La participation des municipalités n'avait pas été évoquée à ce moment et la population ignorait encore que les multinationales et leurs compagnies d'assurances allaient avoir le culot de présenter des factures pour des dégâts et des pertes découlant de leur propre négligence...

dis-je, un acte de haute trahison commis contre le patrimoine planétaire et contre une population, bien que trop docile et trop généreuse, qui a eu l'imprudence de confier ses biens, sa vie et son âme à des profiteurs apatrides, à des exploiters étrangers venus de nulle part et d'ailleurs...

Côté environnemental enfin —et même s'il répugne à M. Nicolet d'en approfondir le questionnement dans son indulgent «Rapport»—, le bilan de la destruction est absolument désastreux. Les conséquences perverses à court, à moyen et à long terme sur les écosystèmes affectés, sur la faune marine, la flore aquatique et la qualité de vie des humains ne sont pas encore connues et tout porte à croire que le ministère de l'Environnement et de la Faune du Québec ne cherchera pas à en connaître les tenants et aboutissants. Quoiqu'il en soit, nous savons d'ores et déjà que les rivières au Sable, Chicoutimi, à Mars, Ha! Ha! et Saint-Jean ont été râpées, érodées, lavées, creusées, changées de lit et portent désormais en leur sein les stigmates éprouvants d'une dévastation sans précédent dans l'histoire du Québec, voire même du Canada.

En dépit du climat de terreur qui plane sur la colonie de chercheurs institutionnalisés et sur les groupes environnementaux subventionnés par l'État et les multinationales, des propos éclairés réussissent à briser le consensus scientifique (sic) qui accrédite et avalise, malgré l'évidence du contraire, la teneur des discours officiels et l'étonnant dogme de l'«Acte of God», proclamé par le premier ministre du Québec aux lendemains du «Déluge». Dans les jours qui suivent cette esbroufe insensée, un professeur-chercheur du département de biologie de l'Université de Sherbrooke, M. Jean-Marie Bergeron, sort de l'ombre pour révéler à la face du monde que l'impact des produits chimiques contenus dans la soupe toxique vomie dans le fjord du Saguenay par ses principaux affluents, *«sera considérable et sans précédent [et] va nécessiter plusieurs années d'évaluation»*. (Y.B. 6/08/96)

Curieusement, cette unique note discordante et ces propos dérangeants qui s'écartent prudemment de l'évangile environnementaliste néolibérale, ne seront pas évoqués lors des audiences du «Comité d'Experts» chargé de «faire toute la lumière» (sic) sur les événements de juillet 1996. Mais malgré les mémoires léniants qui ont permis de niveler le discours et de rédiger la synthèse aseptisée du

fameux rapport de la «*Commission scientifique et technique sur la gestion des barrages*», la seule disparition du bassin de décantation des eaux usées de la papetière Cascade, à Jonquière, a de quoi inquiéter les plus apathiques d'entre nous; ce désastre environnemental monstrueux, nous permet d'imaginer la teneur des sédiments empoisonnés qui reposent aujourd'hui dans le fond du Saguenay et qui composent l'ordinaire du menu présenté, depuis lors, aux bélugas cancéreux qui s'y baignent... avant d'en mourir.

Mais au-delà des agressions multiples et de toute considération d'ordre physique, matérielle, humaine et psychologique, le «Déluge du Saguenay» aura permis, à tout le moins, de sonder et d'éprouver les bavures de police —je parle ici de la répression policière exercée par la SQ— et les nombreuses carences de notre système de protection civile qui a, n'hésitons pas à le souligner avec force, lamentablement échoué en dérapant au-delà du seuil tolérable et en éprouvant durement le cadre constitutionnel canadien. Plus que jamais, cette expérience traumatisante requiert une réflexion sociale profonde et une critique sévère pour bien comprendre les tenants et aboutissants de l'incroyable répression policière qui a été déployée, à tort ou à raison, à la faveur du chaos et de la complicité de lois québécoises manifestement trop complaisantes.

S'il y a un élément positif qu'il faut tirer du «*Rapport Nicolet*» et du «*Rapport présenté au ministre de la Sécurité publique*», le 9 décembre 1996, c'est de se faire confirmer, noir sur blanc, que le gouvernement du Québec, les municipalités concernées et l'«*Organisation de sécurité civile au Québec*» (chargée de gérer la crise à partir des paramètres prescrits par la loi provinciale), n'étaient absolument pas préparés à affronter et à gérer un tel sinistre. La mauvaise formation du personnel responsable, une gestion de l'information dramatiquement inadéquate, des moyens de communications mal adaptées, un équipement disfonctionnel, une décentralisation mal rodée et l'absence de coordination à l'intérieur du réseau organisationnel expliquent, en partie seulement il faut le préciser, la faiblesse de l'intervention de l'OSCQ et les nombreuses bavures qui ont ponctué son action au Saguenay—Lac-Saint-Jean, dans les jours et les semaines qui ont suivi le «Déluge».

Il n'est pas inutile de rappeler au lecteur que pour faire face à une situation difficile, l'État québécois dispose, depuis le 21 décembre 1979, de la «*Loi sur la protection des personnes et des biens en cas de sinistre*»; loi qui a été modifiée depuis et adaptée en 1988 pour permettre l'instauration progressive de l'OSCQ. Ainsi, en situation d'urgence, cette loi attribue au ministre de la Sécurité publique des pouvoirs étendus afin de lui permettre de gérer la crise le plus adéquatement possible. Habituellement, et ce fut le cas au Saguenay, le ministre délègue une portion de ses pouvoirs à des tiers et abandonne l'organisation de la sécurité civile aux municipalités touchées. Dans certains cas (plus particulièrement dans les petites municipalités), le maire hérite de pouvoirs inimaginables, des pouvoirs quasi totalitaires qui lui donnent toute autorité pour désigner des zones, réquisitionner des biens et services, aménager des lieux protégés et en «contrôler» l'accès... voire même écarter des citoyens «indésirables» (sic), tout ça pour une période qui ne peut et ne doit excéder trente jours. Cependant, il convient de souligner avec un gros crayon rouge que la loi québécoise est —en principe, il faut le croire— totalement assujettie à la «Charte canadienne des droits et libertés» et à la «Charte québécoise des droits et libertés de la personne».²

Malheureusement, dans l'affaire du «Déluge du Saguenay», les exemples de dérapages foisonnent; la plupart étant imputables à une police provinciale fouguese, corporatiste, voire même fasciste, et à un gouvernement néolibéral nationaliste manifestement pressé de dédouaner la responsabilité civile et morale des multinationales impliquées et visiblement soucieux de s'affirmer sur le plan international. Effectivement, les détenteurs de ces pouvoirs publics ultimes, qui avaient pourtant une belle occasion de démontrer leur dignité et leur sens de la mesure dans des circonstances aussi difficiles, n'ont pas hésité le moins du monde à se fixer devant les caméras et à tasser l'armée canadienne —à Chicoutimi notamment— pour la confiner à des rôles plus spartiates, plus humbles et moins ostensibles... mais combien de fois plus utiles! Sans retenue aucune, et à la vitesse de l'éclair, la SQ s'est donc déployée avec force, vigueur, et a tenu à éprouver son autorité, ses pouvoirs, son contrôle des masses, son matériel «militaire» et ses

² Ici, l'auteur tient à remercier plus particulièrement Maître Michel Lebel, professeur au département des sciences juridiques de l'université du Québec à Montréal. M. Lebel vient de publier (dans *Cité Libre*, septembre-octobre 1997) un article consacré à «*La Loi sur les mesures de guerre*».

méthodes d'actions répressives sur l'ensemble du territoire dont elle a la garde. Éblouie par les millions d'images fournies quotidiennement par une presse sensationnaliste plus soucieuse de liquidité (\$) que de vérité, la planète n'a absolument rien vu ni rien senti des accrocs importants que subissait un segment de la population de l'une des plus grandes démocraties du globe!...

Ainsi, dans les heures et les jours qui ont suivi l'alerte et le déclenchement des mesures d'urgence, et alors qu'on disait connaître parfaitement bien les limites des secteurs touchés par les inondations, le ministre de la Sécurité public a donné ordre à ses «troupes» policières de prendre le contrôle de toutes les voies d'accès terrestres menant aux régions sinistrées et de mettre le Saguenay—Lac-Saint-Jean sous séquestre. Pour des motifs plus ou moins valables, les routes 155 (La Tuque—Chambord), 169 (Hébertville—Réserve des Laurentides), 170 (St-Siméon—La Baie et Jonquière—Larouche), 172 (St-Ambroise—St-Nazaire), 175 (Chicoutimi—Québec) et 381 (La Baie—St-Urbain) ont été bloquées par les «forces» de l'ordre qui ont interdit tout accès à la région. Pendant une semaine, alors que tout danger était pourtant écarté depuis plusieurs jours, seuls les véhicules d'urgence et d'approvisionnement avaient droit de passage. Même les centaines de ressortissants Saguenéens et Jeannois furent refoulés, manu militari et sous de faux prétextes, au-delà des postes de contrôle. De ce dérapage inquiétant, de la pertinence d'un tel déploiement de forces, aucune mention dans les centaines de pages du «*Rapport Nicolet*» et du «*Rapport présenté au ministère de la Sécurité publique*». Pourquoi ?

Et l'exemple des barrages routiers, est loin d'être un phénomène isolé. Hélas! Le cas d'espèce le plus juteux, est sans conteste celui de la municipalité de Ferland-Boilleau qui —avec l'aide inconditionnelle de la SQ— a réussi à maintenir l'état d'urgence total jusqu'au terme des trente jours prévus par la loi québécoise. De sorte que sans justification aucune, et en dérogation aux deux chartes qui sont sensées protéger nos droits fondamentaux, la population locale a été massivement maintenue en dehors de l'enceinte municipale jusqu'au 10 août; et lorsque les familles furent autorisées à réinvestir leurs foyers, il était trop tard pour nombre d'entre elles qui ne purent sauver leurs maisons envahies par la moisissure et la vermine. Idem pour le secteur du Bassin de Chicoutimi! Et il y a pire! Même si tout danger était définitivement écarté depuis le 21 juillet au soir, le village a été

fermé aux étrangers jusqu'à la date limite du 18 août. Encore une fois, pourquoi ? Comment justifier le fait que pendant tout ce temps, la Stone-Consolidated avait toute liberté d'aller et venir sur tout le territoire de la localité, détruisait, en toute quiétude, des pièces à conviction essentielles et des preuves incriminantes le long de la digue du réservoir Ha! Ha!, montrait les dents aux personnes non-autorisées qui osaient brouiller son eau, creusait la rive du lac, démantibulait, réparait et agrandissait ses ouvrages de retenue dans l'illégalité la plus totale, mais toujours sous l'oeil bienveillant et servile du maire et de son conseil.

Dans les points stratégiques où elle s'est déployée, la Sûreté du Québec a donc été d'une redoutable efficacité et la force utilisée par tous les intervenants dépasse largement, à maints égards, la tristement célèbre «*Loi sur les mesures de guerre*» déployée à l'automne 1970, à la faveur de la Crise d'Octobre. Cette outrancière manière de faire et d'agir, en laisse aujourd'hui plus d'un très songeur; elle exige que la société se questionne et se positionne sur la pertinence d'un tel déploiement de forces répressives en temps de paix. Plus que jamais, il importe de défoncer le mur du silence édifié par le gouvernement du Québec qui a cavalièrement refusé d'instituer une vraie commission d'enquête publique, sous prétexte que tout était du ressort de Dieu («An Act of God» a dit le premier ministre, rappelons-nous)! Qu'y a-t-il de si laid, dans l'affaire du «Déluge du Saguenay», qui ne puisse être étalé au grand jour ?

Il faut savoir, le temps est arrivé! Il faut oser déranger les bonnes consciences et exiger, dans les plus brefs délais, des réponses intelligentes! Décidément, un voile aussi opaque maintenu sur un événement aussi dantesque et aussi mal compris, n'augure rien de bon pour le prochain chapitre de cette histoire qu'on se prépare à écrire à l'est de l'Outaouais. Tant de cachotteries, sous prétexte de protéger l'intérêt supérieur du Québec et des Québécois! Tant de contrevérités, de demi-vérités et d'antiphrases proférées obséquieusement par nos chefs et nos guides... au nom de la Vérité fleurdéliée! Par cette commission littéraire, je veux qu'on enregistre ma dissidence, pleine et entière, et qu'on notifie mon refus de souscrire à ce détournement de vérité. Personnellement, je n'accepte pas de porter le poids du mensonge collectif officialisé et sacralisé par le «Rapport Nicolet», je n'adhère pas à cette mollesse commune qui nous emprisonne depuis tant d'années et je rejette vigoureusement l'esclavage intérieur qu'on m'impose. Monsieur le pre-

mier ministre du Québec, que cela vous plaise ou non, je n'accepte pas votre crédo totalitaire et mensonger! Dites-vous bien que je n'endosserai jamais un tel dés-honneur... et je veux qu'on me réponde!! Tout de suite!!!

Je veux qu'on me dise d'abord si la démocratie a été bafouée, piétinée, foulée au pied par les différents intervenants qui ont eu à jouer un rôle quelconque au cours de la crise ? Était-on obligé d'aller si loin au niveau de la répression ? La Sûreté du Québec a-t-elle outrepassé ses pouvoirs ? De qui prenait-elle ses ordres et qui tirait les ficelles ? Pourquoi des blindés —vous avez bien lu chars d'assaut— à La Baie en une telle circonstance, alors que les forces armées canadiennes cantonnées à Bagotville imposaient déjà leur présence avec des moyens infiniment plus adéquats ? Des citoyens ont-ils été lésés dans leurs droits constitutionnels ? Des propriétaires ont-ils été dépossédés de leurs biens abusivement et sans raison légitime ? Pourquoi la reconstruction du Bassin tarde-t-elle ? A-t-on permis aux rares voix dissidentes de s'exprimer convenablement et de faire valoir leurs points de vue ? La presse parlée et écrite, gardienne des valeurs démocratiques et chien de garde des libertés fondamentales, a-t-elle fait preuve de célérité pour questionner tout ce beau monde, rabrouer les fautifs, susciter la réflexion ? Pourquoi un tel obscurantisme ? La menace d'un autre sinistre est-elle écartée à tout jamais ? Si non, est-on préparé à faire face au pire ? Comment se sont réellement comportés les ouvrages de retenue de l'Alcan ? Quelle est la part de responsabilités des hommes ? Et, question des plus anathèmes en cette contrée dominée, depuis peu, par les élans fascisants d'un nationalisme néolibéral qui n'a rien de bien rassurant pour le maintien des libertés fondamentales, qu'arriverait-il si les citoyens du Québec n'étaient plus protégés par le bouclier constitutionnel canadien ?? Qu'arriverait-il ???

* * *

Au risque de me répéter, je dis, j'affirme et je soutiens avec une vigueur soutenue, qu'au sein des populations éprouvées par le «Déluge du Saguenay» et touchées par les mesures d'urgence conséquentes et récurrentes, les libertés individuelles ont été bafouées, des injustices inacceptables ont été commises, des plaies béantes n'ont pas été soignées, des doutes importants subsistent et des réponses limpides doivent être fournies dans les plus brefs délais! Pour avoir été mis en

demeure de me rétracter publiquement par la puissante presse de Conrad Black, et pour avoir été le principal élément du contre-pouvoir qui a osé crier haut et fort contre les manigances des puissants de ce monde, je suis en droit de croire que toute cette répression n'aurait pu devenir aussi excessive et n'aurait pu se maintenir sur une si longue période, sans le support tacite et la subordination inconditionnelle d'une presse régionale totalement assujettie à l'establishment politico-financier et industriel qui dirige les destinées de la région. Le «*Journal intime d'un insoumis*» qui a vécu ce drame infernal et qui est porté à l'attention du lecteur, est là pour en témoigner...

Russel Bouchard

9 octobre 1997

Russel Bouchard (1948 -)

**L'été du «Déluge» : Journal intime d'un insoumis !
Les 90 jours... de mensonge qui ébranlèrent le Saguenay.**

PREMIER MOIS

*«Je n'ai eu qu'un amour dans la vie, la vérité,
et qu'un but, faire le plus de vérité possible.»
Émile Zola*

Vendredi, 19 juillet, 1996

[Retour à la table des matières](#)

—*De Brattleboro à La Tuque.* La nuit a été plutôt courte. J'ai été envahi par l'idée de passer la douane canadienne et de devoir répondre à toutes leurs questions, comme si nous étions de vulgaires criminels. Réveil à 5 heures 10. Le ciel s'est ennuagé, les oiseaux chantent et le fond du temps est humide.

—À 5 heures 30, ma douche et mes ablutions sont déjà terminées. Vraiment, ce terrain de camping «KOA» est le plus propre de tous ceux que j'ai vus en cinq ans. Les Ricains qui s'en occupent, style un peu «New age» —groupies ou «peaces and love» décadents— sont d'une propreté exemplaire. Rien à la traîne, pas un fil de travers, tout ce qu'il y a de plus «clean cut». Même les cuvettes pour faire les feux de camp sont suspendus sur des poteaux de métal... pour éviter de briser la pelouse. Ces gens me font mourir de rire avec leurs curieux états d'âme et leur comportement infantile: ils écument la planète et détruisent tout sur leur

passage depuis un demi-siècle et voilà qu'on ne peut même pas faire un petit feu de camp, à ciel ouvert, sous prétexte qu'il faut préserver l'épiderme du terrain...

—La route 91 qui traverse du sud au nord, à l'ouest du Vermont, est une des plus belles routes qui soient. De part et d'autre, le panorama montagneux est d'une exceptionnelle beauté. Côté naturel, je soutiens que cet État est l'un des plus beaux des U.S.A. En fait, avec le New Hampshire, il est l'un de ceux qui ont été le mieux préservés et dépasse même, d'une bonne coudée, le Wyoming et le Montana qui ont été convertis en immenses pâturages à bovins. La route est si belle, si ouateuse, qu'on arrive en un rien de temps (à 11 heures 15) à la frontière canadienne. Notre plan de route pour la journée s'en trouve donc complètement modifié: au début, nous avions d'abord prévu passer la nuit à Sherbrooke mais, en cours de route, machinalement et sans aucun motif, nous avons décidé de jeter notre regard vers Trois-Rivières puis, finalement, de l'étendre au-delà du Saint-Maurice, jusqu'à La Tuque.

—À partir de Drummondville, la température et la route se détériorent. Il fait un temps de cul! La pluie tombe averse jusqu'au terme de notre voyage. Ce trait d'union entre Grand-Mère et La Tuque, est un véritable chemin de bacagnole! La pluie et les interminables convois de vacanciers qui passent et qui passent sans arrêt, ajoutent au péril. Pour comble de malheur, le tronçon entre Trois-Rivières et La Tuque, à l'orée de la petite localité de Grandes-Piles, est détourné sur plusieurs milles; la cause est imputable, semble-t-il, à un affaissement de terrain provoqué par les pluies abondantes qui se sont abattues sur cette région au cours des derniers jours. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, la radio rapporte que le trajet entre La Tuque et Chambord est détourné également en raison d'un déraillement ferroviaire. Décidément, l'idée de changer notre itinéraire ne nous aura guère été profitable cette fois-ci! C'est là, faut-il croire, le prix à payer pour vouloir voyager librement, sans programme ni calendrier, et à se laisser dériver nonchalamment par les vents de l'aventure...

—À 18 heures pile, au terme d'une épique randonnée, nous arrivons enfin au camping de La Tuque. Le terrain est imbibé comme une éponge et c'est avec toutes les difficultés du monde que je réussis à placer le véhicule pour la nuit. Il pleut avec une telle rage, une telle intensité que nous convenons de laisser la roulotte

attachée, au cas où il faudrait quitter précipitamment le camping au cours de la nuit. Je n'aime pas du tout ce qui se passe ici!...

—Tout au long du voyage, ma copilote a été d'une convivialité sans pareille et d'une précision chirurgicale dans la lecture des cartes. Elle a fait un parcours à 99%, se trompant une seule fois —très minime—, à Lake Georges, dans l'embranchement qui mène au «KOA». Avec une telle coéquipière, on ne peut demander plus et mieux.

—20 heures 30, il pleut encore à boire debout, les nuages deviennent de plus en plus menaçants, la nuit s'installe en maître et la température a subitement chuté au-dessous des normales saisonnières: il ne fait plus, maintenant, que 17 degrés (centigrades) dans la roulotte. Une heure plus tard, le lit est monté. Fourbus comme des forçats, nous nous laissons emporter par le chant doucereux et presque réconfortant de la pluie qui gambade et picore avec insistance sur la voûte de la roulotte.

Samedi, 20 juillet, 1996

Apocalypse Now, Jour 1.

—*Camping de La Tuque.* La pluie n'a pas cessé de tomber de la nuit et le vent s'est mis à souffler de plus belle. La télé annonce des pointes de 80 kilomètres à l'heure. C'est épouvantable! Il pleut de cette façon depuis 34 heures. Un déluge!!!

—À cinq heures dix, nous sommes déjà debouts pour reprendre la route en direction du Lac-Saint-Jean et Chicoutimi. À plusieurs endroits le long de notre route, je dois me faufiler à travers les arbres poussés là, par la force du vent. Nous sommes à la limite de la prudence, mais si nous attendons encore une ou deux heures, la voie risque d'être bloquée. La radio ne cesse d'en appeler à la plus grande des prudences. Les routes de Saint-Siméon—La Baie et Hébertville—Québec sont fermées. Nous aurions bien voulu nous arrêter au chalet à Lina, à Chambord, mais, là aussi, le petit pont qui unit la pointe de sable à la terre ferme est condamné à cause du danger qu'il présente maintenant pour les usagers. À tout

moment, il risque d'être emporté par la force du ruisseau devenu torrent. Nous nous rendons donc à Roberval, pour déjeuner au restaurant Mikes.

—Dix heures trente. Nous traversons Jonquière et entrons à Chicoutimi. Partout, spectacle de désolation et d'épouvante. Les gens sont de plus en plus inquiets. En passant à Jonquière, une équipe de pompiers en cirés jaunes s'agitent sur le barrage hydroélectrique de la municipalité. Ils semblent dépassés par les éléments!!! La coulée du ruisseau Dechêne, bloquée au niveau de la route 170, commence à déborder à son tour. Du jamais vu! Les champs, les bords de routes et les coulées débordent tour à tour et l'eau emprunte les dévalaisons sans demander de permission. Les rues basses deviennent rivières, la moindre rupture de pente, cascade.

—De peine et de misère, nous arrivons à Chicoutimi à onze heures. À première vue, jamais, de mémoire d'homme et même d'archives, il ne s'est passé une telle inondation. Les premières grandes causes —qu'on n'acceptera jamais de reconnaître officiellement— ce sont la déforestation sauvage et le harnachement anarchique de toutes les rivières. Les conséquences risquent d'être désastreuses si la pluie n'arrête pas.

—Midi. Les ingénieurs ont perdu le contrôle des pouvoirs d'eau et des barrages. Et la pluie continue! Ce qui se passe est absolument incroyable! À La Baie, deux jeunes enfants sont morts des suites d'un affaissement de terrain qui les a enterrés dans leurs lits situés au sous-sol de la maison familiale. Les routes régionales, à l'exception de celle du Parc des Laurentides, sont toutes fermées. La région est isolée.

—Quinze heures. Pendant qu'on nous passe les performances athlétiques des Olympiques d'Atlanta, le Saguenay—Lac-Saint-Jean, de L'Anse-Saint-Jean à Saint-Félicien, est englouti. Jonquière est totalement isolée du reste de la région. Le lac Kénogami déborde. À Jonquière, Chicoutimi et La Baie, les eaux menacent! Si tout cède, ce sera une catastrophe qui se mesurera à l'échelle planétaire.

—Dix-sept heures trente. Je pars avec Bernard pour le Bassin, afin de vérifier l'ampleur de la tragédie qui se prépare. Les eaux débordent par-dessus les pelles

du barrage et de la digue de béton qui protège l'église Sacré-Coeur. Les policiers m'ont permis de m'avancer jusqu'à la limite du possible pour prendre des photos. Ce qui se passe est du jamais vu! Je crains le pire! Depuis plusieurs heures, les eaux, qui ont atteint un niveau sans égal depuis la dernière glaciation, rongent le cran de glaise de la côte de la Réserve. Si la pluie se poursuit, une partie du plateau peut s'affaisser dans le Saguenay. Tous les résidents du secteur, jusqu'à la rue Racine, ont été évacués et sont logés au centre Georges Vézina. La ville est en alerte rouge!!! C'est l'état de crise!!!

—Dix-neuf heures trente. La pluie a cessé à Chicoutimi, mais le gros du coup d'eau en provenance des Laurentides est en train d'arriver. On dit que le pont de la rivière à Mars vient d'être emporté par la crue. C'est pas possible! On se croirait en plein film catastrophe. Les gens sont affolés!!! Certains croient que les multinationales qui contrôlent les débits d'eau et les gouvernements ont laissé faire les choses pour pouvoir remplir leurs réservoirs et qu'ils ont finalement perdu le contrôle de la situation.

—Craignant le pire, j'ai monté mes archives à l'étage supérieur, rempli la roulotte de mes ordinateurs et des documents sur Jonquière, et placé le tout en sécurité chez Bernard. Il n'arrivera probablement rien, mais le mieux est l'ennemi du bien. À Saint-Jean-Vianney, le 4 mai 1971, les gens écoutaient la joute de hockey. Aujourd'hui, c'est un peu le même scénario, à la différence qu'ils écoutent les olympiques. Pas moyen d'avoir du suivi. Les autorités et les compagnies ont risqué nos vies!

—Vingt-trois heures trente. J'ai enfin réussi à parler à mon échevin et au maire. La première est paniquée, le second, complètement dépassé. On craint que le pire n'arrive. Le maire tarde à prendre des décisions énergiques et ne veut pas déclarer l'état d'urgence pour le bas de la ville, par crainte de froisser l'Hydro-Québec, l'Abitibi-Price, le gouvernement du Québec, l'Alcan et les compagnies d'assurances. Je l'ai sommé vertement d'arrêter de nous endormir avec les émissions portant sur les jeux olympiques et d'avouer à la population que la situation est critique. Il avait l'air d'un enfant dépassé par les événements et attendait bêtement qu'on lui donne des directives. Une pareille «amanchure» en un pareil moment!... Je lui ai dit que lui et son conseil de pleutres avaient commis une gra-

ve négligence en n'ayant aucun contrôle sur l'accumulation des eaux dans les réservoirs, en amont. Les barrages et les digues construits le long des rivières au Sable, Chicoutimi et Ha! Ha! datent, en moyenne, de 75 ans, et ne sont que des poches de sable qui risquent de partir à tout moment. Il s'est dit d'accord avec moi, mais dans le fond, qu'en sait-il au juste ? Une partie de la ville n'a plus d'électricité et il n'y a plus d'eau à Chicoutimi-Nord. Je lui ai suggéré de faire pratiquer une brèche dans les pelles du barrage Price pour sauver le quartier historique du Bassin, mais il a bêtement refusé!

—Vingt-trois heures quarante-cinq. Depuis mes représentations auprès du maire, nous recevons plus d'information. Je crois que mon intervention musclée a servi.

—Minuit. Je suis toujours en état de veille. Je n'ai pas le choix. Tout peut arriver. Madeleine est allée trouver Audrey qui réside en haut du boulevard Tadoussac; donc, qui est en sécurité pour la nuit. Stéphane et Nicholas n'ont pas voulu quitter la maison. Ils sont restés avec moi. Un foyer, on l'a dans la peau!

Dimanche, 21 juillet, 1996

Apocalypse Now, Jour 2.

—J'ai passé la nuit en état de veille, ne dormant que d'un oeil. Les deux enfants qui roupillent en haut, ne semblent pas comprendre la précarité du moment et dorment à poings fermés. À deux ou trois occasions, je me suis levé pour aller constater, de visu, le déferlement des eaux, dans le Bassin de Chicoutimi.

—Sept heures trente. Toujours pas d'eau pour se laver. Heureusement qu'il en reste un peu dans la fontaine électrique. Sitôt levé et désaltéré, je repars en direction du Bassin. Le pont Dubuc est maintenant fermé à toute circulation, tant automobile que pédestre.

—Le spectacle qui s'offre est indescriptible!.. L'eau déferle avec plus de force encore. Dans le Bassin, au pied du vieux barrage Price, une toiture dévale avec le tourbillon. C'est la petite maison Robin, celle du bas de la côte Bossé, un joyau du

patrimoine historique de Chicoutimi. Les mots me manquent. Une partie des approches du pont Dubuc est partie. La sortie sud, est sectionnée. La rue Bossé et la côte ne sont qu'un immense torrent qui cherche sa voie jusqu'au Saguenay. D'un bout à l'autre de la rivière Chicoutimi, c'est la désolation! Un seul mot pour rendre justice au spectacle dantesque que je vois: l'Apocalypse. Saint-Jean Vianney —hormis les morts— n'était qu'un hors-d'oeuvre à côté de tout ce qui se passe entre La Baie et Jonquière.

—Huit heures trente. Madeleine vient me trouver. On commence à s'occuper pour tromper l'angoisse. J'ai monté le pick-up avec tout ce qu'il renferme, sur le haut de la côte St-Ambroise, au cas où! À Chicoutimi-Nord, en bas des deux côtes, à Saint-Luc, rien n'y paraît, mais nous sommes sur le qui-vive!...

—Nous passons la journée dans l'attente, les yeux rivés sur la télé. Depuis la fondation du Saguenay—Lac-Saint-Jean, il n'y a que le Grand Feu de 1870 qui peut être comparable en importance. Si la digue ouest du lac Kénogami —celle d'Hébertville— cédait, c'est une marée de cent pieds d'eau qui déferlerait sur le Lac-Saint-Jean et qui reviendrait au Saguenay, nous frapper de plein fouet par les Décharges. Et si le coup d'eau avait été aussi important sur le versant nord, le Saguenay serait lavé, rayé de la carte. C'est horrible ce qui nous arrive!!!

—À dix-neuf heures quinze, alors que je tente de récupérer sur le divan du salon, on me téléphone du haut des côtes pour me dire que le barrage de la chute Garneau vient de céder. Madeleine étant déjà chez un parent pour prendre sa douche, j'embarque Audrey et le petit, cadénasse la maison à double tours et grimpe en haut du cap Saint-Joseph, où c'est la cohue. Des dizaines et des dizaines de gens se sont attroupés le long du promontoire pour attendre la vague, voir le spectacle. Cette atmosphère de kermesse qui plane dans l'air est révoltante! Des gamins, accroupis à l'indienne sur la bordure de l'acropole, mangent du pop corn avec frénésie et s'impatientent, des badauds en mal de sensations fortes spéculent sur la hauteur du raz-de-marée, d'autres auxquels j'appartiens, plus terre à terre, s'énervent et s'émeuvent à l'idée qu'ils vont peut-être perdre tous leurs biens dans les prochaines minutes!... On dirait un 24 juin, juste avant les feux d'artifices.

—Mais fort heureusement, ce sera une fausse alerte, car l'émotion passée on apprend avec soulagement que ce n'est qu'une fissure pratiquée par l'érosion, à côté du barrage. Le coup d'eau tant annoncé par le chroniqueur Louis Champagne et tant souhaité par plusieurs amateurs de sensations fortes ne se manifesterà pas. Pour moi et pour tous ceux qui résident dans le bas de la paroisse Saint-Luc, c'est un vrai soulagement! Je suis fatigué, j'ai un mal de tête épouvantable et je n'ai pas digéré mon souper. À cette heure-ci, j'ai un double souci: assurer la sécurité de ma famille et de nos biens et afficher une mine rassurante. Mais le stress fait son oeuvre et les deux jours sans sommeil laissent leurs marques.

—En fin de soirée, la menace est passée. Les élévations qui entourent Chicoutimi en amphithéâtre se sont vidées. Plus aucune trace des émotions passées. Seul le Bassin, tel une plaie béante, continue de perdre son sang. À vingt-deux heures, les gens ont déjà tous réintégré leurs foyers et leurs maisons —du moins ceux qui ont été épargnés.

Lundi, 22 juillet 1996

Apocalypse Now, Jour 3.

—La nuit a été salvatrice, Je me suis endormi sur le divan en écoutant les dernières nouvelles, mais je reste toujours prêt à partir avec ma famille, au cas où... Réveil à 6 heures 15 minutes. Le ciel est dégagé dans la périphérie de Chicoutimi, mais le long du Bassin et sur le théâtre des événements de la dernière fin de semaine, un épais brouillard enveloppe le cadavre en décomposition. On dirait que la nature a honte de s'être emportée. Elle ne devrait pas pourtant, car le gros de la catastrophe nous est imputable.

—En fait, nos problèmes ont commencé à s'amplifier lorsque nous avons décidé d'utiliser davantage notre potentiel hydraulique pour accroître notre prospérité: en 1924 plus spécifiquement, un an après la fin des travaux de harnachement du lac (réservoir) Kénogami, des pluies torrentielles avaient fait d'énormes dégâts et avaient même causé la mort de Sir William Price qui regardait déferler le torrent, au pied de son usine de la rivière au Sable. En 1928, deux ans après le début du rehaussement du lac (réservoir) Saint-Jean, des pluies, encore là diluviennes,

inondèrent la plupart des municipalités riveraines, causant, de ce fait, d'énormes ravages un peu partout à travers la région. Et aujourd'hui, parce que les leçons de l'histoire n'ont pas porté, nous devons payer la facture salée pour notre conscience collective, notre laxisme à l'égard des industriels installés le long des cours d'eau et nos propres abus. Si nous, les gens de ce Pays, n'avons pas de mémoire —donc pas d'histoire—, les cours d'eau, eux, en ont... Ils «se souviennent», et ils ne se sont pas privés pour nous le rappeler avec force! Comprimés et agressés subitement par un apport pluvial inhabituel, ils ont tous, l'un après l'autre, tenté de se frayer un chemin jusqu'au Saguenay, en cherchant leur issue dans les anciens lits de ruisseaux. Maintenant que le mal est fait, que la leçon serve!...

—8 heures 30. La ville se réveille lourdement. Au cours de la nuit, on a réussi à remplir la brèche de la sortie sud du pont Dubuc qui est déjà réouvert à la circulation, sauf pour la bretelle d'accès au boulevard Saguenay. À travers les épreuves, on reconnaît les belles qualités des gens d'ici. On ne peut qu'être attendris par la combativité des Saguenéens (et des Saguenéennes, cela s'entend) qui, tels des castors, se sont tout de suite mis à l'oeuvre afin de réparer les dégâts causés à leur environnement par une crue démentielle. On parle beaucoup de solidarité, mais ce sera dans quelques jours seulement, lorsque se seront dissipées les émotions, qu'on pourra voir si cela était réellement sincère.

—Aux dernières nouvelles, on rapporte que les eaux du lac (réservoir) Kénogami ont commencé à se retirer au cours de la nuit, sur ses abords et en aval. Pas de manière significative, mais suffisamment pour faire baisser la tension, remonter le moral et redonner espoir. Avec la disparition graduelle du nuage de brume, on perçoit effectivement une diminution de la pression d'eau sur le barrage du Bassin, du moins sur ce qui en reste. Mais malgré ses 73 ans bien sonnés, ce vieux bougre de dictateur a tenu vaillamment le coup; de même, d'ailleurs, que l'ancien moulin à farine qui n'a pas bronché d'un poil. À travers cette vapeur évanescence, on dirait le fantôme de McLeod qui nous fait un pied de nez!

* * *

—Je passe la journée avec le journaliste Yvon Bernier qui m'a demandé de l'accompagner dans l'enfer de La Baie, pour l'instruire de l'histoire des lieux.

Nous nous rendons d'abord à la base de Bagotville, pour voir arriver les premiers groupes de réfugiés et voir les militaires monter le camp de fortune destiné à les accueillir. Les moyens déployés par le fédéral pour aider les sinistrés sont exceptionnels. L'armée canadienne est vraiment à la hauteur de la mission qu'on vient de lui confier. Tous sont d'une extrême patience et font leur boulot avec beaucoup d'empathie.

—Après la visite du camp, nous allons rencontrer le météorologue de la base, M. Andrew O'Doherty. Avec beaucoup de patience et d'affabilité, ce gentilhomme nous confirme scientifiquement et mathématiquement l'ampleur inhabituelle du désastre. Sous ses bons offices, on s'étonne d'apprendre que le pire a même été évité, car tout porte à croire que le centre de l'orage était situé sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent, à quelque part entre le lac St-Pierre, La Tuque et Québec. Nous revenons à Chicoutimi en fin d'après-midi, complètement renversés par tout ce que nous avons vu et appris. Le drame est partout!

* * *

—19 heures. Maman et Gilles sont enfin arrivés de leur voyage de pêche, au nord de Chute-des-Passes où ils ont eu à subir, eux aussi, des orages impressionnants. Dans ce secteur éloigné du théâtre des événements tragiques, la crue subite des eaux a fait rompre de nombreuses digues et a fait remonter le niveau du lac Yves, d'au moins deux pieds en une seule journée. Il nous est donc permis de déduire que, contrairement à ce qu'on nous rabâche depuis deux jours dans les bureaux de l'Alcan à Jonquière, la situation est tout aussi alarmante dans les immenses réservoirs créés au nord du Saguenay—Lac-Saint-Jean. En vertu de ces informations très fiables, je crois de plus en plus que l'Alcan ment effrontément lorsqu'elle affirme qu'il y a eu peu d'eau dans ce secteur et qu'elle a toujours bénéficié d'une grande marge de manoeuvre à Shipshaw!?!

—À la brunante, je pars avec Gilles qui tient à me faire voir le niveau du Saguenay. Le fait m'avait échappé. La rivière, saumâtre, n'a plus de marées. Le spectacle est effectivement ahurissant! Depuis le 20 juillet de la présente, le Saguenay se maintient perpétuellement au niveau des grandes marées d'automne... et une telle masse d'eau ne peut venir que du nord!?! Le courant est démentiel et

charrie sans arrêt des tonnes et des tonnes de débris de toute nature, des débris qui ne peuvent venir que du côté des grands barrages de Shipshaw. Cet autre indice ne ment pas. Pour une raison ou pour une autre, l'Alcan vide ses réservoirs en catastrophes, c'est évident... et elle en profite, j'imagine, pour nettoyer ses latrines. Depuis le début des événements, la multinationale s'est tenue étrangement à l'écart du débat et n'a pas dit mot. Ses attachés de presses, des gens bien de chez nous, des fils et des filles d'ici, de fidèles esclaves enrôlés au sein de nos bonnes familles, nous refilent l'information au compte-gouttes et enrobent la campagne de désinformation servie par la multinationale avec grand soin et moult précaution.

—Couché à 23 heures 20, fourbu!

Mardi, 23 juillet 1996

—La nuit a été bonne, mais courte. Je me lève à 5 heures 45, impatient d'écouter les premières nouvelles. De visu, je constate que la pression a diminué encore sur la rivière Chicoutimi, mais les eaux passent encore par-dessus le barrage. Le torrent a perdu de son intensité dans la dévalaison de la côte de la rue Bossé, où on peut observer, à travers le bouillon, une énorme crevasse qui court jusqu'au Saguenay. Les barrages policiers sont toujours en place. On déplore, hélas! des vols dans des résidences évacuées et des rapines de toute nature.

—La température se dégrade à nouveau. Le ciel se charge de nuages et on nous prédit 70% de probabilité de pluie. La population, toujours sous le choc, est évidemment très anxieuse. On retient encore notre souffle, car le lac Kénogami est toujours à pleine capacité. S'il fallait que les précipitations annoncées se concentrent sur une brève période, ce serait à nouveau le drame.

—La rivière Saguenay est toujours à marée haute de façon continue. L'Alcan fait le mort!...

—Aujourd'hui je passe la journée avec Yvon Bernier. Nous convenons de nous rencontrer dans un café de la rue Bagot, à la «Tabagie Chez Jacques», à 8

heures 30. Il y a là plein de gens ordinaires, des hommes d'affaires, des fonctionnaires et, entre autres, le gérant de la Caisse Populaire de Saint-Alexis de Grande-Baie, institution locale dont l'édifice presque neuf a été emporté par les flots impétueux. Ici, c'est la cohue! Totale!! Les gens ont tous une expérience à raconter: l'un se plaint d'avoir perdu son garage et ses outils; l'autre, encore plus malchanceux, a perdu le garage, la maison et le terrain. Chacun connaît quelqu'un, un fils, une fille, un frère, une soeur, un proche, un ami qui a tout perdu. Il n'y a pas assez de tables et de chaises pour accueillir tout le monde et les hôtes sont complètement débordées. Malgré l'horreur du drame, des senteurs de bonheur qui s'entremêlent à celles des oeufs, du bacon, des «tôsses» brûlées et du café. Tous se font philosophes devant l'inévitable et l'inénarrable.

—Après avoir réussi à passer les cinq barrages de contrôles policiers et de militaires dressés entre la rue Bagot et le pont de la rivière à Mars, nous entrons à la file indienne, à Port-Alfred, dans l'antichambre de l'enfer. Le long de la rivière Ha! Ha!, où se situe, de part et d'autre, le pire scénario, on dirait que deux Titans se sont amusés à creuser, labourer, abattre, éventrer et mélanger tout ce qui se trouvait à portée de la main. Ici, à voir les rues éventrées, les structures des canalisations déchiquetées, les maisons démolies, des autos empilées les unes par-dessus les autres, on peut mesurer la force destructrice des éléments. Patiente, la nature s'est ébrouée pour nous dire qu'elle en avait assez...

—Midi et quart, je rencontre le journaliste de *La Presse*, André Noël. Après trois vibrants coups de téléphone, de guerre lasse, j'ai dû baisser pavillon et accepter de modifier mon horaire de la journée pour combler les espoirs de... Monsieur! Pour obtenir son entrevue, ce petit opportuniste au visage d'angelot pubère, s'est fait mielleux, m'a encensé à grands coups de goupillon tout en fustigeant les journalistes de la presse régionale. Et non rassuré par sa mise en scène pontificale, il a tenté de flatter mon ego et de me «soudoyer» en affirmant que l'entrevue que j'ai accordée hier à Yvon Bernier, (chronique publiée dans *Le Quotidien* de ce matin),³ était «ce qu'il avait pu lire de mieux sur le sujet, aujourd'hui» (sic). Il

³ Cette chronique était titrée comme suit: «*Tous les éléments étaient en place pour une catastrophe*», dit Russel Bouchard».

tenait absolument à ce que je lui expose mon argumentation, mes craintes et mes observations.

—13 heures 30, l'hélicoptère, une gracieuseté du comité de crise de La Baie, arrive sur le stationnement de l'hôtel de ville pour nous prendre et nous transporter à Saint-Alexis, au coeur du cataclysme. En amont du delta de la rivière Ha! Ha!, tout a été pulvérisé! Du haut des airs, le spectacle est ahurissant! Une purification en règle de mère nature! Même les centaines de photos que je prends ne pourront rendre justice à l'ampleur du désastre!... Je m'étonne de constater que «Le Semeur», le fameux monument érigé en 1924 en l'honneur des «21», a eu les pieds lavés et le socle râpé par des milliers de tonnes de gravats et d'alluvions, mais il n'a pas bronché d'un poil. Symbole de la ténacité et du courage des Saguenéens, il est une sorte de clin d'oeil à cet éternel recommencement.

—16 heures 15. Après avoir pris une bonne douche et enfilé des vêtements propres, je me fais un devoir de me rendre à l'hôtel de ville de Chicoutimi pour assister à la conférence de presse donnée par le maire Blackburn et sa Gestapo de fonctionnaires: à sa droite, son fidèle bras «gauche» (ou peut-être son obscur «pied gauche» !?!), le grand timonier de la ville impériale, Marcel Demers, le Scapin de la place...

—Pour mes propos irrévérencieux lancés à son endroit à l'émission de Louis Champagne, dimanche matin, notre premier magistrat perd patience, m'invective publiquement et démontre, par sa réaction infantile, toute sa faiblesse et toute la petitesse d'un chef politique épuisé et affadi par quinze ans de règne incontesté. Ébranlé par tout ce que je viens de voir et vivre à La Baie, je suis resté de marbre devant l'affront et lui ai simplement demandé de ne pas perdre le contrôle de ses émotions. C'est alors qu'il a réalisé, mais trop tard, qu'il avait un peu trop découvert son jeu et qu'il s'était mis tout simplement le pied («gauche» !?!) dans la bouche —ce qui n'avait rien d'une première... et qui, probablement, n'aura rien d'une dernière!...

* * *

—Au cours de mon absence, on me dit que la maison a été littéralement assaillie par les coups de téléphone. Pour la «petite», la journée a été infernale!... Après un bref souper, nous fuyons donc les lieux et allons faire la tournée des principaux sites dévastés le long de la rivière Chicoutimi, jusqu'au pont de Latérière. Au Bassin, la pression a encore diminué, mais le torrent coule toujours dans la côte de la rue Bossé. En plein centre du «Cran-Chaud», sur l'immense rocher de granit rouge délavé par le déferlement des eaux, une petite maison blanche, ridicule tant elle semble chétive et frileuse, tient toujours vaillamment le coup, solide comme un chêne sur son solage de ciment éventré au sud-est. Signe des temps, une légende est déjà en train de naître à son sujet: on raconte qu'une vieille grand-mère toute digne et toute menue, une dame Lavoie-Genest (80 ans), contrainte de quitter les lieux, a demandé la protection de la Bonne Sainte-Anne et est partie docilement, en se disant assurée d'y retourner d'ici peu. À trois jours de la fête de la «Bonne Sainte-Anne», le fait est on ne peut plus confondant!!!

Mercredi, 24 juillet 1996

—Réveillé au cours de la nuit par des orages violents. Même si je savais qu'ils étaient sans conséquence et qu'ils ne pouvaient rien ajouter aux problèmes que nous vivons depuis maintenant quatre jours, j'ai été surpris et étranglé par l'angoisse. À 6 heures 10, je suis dans la douche et je me prépare à reprendre le collier. Dehors, le temps s'est calmé et les nuages se dissipent.

—Dans les journaux, rien d'incriminant envers les gestionnaires de barrages. Tous, sans exception, la presse écrite plus spécifiquement, le national et surtout, surtout le régional, protègent les multinationales, le ministère de l'Environnement et l'Hydro-Québec. Même le premier ministre Lucien Bouchard a pris les devants en affirmant que c'était un acte de Dieu —«Act of God»—, un terme juridique lourd de conséquences, qui dédouane la responsabilité des compagnies d'assurances et qui dispense totalement, sans que procès n'ait été fait, les multinationales impliquées. Il n'y a pas moyen de passer un commentaire dans les deux journaux contrôlés par la Maison de la Presse (*Le Quotidien* et le *Progrès-Dimanche*), devenue exsangue de critique. Toutes les courbettes, les vilénies, les bassesses et les compromis envers la vérité sont permis pour avoir son texte à la

une, se mériter un voyage d'hélico au-dessus des zones sinistrées, être encensé par ses «petits» patrons du Saguenay, récompensé par ses bons maîtres de Québec, de Montréal et de Toronto. Après le saccage de l'ordre naturel des choses, le chaos, le vrai, celui de la trahison de l'âme, s'installe ici en roi et maître, sème la confusion, enchaîne les esprits!

—Les textes pointus des journalistes Yvon Bernier (*Le Quotidien*) et de André Noël (*La Presse*), ont été filtrés, comprimés, éloignés des grands titres et placés aux pires endroits. Il ne reste pratiquement plus rien de la critique. Le messie des Québécois, le pape des Saguenéens, le «curé» du comté de Jonquière domine toutes les antennes de la presse parlée et les unes des journaux. Toute la puissance du régime et de ses profiteurs a été déployée avec un empressement sans précédent, pour paver la voie à la conspiration du silence et du mensonge. Comme dans les pires dictatures de ce siècle, la vérité est violemment refoulée aux portes de la cité, piétinée par une armée de traîtres inconscients, charcutée, châtrée! Mort à l'infidèle qui osera les défier!...

—À la télé et à la radio, on passe sans arrêt un minuscule et ridicule extrait du discours prononcé par le maire de Chicoutimi (lors de la réunion d'hier soir) qui, face aux caméras et aux micros, se gonfle le torse et laisse sous-entendre que la ville va exiger une commission d'enquête publique sur les inondations. Or, ceux qui, comme moi, suivent assidûment le débat, savent pertinemment bien qu'il n'en est rien! Par cette manoeuvre douteuse, il essaie tout simplement de calmer les esprits et de noyer le poisson... de contribuables. Je sais, j'étais là hier soir, lors de la conférence de presse, et cette caricature de maire a fait mille et une pirouettes pour ne pas se mouiller les pieds (surtout le «gauche!») et —surtout— pour ne pas froisser la susceptibilité des grandes entreprises et des institutions impliquées.

—À l'heure actuelle, il est absolument impossible d'émettre un commentaire critique, de poser des questions pointues et d'exiger des réponses intelligentes, sans être rabroué, égratigné, ridiculisé, foulé aux pieds (par le «pied gauche» du maire?), écarté du débat par les cerbères médiatiques du système et du régime, ces traîtres inconscients qui contrôlent tout, nuit et jour, d'un bout à l'autre de la chaîne d'information. Face à un tel mur du silence et à cet opaque voile de mensonges

qu'on vient d'étendre sur la région, il ne me reste donc plus qu'une attitude à prendre: faire un pas en arrière, attendre que tout se soit calmé et précisé et, lorsque l'eau se sera enfin retirée, publier un livre critique sur cette affaire scabreuse et sur la domestication anarchique du réseau hydrographique du Saguenay—Lac-Saint-Jean. De toute manière, à cette heure-ci, les gens ont d'autres chats à fouetter; il leur faut survivre d'abord, se ressaisir ensuite et reconstruire...

—À midi, le fonds de recherches est réinstallé dans les alcôves du sous-sol. J'ai déjà commencé le grand ménage annuel du bureau et Nicholas a coupé la haie (de toute beauté!). Peu à peu, la vie reprend ainsi son cours normal. L'eau n'est toujours pas propre à la consommation.

—Malgré la disparition de la menace, les gens restent sur le qui-vive! Les coups de tonnerre et les orages clairsemés tombés au cours de la journée, ont maintenu une sorte de climat de terreur. Depuis dimanche, les coups de téléphone en provenance de l'extérieur se sont multipliés. Les journalistes, les attachés de presse et les chroniqueurs des différents postes de radio de la province et des grands journaux, tiennent à en savoir un peu plus sur mes déclarations publiées au cours des derniers jours, dans *Le Quotidien* et le journal montréalais *The Gazette*. J'ai hâte que tout cela soit terminé pour que je puisse enfin retourner à mes propres affaires.

—Couché à 22 heures 30, fourbu! dévasté! érodé! dilué!...

Jeudi, 25 juillet 1996

—Réveil tardif, à 6 heures 40. J'ai simplement passé tout droit. Dehors, la pluie tombe averse. Il fait sombre, le ciel est chargé et on entend le même bruit sourd et écho de la dernière fin de semaine. La peur s'est installée et fait maintenant partie de notre quotidien! Mais comme les digues et les barrages sont tous éventrés, il n'y a plus de raison de s'inquiéter. Le lac Kénogami, encore très haut cependant, ne présente plus de menace, du moins pas dans l'immédiat.

—À 7 heures 15, je suis au restaurant chez Mikes de la rue Racine, pour le petit déjeuner. Il y a déjà plein de gens qui «grouillent, grenouillent et scribouillent». Beaucoup d'étrangers, venus pour se repaître de nos malheurs... Sitôt assis, un premier coup de téléphone me tire de mon nuage! À l'autre bout du fil, Michel Jean, un chroniqueur de RDI, tendu comme une corde de violon, m'invite à lui servir de guide dans une visite éclair des bassins versants des grandes rivières affectées. Je ne promets rien sur le coup! On verra bien après le repas et la lecture des journaux. Je me laisse emporter par le vague à l'âme et je dérive au gré du courant matinal. Je reste libre comme l'air...

* * *

—À 8 heures, tel qu'entendu, mon interlocuteur de tantôt rappelle. J'accepte de vive voix l'invitation de RDI et pars prendre aussitôt l'hélico qui nous attend à la base de Bagotville. J'ai accepté de lui consacrer mon avant-midi, à la condition expresse d'être interviewé en direct. Il est d'accord! Le pauvre, il est loin de savoir ce qui l'attend!...

—9 heures 15, l'hélicoptère quitte la base militaire. Nous sommes dix personnes à bord, dont des photographes, des cameramen, des journalistes de RDI et du journal *Le Soleil*. Nous commençons par remonter une partie de la rivière à Mars, contourner La Baie par les installations de la Stone-Consolidated, et remontons le cours de la rivière Ha! Ha! jusqu'au réservoir... ou du moins ce qu'il en reste (rien!). Après cette première ronde, nous bifurquons vers la rivière Chicoutimi, passons au-dessus du barrage de Portage-des-Roches, inspectons le lac Kénogami sous tous ses angles jusqu'à Hébertville, descendons la rivière au Sable jusqu'aux grands barrages de Shipshaw que nous contournerons, et retournons finalement à Pibrac pour intervenir à l'émission de 13 heures, à RDI.

—La grande révélation de ce voyage: le barrage de Shipshaw, aux pieds duquel nous avons pu voir un immense amoncellement de «pitounes» et de débris de toutes sortes. C'est terrifiant! Le monstre a bien failli déborder! Rien de moins! La preuve est là! Vivante! En aval, là où je vis, nous avons évité le pire de la catastrophe! Les saligauds! ils ont failli perdre le contrôle du lac Saint-Jean, et ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour le cacher. Mais heureusement, je ne suis

pas seul. J'ai des témoins avec moi: le journaliste du *Soleil* (Robert Fleury), qui a tout vu, tout entendu et qui semble impressionné par ce coup de théâtre. On verra bien demain ce qu'il en dira dans le journal. Quant à l'équipe de RDI, elle a tout vu, tout filmé, tout enregistré, mais elle n'a pas eu le courage de montrer les images incriminantes à l'émission. Il m'ont tout simplement censuré! C'était à craindre!...

* * *

—Des orages violents, de la foudre et des coups de tonnerre en après-midi. Une réplique du «déluge», se plaît-on à ironiser dans le voisinage, mais tout danger est écarté. Les réservoirs sont revenus à des niveaux beaucoup plus raisonnables.

—Le journaliste de *La Presse*, André Noël, à qui j'avais accordé une entrevue mardi dernier, est revenu à la charge après le souper. Cette fois-ci, je l'ai éprouvé plus durement. Ses derniers papiers, lui ai-je dit, ont été «pas mal trop faiblards!» Trop mièvres! Trop prudents! Trop conciliants! Trop sensationnalistes! Il devra donc redoubler d'effort, s'il veut me convaincre de son réel désintéressement et de sa sincère sensibilité à l'égard des gens d'ici. Je crois cependant que j'ai réussi à marquer des points, en l'amenant voir les rivières Valin et Caribou et en lui démontrant, cartes à l'appui, que les seuls endroits dévastés par le «déluge» sont situés en aval des cours d'eau entravés par l'homme (ou par les bêtes) et le long des rivières qui comptent des centrales en opération; et plus précisément, les rivières Chicoutimi, à Mars, Ha! Ha!, Belle-Rivière et Saint-Jean. On constate, par contre, que le long des rivières Langevin, Caribou, Valin, Sainte-Marguerite, Petit-Saguenay, Éternité et Ashuapmushuan, pas d'entraves, pas de dégâts... du moins pas de dégâts comparables!!! Le jeune homme a été secoué par cette troublante démonstration! Il se montre convaincu, mais je reste méfiant!

—21 heures 30. Petit problème à régler avant d'aller au lit. Je téléphone au journaliste Louis Tremblay, pour lui demander d'arrêter de me casser du sucre sur le dos. Je viens d'apprendre qu'il n'a pas été très indulgent, ni très tendre à mon endroit, lorsque Robert Fleury s'est présenté à la Maison de la Presse pour transmettre son texte par téléphone au journal *Le Soleil*. Il est coincé et bafouille! Très

dérangeant tout ça! Mais tant pis pour lui! Il n'avait qu'à fermer sa grande gueule! Cet «ami», à qui j'ai déjà tant et tant donné, pour une raison ou pour une autre, dénigre maintenant les personnes ressources qui ont accepté de collaborer avec ses collègues d'ailleurs. J'espère qu'il a été sonné pour le reste du combat. J'aurais préféré qu'il en soit autrement mais, tout compte fait, on a toujours plus de chance de s'en tirer indemne avec un ennemi bien identifié et bien en face, qu'avec un ami qui magouille dans son dos!!! *«Je sais bien que l'indifférence serait plus haute et plus digne, écrit un jour Zola à son ami Valabrègue, mais si nous ne foulons les autres aux pieds, soyez certain qu'ils passeront sur nos corps»...*

—Couché à 23 heures, fourbu!

Vendredi, 26 juillet 1996

—Jour de la fête de la Bonne Sainte-Anne. Et comme la tradition le veut, nous avons encore les pieds dans l'eau. Il a mouillé pendant une bonne partie de la nuit, mais on ne doit plus s'inquiéter. Depuis samedi, on vide et on vide en catastrophe les réservoirs de l'Alcan et du ministère de l'Environnement. Alors plus de danger! Les gens ne savent plus à quel saint se vouer. Ils se méfient de plus en plus des versions officielles et veulent connaître la vérité toute simple, toute nue, toute crue. En dépit des énormes moyens mis en oeuvre par les puissances obscures qui font des pieds et des mains pour étouffer l'affaire, la critique contradictoire des différents médias fait des fissures et, comme les digues éventrées des réservoirs coupables, elle se creuse un sillon qui deviendra, peut-être si je travaille vite et bien, crevasse, puis torrent? Il faut savoir, coûte que coûte, ce qui est arrivé. Mourir, plutôt qu'abdiquer!!!

—Mais la puissance de l'adversaire est à la mesure du cataclysme. Tout l'establishment politico-industriel et médiatique, dans une parfaite symbiose néolibérale et au son d'une magistrale symphonie du mensonge, tente de colmater la brèche que j'ai créée par mes déclarations publiques à l'emporte-pièce. Notre grand maestro, le premier ministre Lucien Bouchard, comme Jésus dans la tempête, proclame officiellement le nouveau dogme de l'«Act of God» et absout tota-

lement les multinationales, l'Hydro et le MEF. Répété deux fois, un mensonge devient demi-vérité; répété trois fois, il devient vérité! Pure vérité!! Mortelle vérité!!! «*La vérité existe, disait Bernanos, on n'invente que le mensonge...*» Et dans sa messianique harangue, le puissant tribun me fait soudainement penser à ce curé de Saint-Dominique de Jonquière qui, aux lendemains de l'inondation funeste du 2 octobre 1924, bénissait les sinistrés à grands coups de goupillon et leur demandait de plier docilement l'échine devant leurs bons maîtres industriels, au cri de «Dieu le veut». Le mot pour mot et la coïncidence de cette incantation pontificale en valent le détour:

* * *

«*Lendemain d'Inondation*» ⁴

«Au prône de la messe dont le rite solennel a été commué en celui d'une messe basse, monsieur le curé a parlé longuement à ses paroissiens éprouvés. La force, le courage et aussi la résignation tour à tour voltigent sous les voûtes silencieuses et vont se poser sur les âmes consternées.»

L'eau dans sa fureur a lavé les sables, les rives, et roulé les pierres des torrents, mais l'eau respecte le roc, elle s'y creuse un lit bien lentement, mais ce lit, c'est une prison qui la garde captive.

Soyons donc roc, ayons des âmes de roc, d'airain. Et cet après-midi, tous, avec une force égale, revêtons l'habit d'ouvrage et à l'oeuvre dans le lit des torrents pour parer les nouveaux désastres.

Dès midi et demi, trois équipes nombreuses se réunissent aux trois cours d'eau. Tout le monde y est. Voyez les rentiers du village qui n'ont pas frappé coup depuis 10 ans. Voyez les vieillards dont l'outil tremble dans les doigts. À leurs côtés, remarquez des avocats, des employés de banque empoignant de leurs mains peu habituées le pic solide. Tous les hommes y sont.

Monsieur le curé en surplus visite les chantiers, jette sur la foule une harangue brûlante, bénit les travaux et lance les travailleurs au cri de «Dieu le veut». »

ROCH

* * *

⁴ *Le Progrès du Saguenay*, 9 octobre 1924.

—Les ministres David Cliche et Jacques Brassard, ces deux pantins de service, poussent même l'écoeuranterie jusqu'à affirmer, avec tout le support complice de la grande presse régionale, que «*même vide, le réservoir Kénogami n'aurait pu contenir les quantités d'eau reçues*» (sic) et «*qu'il faut comprendre que les inondations et les dommages qu'elles ont provoqués ne s'expliquent que par un enchaînement de la nature sans précédent*». ⁵ Que ne faut-il pas entendre? L'argent coule à flot! Après le délire pontifical du député du comté de Jonquière, voilà maintenant la valse des millions \$\$\$ pour faire taire la hargne des sinistrés et endiguer le mécontentement populaire.

—Tous les élus municipaux du Haut-Saguenay, le maire de Chicoutimi en tête, élèvent leurs voix à l'unisson pour annoncer, à la face du monde, que nous n'avons pas besoin de commission d'enquête. Quel supplice! Bon Dieu quel supplice! de voir tous ces beaux parleurs cravatés, ces esclaves dociles et serviles, ces traîtres inconscients, ces lavettes qui acceptent déjà de passer l'éponge sur une catastrophe sans précédent dans notre histoire, pour quelques malheureux dollars et une bonne tape dans le dos donnée par le premier ministre. Pour tous ces gens, il ne faut surtout pas qu'on sache! La vérité est trop laide, trop déstabilisante, trop compromettante pour qu'on la révèle toute crue à la face du monde. En démocratie, on peut s'entendre et débattre longuement pour établir la grosseur du mensonge, mais jamais pour témoigner de la vérité dans toute sa plénitude...

—Un exemple parmi tant d'autres de ces puissants funambules qui jouent avec la vérité, de ces chiffonniers qui savent utiliser notre naïveté et de ces «cra-pauds» (la métaphore n'est pas de moi, elle est de Zola!) qui nous livrent à l'ennemi en répandant le fiel de leur médiocrité à tout vent. Dans son éditorial du matin, le journaliste attitré du *Progrès-Dimanche*, Richard Banford, prend officiellement position pour le pouvoir en place (pouvait-on s'attendre à autre chose?)

⁵ Pour ceux et celles qui aimeraient prendre connaissance de cette déclaration complètement insensée (comment le ministre peut-il, à ce moment-ci, avoir déjà cette conviction?), se référer au communiqué de presse émis le 25 juillet 1996, à 14 heures 5 minutes, par le ministère de l'Environnement et de la Faune et signé par France Amyot.

et vilipende tous ces «charognards» qui, comme «l'historien Russel Bouchard, s'en prennent à la gestion des barrages». ⁶

—La semonce est tout simplement assassine! Un autre... «ami», de cette équivoque «Maison du Silence», qui vient de prendre le bord et qui vient d'abdiquer officiellement ses responsabilités de transparence pour satisfaire Dieu et Diable! Elle est belle notre presse régionale! Voilà un vibrant exemple de «noblesse de coeur» et de «grandeur d'âme», un modèle (à ne pas suivre!) pour notre jeunesse qui rêve de vérité, de justice et de liberté! Mais hélas! dans la tourmente et le désarroi, la lâcheté et la veulerie deviennent des maladies contagieuses. L'information est souillée, la vérité piétinée! On n'attaque plus l'ennemi en face! Voilà qu'on lui tire dans le dos! Voilà qu'on cache sa plume (lisez son poignard) derrière son paragraphe! Voilà qu'on empoisonne son vin (lisez la vérité) pendant qu'il est au repos! Voilà qu'on crache son venin dans la soupe! De quoi désespérer du sort de l'humanité toute entière...

* * *

«Trouvons un coupable»

«...D'autres encore se permettent de hausser le prix de certains produits dans l'espoir de réaliser un profit inopiné. Mais il existe aussi une espèce de charognards, à peine plus subtils, pour qui les tristes événements de la dernière fin de semaine offrent une terre fertile à servir des intérêts inavouables.

Il y a eu cet animateur de radio, Lowell Grenn, bien sûr, dont il est incidemment question, ci-contre, dans le commentaire du Droit, Pierre Bergeron, mais il y a aussi tous ces chasseurs de sorcières qui cherchent un coupable à tout prix à blâmer pour tous ces dégâts subis au cours des derniers jours. Dans la situation de stress où vivent les réfugiés de l'onde, les démagogues trouvent un auditoire tout acquis.

Le Toronto Star de mercredi ouvrait ses pages à un écologiste qui nous ramenait la thèse de l'influence de la déforestation sur les crues d'eau. S'il est effectivement admis scientifiquement que les coupes à blanc peuvent

⁶ Richard Banford, «*Trouvons un coupable*», in *Le Quotidien*, 26 juillet 1996.

avoir un effet sur la rétention de l'eau, ici, 90% du territoire concerné est composé d'une forêt en croissance, donc très vorace en eau.

D'autres encore, comme l'historien Russel Bouchard, s'en prennent à la gestion des barrages...»

Richard Banford
26 juillet 1996

* * *

—Ca y est, c'est maintenant chose faite, j'ai avalé mon «crapaud» quotidien! Et comme le disait si bien Zola à propos de ces journalistes fielleux, me voilà enfin immunisé, vacciné, inoculé pour la journée entière contre toutes les saletés toxiques qui peuvent sortir de ce nid de crapauds vénimeux. Hier soir, j'en ai encore le goût acide dans la bouche, j'ai avalé un crapaud qui avait trempé sa langue gluante dans le venin d'un aspic; et aujourd'hui, je gobe le vilain petit crapaud qui a trempé sa plume dans les déjections mortellement infectées d'un nid de trouillards et de sots qui ignorent tout de l'honneur, de la dignité et de la sincérité.

«Un bon crapaud vivant, quand on le peut garder, vous exerce, vous habitue à toutes les ignominies, à toutes les hideurs, à tous les venins. [...] Attaque grossière, légende injurieuse, bordée de sottises ou de mensonges, le crapaud s'y étale, dans ce journal-ci, quand il n'est pas dans ce journal-là. [...] J'en sais deux ou trois qui ne peuvent aimer ni admirer, dont les articles d'une apparence caressante sont eux-mêmes des nids de vipères sous les roses. Ils suent naturellement la perfidie, comme les pins suent leur résine. Quelle rage épandue ont-ils donc dans les veines, quelle conscience de leur impuissance, pour baver ainsi sur toute création? On rêve de bassesses ignorées, des âmes laides et noires, de vilains messieurs, comme on dit, qui, hantés par la médiocrité de leurs oeuvres, se soulagent en souillant les oeuvres des autres. Un article de ceux-là est, à mon goût, le meilleur des crapauds, couvert des pustules de l'envie, gonflé du venin de la haine. Quand un écrivain a la chance d'en avaler un, il est pour des mois immunisé, rendu insensible aux plus sanglants outrages.» (Zola, «Le Crapaud»)

* * *

—Mais à travers cette nuit des ténèbres et cette duplicité qui s'installent peu à peu sur le Royaume, il y a quelques réflexions qui tentent d'élargir la mince fissure. D'abord celle de Yvon Bernier dans *Le Quotidien*, mon intervention musclée sur les ondes de Gilles Proulx, mon passage sur les ondes de RDI (qui n'a d'ailleurs pas été reproduit au deuxième bulletin de nouvelles (?)), le texte d'André Noël (dans *La Presse*), et ce matin, celui de Robert Fleury (dans *Le Soleil*).⁷ C'est incroyable, je suis pratiquement seul contre cette effroyable machine à mensonges! Et quoi qu'il advienne, j'irai jusqu'au bout de mes capacités. Ne m'auront pas si facilement! Eux, ils ont tout à perdre; moi qui ne possède rien sur le plan matériel, n'a donc rien à craindre!...

* * *

—J'ai passé toute ma journée à répondre aux journalistes et aux animateurs radiophoniques, tant de Montréal, de Québec, que de Chicoutimi. Je suis la seule note discordante et cela m'effraie un peu. Mais j'irai jusqu'au bout!

—En fin d'après-midi, je réussis à me trouver un peu de temps libre pour monter au barrage de Shipshaw et photographier à nouveau le tas de «pitounes» qui a sauté le parapet lors de la crue. Madeleine m'accompagne. Nous avons là la preuve matérielle qu'ils ont failli perdre le contrôle du lac Saint-Jean. Et dans cette magnifique nature qui cache le vrai visage de cet horrible monstre, j'ai pu me retrouver en «face à face» avec la «petite». Un heureux moment!

Samedi, 27 juillet 1996

—Réveil à 6 heures 30. La nuit a été des plus réparatrices, mais ce n'était pas suffisant pour récupérer complètement. Dehors, le ciel est toujours nuageux et le fond du temps reste humide.

⁷ Cette dernière chronique était titrée comme suit: «*Nous sommes assis sur une éponge!*» Selon l'historien Russel Bouchard, le lac St-Jean aurait pu y passer.

—L'idée d'avoir, encore une fois, à affronter l'épreuve radiophonique me tracasse un peu. Non pas que j'ai peur de me commettre, mais le fait que je sois le seul qui ose s'affirmer à contre-courant et de voir le gouvernement distribuer les centaines de millions de dollars, à gauche et à droite, à tort et à travers, devient une embûche supplémentaire. La propagande, la désinformation, le barrage médiatique —plus gros que les barrages de Portage-des-Roches et Shipshaw ensemble— et les avis des soi-disant experts «recrutés» par le gouvernement, sont si énormes, si démesurés par rapport à mes moyens, que je dois multiplier les efforts pour ne pas crouler sous le poids de la masse.

—J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le texte d'André Noël, publié dans *La Presse* d'aujourd'hui. Toujours très prudent le jeune homme. Mais ce qu'il raconte est juste. C'est un minimum! Mais sapsisti, ce petit opportuniste ne m'a pas donné mon crédit. «*Les rivières sans barrages ont causé moins de dommages*», titre-t-il avec assurance: tout ce que je lui ai raconté hier soir à propos des rivières Valin, Langevin, Caribou etc..., il l'a reproduit presque textuellement, mais en prenant bien garde de ne pas préciser sa source. On dirait qu'il a trouvé ça tout seul, par un éclair de génie, au pied d'un arbre! Tout au plus, trouve-t-on une petite référence à mes propos vieux de quatre jours. Rien d'autres! J'aurais dû être plus prudent. Si on refuse de me donner ce qui me revient et d'étendre ma crédibilité dans ce dossier, comment faire pour être pris au sérieux et pouvoir poursuivre le combat? Une mince consolation: l'information a réussi à passer au national. À qui faire confiance maintenant?

Dimanche, 28 juillet 1996

—Ce fut une nuit salubre! Rien au monde —sauf un dégât d'eau— n'aurait été capable de me tirer hors du lit. J'ai filé d'un trait jusqu'au petit matin. À 6 heures 45, je suis sur pieds, prêt à reprendre le flambeau. Dehors, le ciel semble vouloir nous donner un petit répit. Il y a une bonne masse de nuages, mais le soleil perce.

—Dans la ville, tout est calme. La menace écartée, les journalistes partis, la petite vie reprend peu à peu son cours. Mais la plaie est toujours là, béante, puru-

lente. Il faudra sans aucun doute amputer le quartier du Bassin du segment touché. Depuis hier, les policiers de la S.Q. qui faisaient la vigile autour du périmètre sinistré, ont transféré leurs responsabilités à des gardiens privés. Il est désormais permis de s'avancer à quelques pas des gouffres creusés sous l'effet des torrents. En un clin d'oeil, il est possible de faire un tour d'histoire du quartier du Bassin. Le «Cran-Chaud», l'ancien lupanar du vieux Chicoutimi, est mis à nu et nous révèle les dessous d'une page d'histoire oubliée de la ville. De la tragédie, des histoires pathétiques sont racontées. Certaines anecdotes, comme celle de la petite maison qui a tenu le coup malgré les assauts répétés du torrent, est en train de s'ajouter au palmarès des contes et légendes du Bassin.

—Hier soir, avant d'aller au lit, j'ai longuement parlé avec mon bon ami, René Mimeault, un ancien opérateur du barrage Price au Bassin. Pendant tout près de quarante ans, cet homme probe et intelligent a été affecté à la sécurité, à l'entretien et au bon fonctionnement du service hydroélectrique de la multinationale. Il a écouté et lu mes représentations devant les caméras et dans la presse parlée nationale. Il m'a étonné en me disant que j'avais été «très modéré» —lire très très modéré— dans mes accusations, car il est d'avis que des erreurs patentes ont été commises dans la gestion de l'eau et qu'il y a eu manifestement négligence chez les gestionnaires des barrages affectés.

—Homme de bon sens, il rejette du revers de la main les déclarations lénifiantes du ministre de l'environnement, le grand prêtre David Cliche, et trouve absolument aberrant que lui et le premier ministre Bouchard se soient prononcés si rapidement, en experts, sans avoir aucune donnée sérieuse en mains. Il se dit également en accord avec moi lorsque je dis et affirme publiquement que: «le premier ministre Lucien Bouchard, en proclamant son «Act of God» et en imputant la catastrophe au ciel, s'est présenté comme l'avocat des multinationales, de l'Hydro et du ministère de l'Environnement et non pas comme le premier ministre de tous les Québécois».

—Enfin, Mimeault croit, tout comme moi, qu'aucune machine, ni sonde électronique dirigées à distance ne peuvent remplacer la surveillance et la sensibilité des hommes qui connaissent les humeurs des rivières, qui savent lire les signes de la nature au-delà des chiffres et des graphiques, et qui entendent parler les barra-

ges. Ces monstres titanesques que nous avons créés et qui dorment au-dessus de nos têtes, ont une âme, se fâchent, pleurent, toussotent et vomissent. Si nous refusons de les écouter et de les respecter, ils menacent de se révolter et de nous cracher au visage. C'est ce qui est arrivé la semaine dernière et c'est ce qui risque de nous arriver encore si nous ne prenons pas la leçon comme des êtres sensés et intelligents. Coûte que coûte, nous devons prendre le contrôle de la gestion des eaux!

* * *

—Au petit matin, j'ignore encore ce qu'il advient des gens de Jonquière et du Bas-Saguenay. Ce sont les secteurs que j'ai le moins couverts, à cause des circonstances, des routes et des ponts coupés. À La Baie, le rétablissement d'une voie d'accès avec Saint-Alexis, depuis hier, permet maintenant aux sinistrés et aux premières équipes de nettoyage de s'y rendre. Il faut cependant montrer patte blanche. Le fouillis dantesque dans lequel se trouve ce secteur —le plus sinistré de tous, de prime abord—, la crainte des voleurs qui profitent du désarroi de la communauté pour se remplir les poches, les dangers d'éboulis, d'accidents et d'effondrements, tout ça incite les autorités à la plus grande prudence.

—À intervalles réguliers, des convois d'autos et de camions empruntent la route de fortune, traversent la rivière Ha! Ha! à pas de tortue et se rendent dans les parcs de stationnement strictement désignés. Nul ne peut s'arrêter en cours de route, et encore moins débarquer. Les «unités» sont contrôlées et scrutées à la loupe par l'armée et la police. Pas moyen de déroger! La Sûreté du Québec a un pouvoir inégalé, elle en prend goût et elle l'étire comme un enfant avec son sucre d'orge.

—La population est prisonnière dans son propre pays! Le Saguenay est devenu un immense camp de concentration où tous nos déplacements sont épiés et contrôlés, et toutes nos déclarations publiques filtrées et censurées. Tout ce qui pourrait déstabiliser l'ordre des choses établies ou remettre en question les pouvoirs en place, subit les foudres de la presse —écrite surtout— et est recalé par les manipulateurs de l'information. Ce qui m'épate davantage, c'est de constater avec quelle facilité les gens de pouvoir réussissent à répandre le mensonge et les demi-

vérités. Je prends à témoin cette soi-disant «*crue qui ne se produit qu'à tous les 10 000 ans*» : lancé dès le premier jour des événements par Lucien Bouchard, le dogme mensonger a aussitôt été repris par ses deux apôtres, Cliche et Brassard, et par les médias qui se sont emparés de la «Bonne Nouvelle» pour la répandre aux quatre vents. Pourtant, je m'évertue à leur dire qu'il y a 10 000 ans, le Saguenay—Lac-Saint-Jean était en pleine glaciation et qu'il y avait plus d'un kilomètre de neige et de glace au-dessus de nos têtes. Mais dans cette nuit des ténèbres qui s'épaissit de jour en jour, mon cri n'a pas d'écho! Rien n'y fait! Le mensonge est cité, écrit et répété sur toutes les tribunes. Il est devenu... vérité! Il est désormais... l'absolu!

* * *

—Les journaux du dimanche tentent désespérément d'éteindre le feu de la critique qui couve toujours à l'endroit des gestionnaires-propriétaires des barrages et du gouvernement québécois. L'information est littéralement empoisonnée. Toutes les chroniques journalistiques publiées dans la «grande» presse régionale détournent les yeux du public vers des histoires de chiens morts, de chats affamés et de pots de fleurs en détresse. Toutefois, les commentaires d'un sinistré de La Baie, Paul-Étienne Gilbert, sont d'une acuité bouleversante. Maquette hydraulique de fortune à l'appui, il nous a permis de visualiser ce qui s'est réellement passé à la digue du lac Ha! Ha! et démontre, avec grandiloquence, que la Stone-Consolidated a commis des erreurs graves qui ont provoqué la catastrophe, entre Ferland-Boilleau et Saint-Alexis. L'évidence de la démonstration de Gilbert est si troublante, si pleine de réalisme, qu'elle est aussitôt récupérée par RDI et André Noël, de *La Presse*,⁸ qui s'empressent aussitôt d'y mettre des bémols. Mais dans les circonstances, c'est mieux que rien! Dans l'édition du *Progrès-Dimanche* d'aujourd'hui, Yvon Bernier réussit le tour de force de placer les commentaires de Gilbert.⁹ Enfin, une faible lueur de vérité qui perce dans cette nuit des ténèbres...

* * *

⁸ André Noël, «*La digue de la Stone était fragile, affirme un ouvrier à la retraite*», in *La Presse*, 29 juillet 1996, A-7.

⁹ Yvon Bernier, «*Paul-Étienne Gilbert persiste à blâmer la gestion de la Stone*», in *Progrès-Dimanche*, 28 juillet 1996.

—Les ministres Brassard et Cliche restent fermes sur leur position et n'entendent pas céder à mes récriminations et aux pressions populaires qui demandent maintenant une vraie commission d'enquête publique. Le mur du silence a enfin été fissuré! Faible fissure, mais fissure tout de même. Tous les moyens sont bons aux tenants du pouvoir pour mâter la dissidence qui semble vouloir s'organiser. Monseigneur Jean-Guy Couture, notre noble évêque, tout de mauve habillé, vient de descendre de son clocher pour demander à ses bonnes ouailles d'oublier l'agression, de subir cet enfer sans poser de question, de «tendre la joue»! Les manipulateurs de régime (cet insaisissable quatuor formé de l'État, l'Église, les grandes entreprises et la presse) ont finalement réussi à ré-accorder leurs violons et s'insurgent contre ceux et celles qui voudraient savoir ce qui leur est réellement tombé dessus. Le pouvoir ne veut surtout pas qu'on trouve de coupables. Que des victimes! «*Quand on reconstruit*, sermonne alors Mgr Couture du haut de sa chaire, *il ne faut pas démolir les personnes en essayant de trouver des coupables...*»¹⁰ Une belle façon pour un peuple, de rester esclave pendant un autre millénaire! La «sortie d'Égypte» devra donc attendre! Moïse s'est découvert des affinités avec Pharaon...

—À une semaine du cataclysme, il est maintenant de plus en plus clair que nous ne saurons jamais officiellement ce qui s'est réellement passé les 18, 19 et 20 juillet dernier. Hélas! des questions, pourtant cruciales, ne seront jamais posées. Quelles sont les vraies grandes causes qui ont provoqué ces terribles événements? Quelle est la part réelle de la nature et des barrages dans l'ampleur des dégâts? Quelle est la part de l'urbanisation inconsidérée et anarchique? Les mesures de sécurité ont-elles été respectées convenablement par ceux et celles qui avaient nos vies entre leurs mains? Que s'est-il réellement passé au réservoir du lac Kénogami? Au réservoir du lac Ha! Ha! ? Dans les bureaux des gestionnaires de barrages de la Stone-Consolidated et du ministère de l'Environnement et de la Faune? Les équipements qui permettaient de mesurer l'arrivée des apports d'eau dans les tributaires et les affluents, étaient-ils bien entretenus et ont-ils fourni un travail adéquat? Les fonctionnaires qui gèrent les eaux et qui ont nos vies entre

¹⁰ Roger Blackburn, «*Demandons force et courage à Sainte-Anne*», in *Le Quotidien*, 27 juillet 1996.

leurs mains, ont-ils été simplement à l'écoute des signes, des avertissements, des besoins de la population ? Etc..., etc..., etc... ???

—Dans cette histoire épouvantable, il est clair que l'État tente de disculper les responsabilités des propriétaires de barrages et qu'il ne veut pas remettre en question les privilèges insensés et démesurés qui ont été accumulés par des étrangers depuis 1838. Nous sommes actuellement confrontés à une campagne de «déprogrammation» —un «brain washing» collectif— et à une manipulation magistrale de la presse parlée et écrite, afin d'éliminer notre soif de savoir et de nier notre droit à la contestation des diktats lénifiants, proclamés par Bouchard, Cliche, Brassard, Couture et consorts...

—Dans l'après-midi, je suis invité à me rendre dans une résidence de La Baie, pour visionner un film d'amateur qui montre le déferlement des eaux du lac Ha! Ha! Il y a là plein de monde et quelques journalistes, dont Yvon Bernier (*Le Quotidien*) et André Noël (*La Presse*). C'est épouvantable! Pire que dans le meilleur film-catastrophe! Après la représentation, M. Paul-Étienne Gilbert invite le groupe à sa propriété, pour reprendre la démonstration du débordement des eaux du réservoir Ha! Ha! En plus petit, on voit exactement ce qui s'est réellement passé.

* * *

—Audrey vient souper à la maison. Le bébé a pris du poids et il a très bonne mine. C'est beau de voir des parents qui aiment leur enfant et qui prennent leurs responsabilités. Cela nous motive davantage à les accompagner dans leur mission et à se battre pour améliorer leur avenir.

Lundi, 29 juillet 1996

—Pensée du jour: «*Quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clé de sa prison.*» Alphonse Daudet.

—Une autre bonne nuit de sommeil, même si j'ai été continuellement assailli par la pensée et les conséquences du désastre de la fin de semaine dernière. La machine à laquelle je fais face est si énorme, si puissante que je n'en vois pas la

fin. Réveil à 6 heures 30, assez bien remis. Peu à peu, je reprends du poil de la bête. Aujourd'hui, j'ai l'intention de commencer à démêler la documentation portant sur les inondations et, si le temps me le permet, de faire la vidange d'huile de l'auto.

—Les journaux, à l'unisson, tentent de fermer le couvercle sur le cadavre, sans qu'il n'y ait eu de dissection. Plus moyen d'apprendre quoique ce soit d'intelligent, de vrai, d'apaisant. Tout est maîtrisé, filtré, digéré, régurgité. André Noël (*La Presse*) tente bien de remettre le cas de la Stone-Consolidated sur le tapis, mais on sent qu'il est essoufflé, qu'il n'a plus le goût... Il me dit qu'il part en vacances!!! et qu'il passe le flambeau à un de ses collègues! Son jouet est usé! C'est pourtant lorsque la nuit tombe et que la veuve se retrouve seule avec le cadavre qu'elle a le plus besoin d'une présence honnête et chaleureuse. Sera-t-il seulement possible, un jour, de savoir ce qui s'est réellement passé?

—Dehors, le ciel a repris ses couleurs bleuâtres d'un été qui nous a sournoisement filé entre les doigts. On dirait qu'on nous a dérobé un bout de notre vie, qu'il manque quelque chose à notre âme, qu'on a coupé un fil conducteur entre le printemps et l'automne, entre les uns et les autres. Une sorte de coma collectif s'est emparé du Québec profond et de ses habitants. Mais je n'accepte pas! Et, tôt ou tard, il faudra bien savoir! On peut comprimer la vérité pendant un certain temps, mais pas tout le temps! Lorsqu'une population se contente de demi-vérités et qu'elle refuse de se battre pour obtenir la vérité totale et entière, elle vient d'accepter lâchement la servitude animale et l'esclavage. Il y a un peu de notre histoire commune dans toute cette affaire...

* * *

—Je me suis endormi devant la télé, comme un petit bébé; il était environ 21 heures 30.

Mardi, 30 juillet 1996

—J'ai dormi comme une poche de sable, jusqu'à ce que je sois réveillé par un bruit d'eau dégoulinant entre les murs de ma chambre à coucher. En catastrophe et à demi-inconscient, je me suis aussitôt élancé pour tenter de découvrir la source du bruit, mais j'ai subitement compris que c'était là le travail de mon imagination. Le stress «post-catastrophe»?!

—Réveil à 6 heures 10. Assez bien remis, mais toujours imbibé par les cauchemars de la nuit. J'ai eu encore un effroyable rêve: dans la nuit, un rôdeur insaisissable (que j'associe à la crue menaçante de la semaine dernière) a encore essayé d'entrer par les fenêtres, les portes et les murs! C'est Madeleine qui m'a réveillé et qui a mis fin à mon supplice! Dehors, le ciel est bleu madone, mais de gros nuages blancs commencent à s'entasser à l'ouest. On dit que le soleil disparaîtra en après-midi.

—Dans le journal *Le Quotidien*, dernier «newspaper» à fermer le couvercle de la désinformation sur le cadavre encore tout chaud, on tente d'effacer toute trace des malfrats. La population, le couteau sur la gorge, n'a pas la force —ni la volonté d'ailleurs— d'agir et de réagir. Il y a bien les textes de Bernier qui s'attaquent à la Stone-Consol, mais la façon de les titrer et la manière dont on les a placés dans le journal leur enlèvent une bonne partie de leur effet. Ses commentaires, ajoutés au dernier papier de Noël (*La Presse*), dessinent assez bien les sombres contours de la conspiration du silence qui domine avec force et puissance, et laissent deviner l'ombre des «anges noirs» qui obstruent l'émergence de la vérité.

—En gros, le texte de Bernier ¹¹ nous apprend que: la direction de la Stone se protège derrière le bouclier légaliste déployé par le ministre Cliche; que le maire de Ferland-Boilleau, Fernando Lavoie, avait mal préparé sa localité pour faire

¹¹ Yvon Bernier, «*Gestion de ses ouvrages au lac Ha! Ha! La direction de Stone se tient coi*»; «*À la Stone, solidarité syndicale*»; et enfin, «*Selon Fernando Lavoie, le conseil devra poser des questions à la Stone*», in *Le Quotidien*, 30 juillet 1996.

face à la menace d'un affouillement subit de la digue du lac Ha! Ha!; et que le président du Syndicat national des travailleurs des pâtes et papiers de Port-Alfred (FTPF / CSN), de la division Port-Alfred Stone-Consolidated, Marven Foster, a décidé de jouer le jeu de la Stone et d'abdiquer devant ses responsabilités, en refusant «*de faire le procès de qui que ce soit*» (donc abandonner l'idée d'enquêter sur les causes réelles du sinistre) sous prétexte qu'il faut remettre l'usine en marche «*dans les meilleurs délais*»... et d'accepter ainsi qu'un accroc soit fait à la vérité.

—Pour sa part, Noël ¹² questionne la Stone en mettant en évidence les propos de plusieurs témoins, dont ceux de Xavier Côté, un résident qui vivait sur les rives du réservoir Ha! Ha! et qui jure «*que la mesure du barrage indiquait un niveau de presque 13 pieds avant les grandes précipitations, soit au moins deux pieds de plus que la normale. Selon lui, aucun employé n'est venu ouvrir les vannes avant samedi après-midi. Il était trop tard: le réservoir se vidait par une brèche géante dans la digue*».

* * *

—Madeleine et moi poursuivons le grand ménage du bureau. Un nouveau tapis lui donne un petit air de jamais vu et apporte une note de gaieté paysanne. J'ai besoin de ce type d'environnement pour bien travailler.

—Sur la fin de l'après-midi, je reçois une équipe de la radio anglaise de *Radio-Canada* qui veut avoir mes impressions sur le cataclysme. Le journaliste semblait un peu perdu dans tout ça et paraissait arriver de la planète Mars. À leur suite, ont frappé à ma porte des gens de *Radio-Québec* qui m'ont également demandé de participer avec eux à une émission d'information, mais seulement la semaine prochaine.

—Côté écriture, j'ai décliné une requête de la revue *Continuité* qui voulait un papier sur le cataclysme et ses conséquences néfastes sur l'environnement culturel

¹² André Noël, «*Des cultivateurs préparent des poursuites contre la Stone*», in *La Presse*, 30 juillet 1996, A-9.

et patrimonial. Pour ce travail, je leur ai recommandé Gaston Gagnon, du ministère de la Culture et des Communications. Si je n'y prends garde, je serai alors trop fatigué pour entreprendre ma propre année littéraire, en septembre. *L'Histoire de Jonquière* ne pourra souffrir de retard.

—L'horizon s'ennuage en après-midi. Le ciel devient noir et lourd en soirée. Température chaude et humide.

* * *

—Le reportage de RDI, sur le scandale de la Stone-Consolidated, au lac Ha! Ha! passe enfin à 21 heures. Tout a été dilué! Même le maire de La Baie fait dans son froc et confesse qu'il ne sert à rien de chercher un coupable, qu'il faut oublier, passer l'éponge... Jusqu'à maintenant, tous les maires des grandes villes impliquées, ceux de Jonquière, Chicoutimi et La Baie, se sont mis à plat ventre devant le gouvernement et les multinationales et ont abdiqué leurs vrais devoirs. Je reconnais bien là nos bons chefs enchaînés, nos traîtres inconscients qui, sous prétexte de répondre ainsi aux besoins supérieurs de la communauté, refusent de voir clair, refusent le vrai combat, celui qui vise à obtenir justice, celui qui tend vers la vraie liberté.

—À 21 heures 35, André Noël me téléphone pour me dire qu'il a fini son travail ici. Il voudrait me voir absolument avant de repartir pour Montréal et avant d'aller prendre ses fameuses vacances. Il veut me remettre des cartes, me dit-il, et fermer le dossier. Une aubaine! Moi qui ai justement plein de choses à mettre au clair avec lui! J'acquiesce de bon gré à sa requête et l'invite à venir prendre une bière... bien frappée! Pendant son séjour ici, j'ai eu souvent l'impression d'être utilisé. Je n'aime pas du tout cet arrière-goût qui me reste dans la bouche et j'aime encore moins ces petits intellos, brillants et racés, qui se présentent en sauveurs du peuple et qui se placent au-dessus de la mêlée.

Mercredi, 31 juillet 1996

—Nuit courte mais excellente. Je continue de récupérer. Réveil à 6 heures 35. Le ciel est sombre, le fond du temps est humide et le mercure ne marque que 17 degrés. Les clameurs se sont tues! *Le Quotidien* continue de compter les chiens morts et *La Primeur* (de Jonquière) suggère de poursuivre les gestionnaires du réservoir Kénogami. Il y a là un momentum fantastique pour remettre en question les pouvoirs des multinationales et j'espère bien que nous saurons sauter sur cette occasion historique qui s'offre à nous.

—Tout le travail de «conscientisation» porte déjà des fruits. Plein de journalistes continuent de me téléphoner pour en savoir plus sur l'ensemble de mes déclarations des derniers jours. Aujourd'hui, ce sont Marc Bley (*The Gazette*), Claude Girard (*La Primeur*), Pierre-Jean Champoux (CKRS). L'écrivain Alain Gagnon m'a également demandé de co-signer avec lui une lettre qu'il destine aux journaux de la région. Cet écrit reprend en gros tout ce que j'affirme depuis le 20 juillet et j'accepte de m'y joindre après quelques corrections.

—Madeleine a terminé le grand ménage. Brave petite! Elle a fait tout ça comme si c'était pour elle. Le bureau sent la lime et le «Monsieur Net», les murs sont blancs comme neige et les carreaux sont comme neufs.

—Pour finir la journée sur une bonne note, nous montons à La Baie, «quérir» du fromage et des galettes au gruau, et pour observer les effets de la grande corvée qui s'est organisée dans l'espoir de faire disparaître les traces, de ce qu'il est désormais convenu d'appeler le «Déluge du Saguenay». Il est tout à fait sidérant de voir avec quelle ardeur et avec quelle détermination les citoyens tentent de reprendre les choses en mains. La Baie se relève courageusement de ses cendres et la ville a subitement pris l'allure d'un immense chantier de construction.

—Partout, on voit des équipes de sinistrés, de travailleurs et de bénévoles qui récupèrent les débris, arrangent les chemins, reconstruisent ponts et ponceaux, vident les caves, nettoient et astiquent, reposent des portes. Au rythme où vont les

travaux, on peut imaginer, d'ores et déjà, que bien des traces du cataclysme auront disparu avant l'automne. Dans les sous-sols et les rez-de-chaussée souillés, des hommes vigoureux sortent la boue avec des pelles à neige, des enfants font le tri et récupèrent tout ce qui peut l'être, des femmes déterminées assistent vaillamment les uns et les autres. On dirait une immense fourmilière qui se remet en marche, après qu'un ours mal léché l'eut éventrée!

—Dans les cours arrières, on voit encore mille et un boyaux raccordés à des pompes mécaniques qui vomissent sans arrêt une eau glauque et nauséabonde. Au bout des entrées privées, des dizaines et des dizaines de monticules d'immondices attendent patiemment que des camions et des bennes à ordures viennent les récupérer. Partout, comme de putrides bataillons de soldats morts au combat, des matelas en charpie, labourés et lacérés, des meubles cassés, des réfrigérateurs et des accessoires électriques éventrés, des bicyclettes démantibulées, des jouets qui ont perdu leur magie et qui ont été abandonnés à l'air du temps. Ici, personne ne tire au flanc! Chacun s'est fait un devoir d'assister l'autre. À Saint-Alphonse et à Port-Alfred, toutes les rues sont déjà réouvertes. À Saint-Alexis par contre, coeur du maelström, seules deux ou trois ruelles sont encore fermées et sont toujours contrôlées par des gardiens qui ont reçu l'ordre formel de ne laisser passer que les résidents et les personnes munies de laissez-passer. Ici, il faut encore montrer patte blanche!

—À Chicoutimi, tout est beaucoup plus lent qu'ailleurs. Le conseil de ville préfère attendre... qu'on lui montre la voie! Le maire est devenu subitement bègue! Et pour cause! Il y a le barrage, ce parasite, qui impose sa loi et sa volonté à toute une communauté et nos «braves» élus qui ne veulent surtout pas brusquer la susceptibilité de son puissant propriétaire! Au nom de la sécurité publique et du bien commun (sic), l'accès au quartier du Bassin est donc toujours maintenu sous haute surveillance, mais les sinistrés ont pu retourner brièvement dans leurs logements pour récupérer l'essentiel de leurs biens. Des rumeurs particulièrement inquiétantes circulent à l'effet que les administrateurs de la ville envisagent de faire démolir la plupart des maisons situées dans la trajectoire de la vague, qu'ils pensent à sauver celle de Mme Genest (ce qui est devenu la fameuse «Petite Maison Blanche») et qu'ils imaginent faire de l'endroit un parc thématique pour attirer le tourisme (et, pourquoi pas tant qu'à y être, pour maintenir les résidents à dis-

tance?). À la radio de CKRS, je suggère de commencer d'abord par la démolition de la vieille centrale Price au Bassin, un danger public qui, de surcroît, n'a jamais donné d'emploi à aucun citoyen de Chicoutimi. La radio rapporte la partie de mes propos qui font l'affaire des promoteurs et du conseil de ville, mais omet de publier mes objections et mes suggestions!...¹³

—Couché à 22 heures, sans demander de permission.

Jeudi, 1er août 1996

—J'ai bien dormi, mais je porte encore en moi les séquelles de la nervosité des derniers jours. Réveil à 6 heures 20. La température reste mièvre et humide. Nuages et absence de soleil.

—Dans les journaux, le «Déluge du Saguenay» a été relégué à l'arrière-plan. Un texte rédigé par Yvon Bernier, continue cependant de harceler la Stone. Je crois qu'ils n'y échapperont pas. Les récriminations populaires sont trop fortes. Mais pour ce qui est du réservoir Kénogami cependant, la campagne de désinformation semble avoir gagné sur tous les points. La population en général ne semble pas comprendre l'acuité du moment et laisse faire, en mouton, en esclave. On a publié la lettre que je co-signe avec Alain Gagnon, mais ce ne sera pas suffisant je crois. Si *Le Quotidien* ouvre sa tribune aux contestataires, c'est qu'il sent qu'il a gagné la partie et qu'il peut donner un peu de lest. Je garde confiance, mais Bon Dieu que c'est difficile! Je sens sur mes épaules tout le poids de ma marginalité. Si, avec un tel événement, je ne réussis pas à faire comprendre aux gens que le temps est venu de secouer nos chaînes, comment pourrais-je y arriver dans une semaine, un mois, un an, lorsque le phénomène sera devenu légende, sujet d'histoire, source de divertissement littéraire, banalité ?

* * *

¹³ Au moment de retranscrire ces lignes (le 13 août 1997), 13 mois ont passé déjà, et on ne sait toujours pas ce qu'il va advenir du plus vieux quartier de la région (fondé en 1676). Le conseil municipal attend encore que la multinationale donne son aval, avant de réouvrir les rues et le pont Price.

«Une occasion à ne pas manquer»

«Inutile de revenir là-dessus, le Saguenay vient de subir des dommages moraux, matériels et humains considérables. Sans le dévouement et le savoir-faire des Forces armées, sans les communications continues fournies par CKRS-Radio, les pertes en vies humaines se seraient comptées à la dizaine et les souffrances morales auraient été encore plus considérables. Des personnes réelles ou morales ont-elles une part de responsabilité dans l'avènement de ce désastre? Des enquêtes et/ou des poursuites devant les tribunaux le détermineront. Ce n'est pas à nous de juger, ni le propos de cette brève opinion. Ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est l'avenir; et, à ce sujet, une suggestion apportée au cours de la dernière semaine, mérite qu'on s'y arrête et qu'on la considère sérieusement.

La gestion de l'eau, cette richesse de l'an 2000, regarde tous les citoyens du Saguenay—Lac-Saint-Jean. D'une part, cette ressource naturelle n'a jamais rapporté à la région ce qu'elle vaut réellement pour ses utilisateurs privés; d'autre part, la façon dont on la gère peut mettre directement en danger la vie des personnes vivant en aval des barrages. Il est donc urgent que nos leaders socio-économiques, politiques et médiatiques mettent leurs culottes et exigent la mise sur pied d'un comité de régie composé d'élus régionaux, de représentants du gouvernement provincial et de représentants des entreprises détentrices de barrages et utilisatrices de cette richesse d'abord collective. Que ce soit pour les rivières du Saguenay, pour le lac Ha! Ha!, le lac Kénogami, la rivière Péribonka, le lac Saint-Jean ou autres, il est grand temps que la population se reprenne en mains et cesse de faire confiance aveuglément à des tiers.

Ce comité ne serait ni honorifique ni consultatif: il se réunirait au moins une fois par mois et constituerait l'instance décisionnelle pour les questions de redevances, de gestion des niveaux et débit, et autres sujets relatifs à l'eau. Sans entrer dans la plomberie, les élus régionaux (beau rôle pour les préfets, entre autres) devraient détenir au minimum 50% des sièges, de façon assurer à la population une voix prédominante.

À creuser!... La catastrophe nous aura au moins fourni l'occasion de briser une de nos dépendances envers des agents extérieurs.»

Alain Gagnon
et Russel Bouchard

* * *

—Je croyais bien pouvoir faire baisser la vapeur d'un autre cran aujourd'hui, mais ce sera pour demain. L'après-midi a été passablement surchargé; il a d'abord fallu me soumettre à une entrevue avec Claude Girard, de *La Primeur*, répondre à de multiples coups de téléphone et m'occuper des affaires de la maison. Parmi les appels téléphoniques qui ont référé au «Déluge», je retiens ceux du Conseil Régional de l'Environnement (CRE), de Yvon Bernier (*Le Quotidien*) et de Daniel Côté (*Progrès-Dimanche*) qui veut rédiger une petite histoire —pas dérangeante du tout— du «Cran-Chaud», au Bassin.

* * *

—La température reste terne et incertaine. J'apprends, en fin de soirée, que la Stone-Consolidated a commencé les travaux de réparation de la digue du lac Ha! Ha! Tout est fait en secret... et probablement avec la complicité du ministère québécois de l'Environnement et de la Faune qui devrait pourtant nous protéger. Si on réussit à obtenir une commission d'enquête, il ne restera, finalement, aucune trace du «crime». Et comme la seule voie routière accessible se trouve entre Saint-Urbain (Charlevoix) et le lac Ha! Ha!, personne ici n'a évidemment eu vent de l'affaire. Il faut absolument trouver un moyen d'y aller aujourd'hui pour vérifier la nouvelle, prendre des notes et des photos et, si tout se confirme, ameuter l'opinion publique.

—Ferland-Boilleau est toujours sous séquestre! En dehors des dirigeants de la Stone et des élus, nul ne sait ce qui s'y trame réellement ?

—Couché à 22 heures 30.

Vendredi 2 août 1996

—La nuit a été fort reposante, mais je dors encore avec les horreurs de l'inondation. Une sorte de léviathan hante mes nuits! Je suis toujours incapable d'évacuer le stress et les visions du cataclysme. Je n'aurais jamais cru que j'allais être si affecté. Réveil à 6 heures 30. Je continue de récupérer. Dehors, la température n'a guère changé. Les nuages sont toujours là, menaçants.

—Des clameurs et des appuis inattendus apportent un peu d'espoir! De nombreuses victimes du «Déluge» commencent à manifester leur impatience et leur mécontentement face aux autorités qui refusent d'entendre leurs suppliques et lire la liste de leurs récriminations qui s'allonge au fil des découvertes et des révélations. Les marchands, les agriculteurs et les propriétaires de résidences secondaires qui ont subi l'horreur et l'impensable, viennent d'avoir l'assurance (du ministre Brassard) qu'ils n'auront aucune indemnisation. Dans la foulée et le tumulte, on réussit enfin à entendre l'écho d'une voix discordante. C'est celle du député de Dubuc, Gérard-Raymond Morin, qui s'insurge à bon escient contre l'attitude équivoque de son propre gouvernement et qui déclare bravement que les Bouchard, Cliche, Brassard et consorts «*ont été un peu trop rapides à tout mettre sur les épaules du Bon Dieu*» et qu'il faudra bien connaître un jour la part de responsabilité des hommes. Dieu, certainement, puisqu'il a le dos large comme l'univers! Mais ici bas, qui sont ses complices? Où se terrent-ils? Vont-ils devoir rendre des comptes?

—Je me trouve subitement moins seul. Moi qui étais mis au banc des accusés «anarchistes» et «gauchistes» pour avoir osé critiquer les grands de ce monde et l'ordre des choses établies —«charognard», m'a même dit ce «brave» Banford, dans son homélie du 26 juillet— voilà qu'on découvre un peu de justesse et un peu de droiture dans mes intentions. De tout bord et de tout côté, je reçois — maintenant que le combattant se découvre un allié!— de multiples témoignages de gens qui apprécient et approuvent ce que j'ai dit et fait. Je me surprends presque à rêver que le temps de changer le cours de l'histoire est peut-être arrivé. Le momentum n'a jamais été si bon! Mais saurons-nous seulement profiter de cette opportunité? Pas sûr!

—En après-midi, le téléphone ne déroutait pas. On m'informe que la Stone-Consol aurait, semble-t-il, commencé à reconstruire la digue du lac Ha! Ha! Malgré bien des précautions de la part des industriels, le secret vient d'être éventré. ¹⁴

¹⁴ Voir à ce sujet, le texte de Yvon Bernier, «*Digue du lac Ha! Ha!. La Stone-Consol décide d'interrompre les travaux*», in *Le Quotidien*, 3 août 1996. Également: «*Digue du lac Ha! Ha!. Les travaux doivent être entièrement suspendus*», *op. cit.*

Par le biais d'une firme de juristes de Montréal, un groupe de citoyens de La Baie a demandé, et vient d'obtenir, l'arrêt des travaux sous prétexte que la multinationale n'aurait pas eu les permis requis. Pour débattre de la chose, une réunion à laquelle j'ai été convié d'assister, aura lieu demain à 14 heures, à La Baie, à la Maison de la Rivière.

—Pour démêler tout ce fatras et mettre un peu d'ordre dans mes idées, je prends un moment de repos au sous-sol et rédige une lettre à mon ami Levionnois. Il est à Versailles.

* * *

Bonjour Jean, bonjour Andrée,

J'imagine assez facilement quelle a dû être votre inquiétude en pensant à nous au cours des dernières semaines. Ici, au Saguenay, à vingt jours à peine des événements, la population est encore sous le choc! Depuis le début de la crue funeste, je n'ai eu aucun répit. Il a fallu répondre à tout le monde en même temps. C'est le cas de le dire: les vacances sont à l'eau!

De la catastrophe, vous avez sûrement été en mesure de voir et d'entendre seulement ce que le système laisse transparaître, les discours cravatés, les appels pathétiques de la Croix Rouge et les articles déformants des journaux qui ont surtout fait état des chiens morts d'une crise cardiaque, de chats affamés et de fleurs faméliques qui ont manqué d'eau. Mais la réalité du quotidien, celle qui assaille le petit peuple et qui fait réagir l'activiste, votre ami, est tout autre.

Au-delà des crues provoquées par une nature déchaînée et dénaturée», de débordements de barrages hydroélectriques mal gérés, des quelques centaines de propriétés privées dévastées par les flots impétueux, et de la «généreuse» prestance de notre «bon» gouvernement péquiste, il y a ces gens de tout milieu et de toute condition qui ont tout perdu et qui ne seront jamais indemnisés pour les pertes qu'ils ont subies. Il y a ces fils et ces filles des premiers colons, nourris par l'esprit des bâtisseurs de ce pays d'enfer qu'on aime et qu'on veut voir resurgir de l'écume. Leur courage m'attendrit et m'épate!

Mon ami le Français, toi qui as appris à apprécier leur ingéniosité, leur courage, leur détermination et leur intelligence, tu serais sidéré de voir avec quelle ardeur ils se sont mis à réparer les dégâts, à vider les caves et les planchers envahis par la boue et les débris, à reconstruire les maisons,

bref, à cicatriser les plaies béantes qui mettent à nu les rues de Jonquière, La Baie, L'Anse-Saint-Jean, Laterrière et Chicoutimi. Et ce ne sont là que les localités les plus affectées.

Tranche également mon discours discordant —mais de plus en plus récupéré par les régionalistes de la deuxième ligne de feu— et voulant qu'on saisisse l'occasion historique pour prendre enfin le contrôle de notre destinée et récupérer la plus-value de nos richesses naturelles qui ont, hélas! toujours servi à enrichir des éléments extérieurs; financiers et banquiers internationaux, politiciens opportunistes et métropoles insensibles à nos douleurs et à nos besoins...

En parcourant le dossier de presse et les enregistrements que j'ai sélectionnés spécialement pour vous, vous serez alors en mesure de constater que le scénario qui a provoqué le cataclysme du 20 juillet 1996 n'a rien à voir avec la couverture médiatique internationale et qu'il est tout ce qu'il y a de plus brumeux, de plus ténébreux. Au-delà du délire incantatoire de notre premier ministre et de l'imputabilité du phénomène à Dieu et à lui seul («*Act of God*» proclamait le pape Bouchard 1er, avant même la crue des eaux), il y a le désir légitime de savoir ce qui est réellement arrivé, la nécessité impérieuse de connaître le nom de Ses complices, le besoin d'évaluer les «défaillances» célestes et terrestres, et l'occasion de saisir ce momentum pour changer le cours de l'histoire de notre région, voire même de notre pays. Avec toute cette eau qui dort au-dessus de nos têtes, les plus dégourdis d'entre vous savent parfaitement bien que le Québec dispose d'un élément clé pour affronter le XXIe siècle et assurer notre prospérité. Je n'entends donc pas rester les deux bras croisés et laisser filer cette chance inouïe qui se présente à nous par la grande porte. Mais par-dessus tout, il y a cette soif intrinsèque, cette faim viscérale de savoir et de connaître le fond des choses et de l'histoire! Car celui qui, par lâcheté ou par paresse, refuse de se battre pour la Vérité, permet l'injustice, ouvre la porte à la dictature et accepte d'être un esclave. Ce que je ne saurais être!...

Mon amitié la plus sincère.
Russel

Samedi, 3 août 1996

—Six heures dix. La barre du jour s'étire péniblement et le fond du temps est mielleux. L'humidité et la brume cèdent lentement la place au soleil qu'on nous annonce au son des tambours et des trombettes. Les gens n'osent plus y croire. Depuis le temps qu'ils l'attendent, l'enfant de p...!

—On dirait que les journaux du samedi se sont tous donnés le mot pour faire le point sur la grande crue du 20 juillet 1996. Dans *The Gazette*, mes propos et ma sortie fracassante contre Lucien Bouchard sont mis en évidence.¹⁵ Je comptais sur leur petit côté orangiste pour me faire une niche chez eux et avoir ainsi la voix au chapitre. Le combat continue!

—L'état de crise persiste à La Baie et je soupçonne que la municipalité et la Stone-Consol se sont entendues pour profiter du contexte dans l'espoir de contrer la contestation. À Saint-Alexis, ils ont tout simplement rétabli les contrôles d'accès sous prétexte de ne pas nuire aux travaux de rénovation, mais nous savons pertinemment bien que ce n'est là qu'un prétexte pour empêcher la réunion des écologistes et des contestataires qui devait avoir lieu à la Maison des Rivières. N'ayant aucune chance à prendre, nous avons décidé de déplacer le lieu de la rencontre et de nous réunir chez Monsieur Paul-Étienne Gilbert, à Saint-Alphonse. Aucun journaliste de la Maison de la Presse sur place.

—À 9 heures 30, la journée se présente déjà belle, chaude et humide.

—Le gouvernement annonce officiellement qu'un comité d'experts sera bientôt formé et mandaté pour tenter d'établir les causes des inondations. Mon nom a été soumis sur les ondes de CKRS, mais il est bien évident que le gouvernement n'acceptera jamais une telle proposition. La machine à mensonges prend donc une autre forme. Par le biais d'«experts», Cliche et consorts vont tenter de désamorcer la grogne populaire et colmater toutes les brèches de la sédition. Je n'ai aucune peine à imaginer la suite et je ne peux rien faire pour l'empêcher: des gens dociles et près du régime auront ainsi, comme véritable tâche, de broder des questions savantes qui s'éloigneront du coeur du problème et qui permettront de justifier des conclusions disculpantes, dont le canevas a sans aucun doute déjà été dessiné dans les officines ministérielles, à Québec. Voyons la suite!...

¹⁵ Mark Abley, «*Many are still questioning role of dams. Untamed rivers caused the least flood damage* », in *The Gazette*, 3 août 1996.

—Avant le début de la réunion, des histoires troublantes sont racontées. Le couple Adolphe et Marie-Eudes Côté a été témoin d'une scène horrible! Propriétaires d'un chalet situé en diagonale du barrage, ils étaient là tous les deux, les 19 et 20 juillet derniers, lorsque la digue s'est rompue. Ils sont absolument formels: le barrage n'avait qu'une pelle (sur 4) d'ouverte à ce moment précis. Le pont couvert des «eaux mortes», est parti avec la vague, mais celui situé à côté du barrage n'a pas été touché.

—Parmi la douzaine de personnes qui assistent à la réunion, on retrouve des représentants du Comité d'Environnement de Chicoutimi, Mme Hélène Denis, de la Polytechnique de Montréal, des gens de La Baie, Ferland-Boilleau et Chicoutimi, et Pierre Morency, du «Regroupement national des Comités d'Environnement», un nouveau venu. Bien des belles têtes à cette première rencontre officielle où on doit décider de l'attitude à adopter, bien des beaux titres et des belles prétentions, mais pas assez de vrai monde. Je quitte la réunion avant la fin, sous prétexte de l'heure avancée. Personnellement, je n'ai rien contre les jeunes universitaires qui veulent grossir leur CV et je n'ai rien contre la dame de la Polytechnique de Montréal, mais je sais très bien qu'à la première contrainte, à la première salve de l'ennemi, à la première pression, ils quitteront le navire sans dire mot. Hélas! le temps passe et trépassé, rien ne se passe, et à la vitesse où vont les choses on risque de manquer le bateau.

—Nous avons eu droit à l'une des plus belles journées de l'été. Le soleil était au rendez-vous. Couché à 22 heures 30.

Dimanche, 4 août 1996

—La nuit a été excellente, même si j'ai été réveillé à quelques reprises par les ébats orgiaques des débiles qui pataugent et fêtent, du soir au matin, au bar d'à côté. «White», le caïd et le maître de céans, est de retour de «vacances»! Il a repris le contrôle de la place en un tour de main. Une manoeuvre de toute beauté! Maigre comme un clou, blafard comme une catin de porcelaine, vicieux comme une vipère, couillard et roublard comme un coyote, personne n'a encore osé remettre en question son petit pouvoir mafieux.

—«Levée du corps» à 6 heures tapant. L'été et les vacances n'ont pas été capables de venir à bout de mes bonnes vieilles habitudes matinales: jus d'orange, douche et ablutions avant le départ pour le petit déjeuner au restaurant *Mikes*.

—Les gens s'arrachent les journaux et les numéros spéciaux des revues qui font la rétrospective du cataclysme et des événements qui ont suivi. Sitôt arrivés, sitôt disparus! Les piles d'hebdomadaires à sensations viennent et partent comme des fournées de petits pains chauds. Jusqu'à maintenant, j'ai réussi à tout les ramasser. Il ne m'en manque aucun. Tout ce qui est publié sur le sujet, est récupéré, découpé, photocopié, relié et soigneusement rangé pour plus tard. À la Tabagie 500, la proprio récupère un exemplaire de chaque numéro qu'elle retient à mon intention.

* * *

—Déjà une troisième semaine qui s'amorce. Il semble que la grogne populaire, qui tend à s'infiltrer même au sein des éléments les plus tièdes du groupe de sinistrés, a provoqué une première brèche dans la digue médiatique puissamment maintenue par la Maison de la Presse. Dans le *Progrès-Dimanche* de ce matin, le journaliste Louis Tremblay croule sous le poids de l'évidence et commente les récriminations de sinistrés de Ferland-Boilleau et de La Baie qui se sont avancés sur la ligne de feu pour témoigner contre la Stone-Consol. On dirait que les «crapauds» (voir chronique du 26 juillet) sentent maintenant le vent du large tourner et tentent de rouler doucement avec la vague, jusqu'à ce qu'elle se brise à nouveau sur les récifs du temps et la médiocrité de leurs écrits. ¹⁶

—Depuis quelques heures, le vent souffle effectivement du bon côté. Les «épaves» qui nous ont créé tant et tant de misère au cours des quinze derniers jours, manoeuvrent donc au gré de la marée et ramènent à bon port des pièces de voilures et les corps de naufragés qui vont pouvoir témoigner de la puissance des

¹⁶ Louis Tremblay, «Digue éventrée du lac Ha! Ha!. La Stone devra fournir un dossier étoffé» (A-3), et «Lac Ha! Ha!. La digue a reçu entièrement le coup d'eau» (A-4).

éléments. Puisqu'ils veulent faire un pas en notre direction, ouvrons-leur donc la porte toute grande et laissons-leur toute la place. Prenons un temps d'arrêt et tenons-nous prêts à embarquer dans la lutte à nouveau, au moindre signe d'affaiblissement. Je le redis: le cours tragique de l'histoire nous offre une rare occasion de briser les chaînes de notre passé et il est vital de ne pas accorder plus d'importance aux messagers qu'au message. C'est là, je crois, un des grands récifs qui nous attendent et nous guettent à fleur d'eau!...

—Nous soupçons chez des amis, à La Baie, afin de mettre au point ma prochaine intervention sur les ondes de CKRS radio, demain midi. Lors de cette rencontre, nous avons convenu de mettre sur pieds un comité d'actions et d'aide aux sinistrés (ComSi) qui verra à prendre le relais de la contestation, à établir des contacts médiatiques et à faire le trait d'union entre les différents îlots de sinistrés désireux de faire entendre leur voix. M. Paul-Étienne Gilbert, de La Baie, l'un des instigateurs de cette rencontre, a été choisi et mandaté pour prendre la direction du mouvement.

—Couché à 22 heures.

Lundi, 5 août 1996

—Température moite et nuit agitée. Les bruits de la ville et les ébats des fêtards ont été littéralement persécutants. J'ai dormi toute fenêtre baissée, afin de profiter de l'air frais de la nuit. Nous entrons dans la canicule, avec tous les désagrémentes que cela suppose. Réveil à 6 heures 20. Une douce brise matinale fait cliqueter les vénitiennes et apporte un sensuel répit. On prévoit beaucoup de soleil et d'humidité.

—L'entrevue radiophonique avec Éric Arseneault (à CKRS), s'est parfaitement bien déroulée. J'étais calme, parlais avec un bon débit et beaucoup d'assurance et mes propos ont été cinglants envers les multinationales et le gouvernement du Québec. «*Rompre les chaînes de notre passé*», a été le thème de la rencontre. Deux heures plus tard, le maire de la municipalité de Larouche m'a téléphoné pour me féliciter de cette sortie. Le rappel a eu suffisamment d'écho

chez lui, m'assure-t-il, pour l'inciter et lui permettre de faire passer une proposition de recours en faveur des propriétaires de chalets situés le long du lac Kénogami, dans les limites de sa localité.

* * *

—La journée a été très chaude, très humide et très écrasante. Ce que nous devions avoir en juin-juillet, côté température, nous le recevons en août. Couché à 22 heures 30.

—L'eau de Chicoutimi-Nord est maintenant propre à la consommation.

Mardi, 6 août 1996

—La nuit a été lourde et collante. En dépit des nombreuses et larges fenêtres qui percent les murs de la maison, la fraîche a eu de la difficulté à pénétrer. La canicule persiste avec tous ses désagréments. Les affaires de la crue du 20 juillet me poursuivent encore et encore dans mon sommeil. Toujours ces affreux cauchemars habités par des monstres marins qui me poursuivent dans des marais vaseux, brumeux et sans fin. La nuit n'est plus un refuge! Lorsque la «petite» m'a réveillé, j'étais presque en état de torpeur! Après ce «sauvetage» de dernière minute, j'ai eu toutes les misères du monde à reprendre le sommeil, craignant un retour de mes visiteurs indésirables.

—Réveil à six heures, frais et dispos malgré tout. L'humidité et la brume matinale annoncent une autre journée écrasante. Je déteste!

—Dans *Le Quotidien*, je vois que nous avons gagné une première manche dans ce combat aux armes inégales, qui nous oppose à la campagne de désinformation puissamment maintenue par la Maison du Silence. Ce matin, Yvon Bernier et Christine Tremblay ont commencé à poser des questions pointues et très embarrassantes —à défaut d'une vraie commission d'enquête— à la Stone-Consolidated, aux gestionnaires du lac Kénogami et au gouvernement du Québec. Même l'éditorialiste Bertrand Tremblay, reconnu pour sa plume flatteuse et cour-

tisane et pour sa très grande sensibilité envers la protection des intérêts des institutions, du régime et des multinationales, a été obligé d'avouer à la radio de CKRS (la gorge étranglée par la douleur, il faut le dire) «*que j'avais eu raison d'exiger une remise en question de la gestion des eaux*»... ¹⁷ Une manche de gagnée, mais la guerre risque d'être longue et ardue. L'ennemi ne fera pas de quartier, ça c'est sûr! Briser le monopole des multinationales et du gouvernement et en profiter en même temps pour rompre notre aliénation séculaire envers nos maîtres de l'extérieur relèvent, je le sais bien, d'une véritable révolution dans notre manière de penser, de dire et de faire. Mais il faut bien un commencement à tout. L'enseignement se fait peu à peu, avec les années, au fil des combats, des défaites et des victoires...

—Il faut que les habitants de cette région apprennent enfin à rêver; ce qu'ils n'ont jamais su faire! Survivre ici a été si dur, si inhumain, si écrasant, si enveloppant, qu'on s'est toujours interdit d'aller au-delà du strict nécessaire. Pourtant, pour être en mesure de briser les chaînes de notre histoire, il faut d'abord avoir le goût de la liberté, savoir rêver à des jours meilleurs pour nous, nos enfants et nos petits-enfants, savoir prendre des risques et oser défier l'incertitude. Tout ça fait partie du rêve! Mais je ne le répéterai jamais assez: depuis 500 ans, nous dormons sans rêver, hélas! et nous préférons travailler ventre à terre pour nourrir les rêves des autres, les rêves de ces étrangers qui nous gouvernent, nous manipulent et nous assassinent.

—Depuis hier, l'état d'urgence est levé à La Baie. À Chicoutimi, le périmètre du Bassin est encore sous haute garde. À la faveur du cataclysme, la compagnie Abitibi-Price et la ville se sont appropriées des terrains qui entourent le barrage et elles ne veulent pas perdre la chance d'écarter, une fois pour tout, la population de ce lieu bucolique. Ces esprits tordus et calculateurs profitent —comme des pilliers de tombe— de la circonstance exceptionnelle pour dépouiller les gens de leurs biens, comme si tout le drame qu'ils vivent depuis le 20 juillet, était de leur faute, uniquement de leur faute...

¹⁷ La veille, le 5 août, dans *Le Quotidien*, M. Tremblay avait d'ailleurs signé un texte-éditorial où il fait écho à mes requêtes (mille fois répétées) et où il se demande s'il n'y aurait pas lieu de «*Revoir la gestion de l'eau*».

—Pourtant, s'il y a quelqu'un qui devrait partir de ce lieu, c'est bien le monstre qu'ils ont généreusement accueilli au Bassin, en 1923. En 1676, une population défonce le périmètre des siècles, s'installe le long de la rivière vivifiante pour en tirer ses bienfaits et s'en faire une amie, la dorlote et la cajole comme s'il eut été d'un être cher, et doit quitter les lieux en pleine nuit à cause qu'un dernier venu, un loup déguisé en quêteux, un invité de nulle part de surcroît, qui a «en-jambé le trottoir» pour planter ses griffes dans le roc de la montagne et dans le cou d'une population qu'il égorge grâce au pouvoir de l'argent. En d'autres mots: c'est l'invité qui expulse son hôte généreux. Belle façon de dire merci pour un repas qu'il lui sert depuis 73 ans!...

* * *

—L'émission du midi, à CKRS radio, avec Éric Arseneault, s'est encore une fois très bien déroulée. La présentation du film de Jean-Thomas Bédard, consacré au «*Combat d'Onésime Tremblay*», arrive à un moment crucial et permettra aux gens de prendre conscience qu'ils sont en train de revivre un épisode tragique de notre courte histoire. Dans sa lutte impitoyable, le Jeannois Onésime Tremblay nous fait effectivement réaliser que les gens d'ici rêvent de justice... mais seulement lorsqu'elle les concerne directement et que c'est leur propre et unique bol de soupe qui est convoité par des voleurs. À chaque fois que le gouvernement indemnise un sinistré, le combat pour la justice sociale —et la Justice tout court— perd un brave milicien... et les multinationales viennent de gagner un farouche mercenaire qui n'hésitera pas le moins du monde à charger, visière baissée, l'allié de la veille, son voisin de palier, son ami!!! En acceptant lâchement cet état de fait, nous devenons donc complices de nos oppresseurs et acceptons, ainsi, d'être leurs victimes ad vitam aeternam et jusqu'à ce que mort s'ensuive. S'il faut 400 millions \$\$\$ (sur les 900 millions \$\$\$ de dégâts) pour vider les rangs ennemis de son sang, le gouvernement versera la somme... mais toujours à partir des fonds publics. C'est l'histoire de la Conquête anglaise —lire étrangère— qui se répète et se perpétue depuis 1760, et on se demande encore pourquoi, pourquoi tout ce temps ?...

—À 22 heures 30, CBS, la station anglaise de Radio-Canada, fait le point sur l'inondation du 20 juillet. Plusieurs intervenants ont présenté leur propre version des faits. Encore une fois, le maire de Chicoutimi a dit n'importe quoi! Et quand il dit n'importe quoi, il bègue le pauvre homme! Il a même soutenu bravement «*qu'avant 1923, il n'y avait pas de lac Kénogami, que c'était la rivière Chicoutimi qui coulait à cet endroit*». Par contre, dans la manière de monter le reportage, on m'a permis de me confronter, par micros interposés, à notre Grand sanhédrain, Lucien Bouchard.

Mercredi, 7 août 1996

—Nuit chaude et inconfortable, sans brise aucune. La canicule n'a pas cédé un pouce de terrain depuis trois jours. Réveil à 5 heures 45; je suis assez bien remis, malgré les labeurs de la veille. Il fait déjà 20 degrés centigrades, l'air est humide et on nous dit que cette journée sera la plus chaude et la plus inconfortable de l'été.

—Parmi les coups de téléphone reçus au cours de l'avant-midi, je retiens d'abord celui d'un journaliste de Radio-Canada (Montréal) et ensuite, celui d'un certain Raymond Tremblay, de Jonquière. Selon ce dernier, en fait selon une «*vision*» qu'il dit avoir eue hier —et «*que je ne dois pas révéler à personne*»— (sic), il y aura un autre cataclysme au Saguenay, le 14 août 1996. Mais cette fois-ci, prédit notre homme sans coup férir, ce sera une catastrophe écologique sans précédent, une tragédie «*qui va partir de l'Alcan et qui va provoquer une évacuation massive de la région!!!*». Depuis lundi, il est le troisième Nostradamus saguenéen qui me téléphone ainsi pour me parler de ses bibittes! Quoi penser de tout cela? En rire plutôt qu'en pleurer! Le stress post-catastrophe, sans doute! J'ironise! Même s'il y a plein de gens qui y croient dur comme fer, qui ont une peur bleue de la «*fin du monde*», et qui se préparent en conséquence. Bon Dieu! de Bon Dieu! On se croirait encore au temps des sorcières de Salem.

—*La Primeur*, le nouveau journal de Claude Girard, me consacre la une et m'offre une bonne tribune. ¹⁸ Un appui aussi vibrant qu'inattendu, je dois le dire. Évitions cependant l'écueil grotesque de se prendre au sérieux et concentrons-nous davantage sur le message. Tout est là!

—Nouveau coup de téléphone de la recherchiste radiophonique Marie-Paule Rouleau. Elle veut en savoir plus sur ma position médiatisée de ce matin dans *La Primeur*, et elle voudrait connaître mes impressions sur le comité d'experts nouvellement formé par le gouvernement du Québec pour évaluer les causes des inondations. Je lui ai dit que j'avais eu l'impression d'être filtré avant l'émission et que je n'avais pas du tout l'intention de me soumettre une autre fois à ce petit jeu!

* * *

—Il fait une chaleur et une humidité d'enfer! Il fait tout près de 40 degrés avec l'indice Humidex.

—14 heures 30. À l'antenne RDI, le nouveau comité monté par la Croix-Rouge pour tenter de répondre aux besoins des sinistrés présente un premier bilan. Monseigneur Couture pavoise: plein d'argent à gérer, une chaire on ne peut plus ostensible pour se faire entendre, un pouvoir «pilatien» à se mettre sous la dent. Décidément, aucun évêque du Québec n'aura eu une telle opportunité depuis Vatican II. J'attends par contre avec une réelle impatience la présentation du fameux «comité d'experts» chargé d'évaluer les causes de l'inondation.

—16 heures 53. Le premier ministre du Québec, flanqué de ses deux apôtres (Cliche et Brassard), fait son apparition céleste sur les ondes de RDI; il vient nous annoncer la teneur de l'aide «qu'il» entend apporter aux sinistrés (donc, le coût de chacune de nos défections personnelles) et nous dévoile à l'instant les termes de

¹⁸ Quatre textes revendicateurs, signés Claude Girard, réaniment ainsi le débat sur la gestion des eaux: «*La région doit reprendre le contrôle de l'eau*»; «*Nous n'avons reçu que 5% des eaux qui flottent au-dessus de nos têtes*»; «*La gestion des bassins hydrographiques doit revenir à la région*»; «*Lucien Bouchard confronté à de grosses questions et... revendications*».

la fameuse «commission d'experts» qui sera éventuellement chargée: (1) d'analyser la gestion des barrages; (2) d'analyser les rapports des propriétaires de barrages; (3) et d'élaborer, le cas échéant, des recommandations au gouvernement.

—À première vue, il m'apparaît donc très clair que le premier ministre du Québec, le gouvernement qu'il dirige et les multinationales, se sont mis d'accord pour: (1) ne pas brusquer l'ordre des choses; (2) ne pas inquiéter les propriétaires des barrages; (3) ne pas définir et répartir les charges de responsabilités civiles et criminelles; (4) et éviter, coûte que coûte, de revoir le mode de gestion des eaux... Sous le couvert d'une commission «neutre et impartiale» (sic) mandatée expressément pour nous dire tout ce que nous savons déjà, Lucien Bouchard est donc en train de perpétuer le blocage historique dans lequel se trouve notre région et il se prépare à reconfirmer le pouvoir des uns et l'esclavage des autres. Décidément, avec de tels «alliés», les Québécois n'ont pas besoin de regarder de l'autre côté de l'Outaouais pour trouver l'ennemi! Il est dans nos murs!

—C'était prévisible, la population régionale perd donc sur toute la ligne. Je suis déçu à plus d'un titre et surtout pour les raisons suivantes: (1) un «comité d'experts» est loin d'avoir les pouvoirs judiciaires d'une vraie «commission d'enquête»; (2) ce comité-bidon n'aura aucune dent et ne pourra obliger qui que ce soit à se présenter et à déposer sous serment; (3) il n'y aura pas d'enquête vraiment impartiale; (4) et les six membres qui le forment me paraissent tous, d'une manière quelconque, attachés envers le gouvernement et/ou les multinationales. En d'autres mots: le Québec est en train de *patcher une digue éventrée avec des branches d'épinettes*. Et comme ce fut le cas à Tchernobil, le gouvernement se prépare ainsi à ensevelir la vérité sous un lourd sarcophage de plomb.

—Je soupe avec «W» et «X» au restaurant. ¹⁹ Il n'est pratiquement plus possible de se parler sans qu'on se sente épiés. Mes adversaires scrutent chaque coup de téléphone et tout mouvement suspect. Nous sommes sous haute surveillance. À chaque fois que je décroche mon téléphone à la maison, j'entends un dé clic et des

¹⁹ Le lecteur aura compris que ma (mes) source (s) doit (vent) être protégée (es), pour éviter toute représaille à son (leur) endroit.

interférences sur la ligne. De toute évidence, nous sommes sous écoute électronique ?

* * *

—Depuis ce matin, la Stone-Consol distribue un pamphlet d'endoctrinement à ses employés (2 pages), afin de les inciter à ne pas écouter ceux et celles qui osent poser des questions. Comme propagande fasciste et comme manoeuvre d'obscurantisme, difficile de trouver mieux! On se croirait au plus mauvais moment de l'époque Duplessiste... même pire, en pleine *Inquisition*.

—Autrement dit, et avec un langage à peine voilé, par ce papier qui l'incrimine lourdement, la multinationale menace brutalement les intérêts supérieurs d'une région déjà meurtrie par les récents événements. Avec l'appui indéfectible de la presse régionale, elle demande à ses centaines d'employés, le couteau sous la gorge et le genou dans le dos, de plier l'échine une fois de plus et d'écarter les fesses, d'abandonner toute action et toute procédure en sa défaveur, de prendre le parti de l'agresseur et d'accepter de passer l'éponge sans que vérité (la vraie, celle qui dérange) ne soit connue, et sans que justice (pas celle qui favorise uniquement les puissants de ce monde, mais la justice tout court) n'ait été faite.

—Et encore une fois, encore une triste fois dans notre lancinante histoire fleurdéliée, c'est un serviteur bien de chez nous, un «bon p'tit gars de Chicoutimi» qui s'est fait le porte-voix servile de la multinationale et qui a accepté «bravement» de brandir le fouet et le couteau! Tant par sa faiblesse littéraire (encore que j'ai corrigé quelques fautes intolérables), que par la tragédie kafkaïenne dont il se fait l'écho, ce bulletin de liaison interne mérite le détour. Avec une rare éloquence, le signataire résume pour nous tout le drame de notre histoire... Et Lucien Bouchard, ce digne fils de la bonne vieille plèbe saguenéenne, qui cautionne et avalise cette manière de faire grotesque, vulgaire et humiliante! On se croirait en pleine république de bananes, sous la dictature de Pinochet. «*Il y aura toujours — rappelle un vieil adage — un Polonais pour trahir la Pologne*».

SPECIAL
«Assez de faussetés»

«Tout d'abord permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue pour ce retour au travail qui était attendu par tous depuis les événements dramatiques et historiques que la région du Saguenay vient de vivre. Beaucoup de nos concitoyens et de nos confrères de travail subissent des situations difficiles à l'instar de la région qui a été frappée par un déluge qui risque d'arriver une fois par 10,000 ans. ²⁰ C'est dramatique de perdre ses biens, son gagne-pain. La Stone-Consol sympathise sincèrement avec les Saguenéens touchés.

Alors que notre usine tente de reprendre sa production, d'aider ses employés et retraités qui ont tout perdu, il apparaît toutefois que des experts improvisés n'ont aucune réserve à interpréter les faits pour blâmer notre entreprise, et ces experts improvisés semblent prendre plaisir ou ont un intérêt à déformer la vérité. Il est temps de rétablir les faits.

Beaucoup de gens voudraient que l'on utilise la presse pour faire le point. Toutefois, nous gardons notre engagement à répondre aux demandes du ministère de l'Environnement et de la Faune en priorité et bien sûr d'informer nos employés. En temps et lieux, nous ferons le point avec les représentants des médias.

L'équipe de Port-Alfred sait pertinemment que l'usine dépend à 100% de son alimentation d'eau fraîche en tout temps et de sa réserve d'eau du Lac Ha! Ha! pour opérer l'hiver. ²¹ Vous savez donc que la continuité de notre opération, la rentabilité de l'usine et le travail de 800 personnes de l'usine plus les centaines d'emplois des scieries de la Corporation et ceux des travailleurs forestiers dépendent du bon état et du bon fonctionnement de cette alimentation d'eau.

Comment aurions-nous pu négliger cet actif alors que nous en dépendons?

²⁰ On revoit là le même délire incantatoire du premier ministre Lucien Bouchard, puis répété tout de suite par Cliche, Brassard et consorts. Répété trois fois, le mensonge devient vérité...

²¹ Sous la pression et au fil des jours, les journaux mettront finalement en évidence le fait que la Stone-Consolidated pouvait très bien utiliser d'autres sources d'eau pour l'hiver et qu'elle n'avait aucun permis pour s'adonner à des travaux d'une telle envergure.

Suite aux événements tragiques du 19 et du 20 juillet, l'usine a entrepris une enquête exhaustive sur tout ce qui a découlé du déluge historique. Le ministre de l'environnement a décidé d'être le maître d'oeuvre de ce dossier et de demander un rapport le plus tôt possible. Il a demandé un rapport à tous les gestionnaires de barrage de la région, pas seulement à la Stone-Consol. Nous avons été parmi les premiers à lui répondre.

Voilà maintenant que certains nous accusent d'aller trop vite pour réparer les dégâts au lac Ha! Ha! afin de cacher les preuves de notre soi-disant négligence!!!

C'est le comble du ridicule. On a un devoir vis-à-vis nos clients, nos employés et nos actionnaires d'assurer l'approvisionnement en eau de l'usine pour l'hiver prochain. On veut remettre notre réservoir en eau le plus tôt possible sinon on ne passera pas l'hiver. Même si le ministère de l'environnement avait d'ailleurs déjà autorisé ces travaux préparatoires nous avons volontairement suspendu ceux-ci pour prouver notre transparence et notre bonne foi.

Souvenez-vous que malgré l'âge de notre usine nous persistons à tailler notre place dans ce marché très compétitif. Malgré la construction de nos ouvrages qui datent des années 20 ils ont près de 80 ans et auraient résisté encore longtemps sans cet événement décamillénaire. ²²

Aurions-nous pu faire les choses différemment et minimiser l'effet du déluge; nous ne le croyons pas. L'élément à contrôler était beaucoup trop puissant. Il est tombé plus de 200 millimètres de pluie en 45 heures sur la région. ²³

Les travaux pour rétablir notre entrée d'eau permanente se poursuivent bien et 4,000 pieds de tuyau de 36 pouces de diamètre devront être prêts pour la connexion prévue à la Fête du Travail.

Entre-temps, l'opération de l'usine sera assujettie encore aux caprices de la météo. Le petit bassin temporaire d'alimentation d'eau sera vite contaminé en cas de pluie abondante. L'eau sale sera donc notre ennemi numéro jusqu'à ce que l'on récupère un plus grand bassin de sédimentation à la Fête du travail.

²² Sous le poids des nombreux témoignages incriminants, le rapport de la Commission-Nicolet confirmera plutôt le contraire.

²³ Très loin de la vérité! Voir à ce sujet les chiffres officiellement reconnus et commentés dans notre chronique du 20 octobre 1996.

Soyez certains que nous vous tiendrons au courant de l'évolution de tous ces travaux dans L'INFONOTE.

La Stone-Consol a été et sera encore un bon citoyen corporatif qui a toujours pris ses responsabilités et je compte sur votre appui dans ces moments difficiles, pour nous tous.»

Merci [La direction]

* * *

—La soirée est écrasante. L'air circule avec peine, le taux d'humidité est à son maximum et la chaleur est infernale. Madeleine, qui a passé la journée avec Audrey pour l'aider à se remettre de son accouchement, n'est de retour qu'à 23 heures. Impossible de dormir tellement il fait chaud.

Jeudi, 8 août 1996

—Nuit lourde et comateuse. Le ventilateur du plafond de la chambre à coucher n'a pas réussi à nous rendre le confort. La canicule persiste. Vers 4 heures, plusieurs orages violents sont tombés sur la ville. À 5 heures, plus rien n'y paraît, mais on sent déjà que la journée sera longue, chaude et difficile.

—Ce matin, je dois me rendre au Vieux Théâtre, à La Baie, pour assister à une réunion (la première réunion officielle) du nouveau comité des sinistrés (ComSi). L'échange que j'ai eu (à 8 heures 35) avant de partir, avec le chroniqueur radio-phonique, Paillé (de CKAC Montréal), s'est très bien déroulé. Mon interlocuteur a semblé, par contre, très surpris de notre insatisfaction à l'égard du «comité d'experts», cette commission-bidon nommée hier après-midi par Bouchard.

* * *

—9 heures 10. Je suis à La Baie, au Vieux Théâtre, où je rencontre le groupe de sinistrés, les membres fondateurs du ComSi,²⁴ François Tanguay (un représentant du mouvement écologiste international «Greenpeace») et Pierre Morency (du «Regroupement national des Comités d'Environnement»). M. Paul-Étienne Gilbert m'apparaît comme l'homme de la situation et je crois qu'il pourra très bien poursuivre la lutte en notre nom. De prime abord, ce retraité me semble calme, posé, intelligent, pointu sur les questions de principe et nullement revanchard. Je crois d'ailleurs que le bout de lutte qui s'en vient sera le sien. Je demande, par contre, de ne pas être inscrit officiellement sur la liste des membres du ComSi; je serai donc totalement libre de dire et d'agir à ma convenance et je n'aurai aucune permission à demander à qui que ce soit avant de m'exprimer publiquement. D'expérience, je sais qu'une seule voix porte autant que celle d'un groupe.

—D'entrée de jeu, nous convenons de mettre en place les grands thèmes de la stratégie qui nous permettront de dénoncer le comportement équivoque de la Stone-Consolidated et de mettre en évidence la précipitation avec laquelle la multinationale a entrepris la construction d'une nouvelle digue au lac Ha! Ha! Cinq questions jugées cruciales à cette étape-ci, sont donc déposées sur le parquet par les participants:

(1) La Stone-Consolidated est-elle réellement obligée de mettre autant d'empressement pour exécuter les travaux de réparation de la digue du lac Ha! Ha! ? Réponse: non!

Et y a-t-il d'autres sources alternatives pour lui permettre d'alimenter son usine au cours de l'hiver ? Réponse: oui!

(2) Notre démarche, qui vise à arrêter ces travaux, risque-t-elle de nous mettre à dos les riverains du lac Ha! Ha! (qui ont besoin de revoir le lac Ha! Ha! à son niveau d'avant la crise) et les travailleurs de la Stone (qui craignent, à tort ou à raison, pour leurs salaires) ?

²⁴ En plus de Tanguay, Morency et moi-même, il y a là: P.-É. Gilbert (président du ComSi), Pierre Gilbert (secrétaire du ComSi), Suzanne Bouchard (assistante-secrétaire), Roberto Stea (représentant du Conseil régional de l'Environnement), André-Jean Gilbert (sinistré de La Baie), Carmen Hudon (sinistrée de Laterrière).

Réponse: oui! sur toute la ligne. Il faut donc prendre toutes les mesures pour ne pas leur nuire et ne pas attiser leur mécontentement.

- (3) Le comité de Laterrière (réservoir Kénogami) exige que le comité d'experts ait un pouvoir d'enquête judiciaire, que toutes les données de l'enquête (les rapports) soient disponibles et que toutes les recommandations soient mises en application... ce qui équivaut à redemander la nomination d'une réelle «commission d'enquête». Réponse: oui! à l'unanimité. Réticences de Greenpeace et de Morency!?!
- (4) Les barrages de Portage-des-Roches peuvent-ils être transformés en centrales hydroélectriques qui pourraient éventuellement remplacer les unités dangereuses, dont les centrales Price au Bassin et à la rivière au Sabble ? Réponse: il faudra avoir des avis techniques.
- (5) Sommes-nous en train d'assister à un «patchage» (au lieu de procéder à une remise en question fondamentale de l'ensemble du réseau hydroélectrique) et sommes-nous en train de remettre en place le scénario de la déraison qui a conduit à cette tragédie historique ? Réponse: oui!... si nous laissons faire!

—Pour ma part, j'exprime finalement l'avis qu'il faut saisir cette occasion historique pour tenter de remettre sur la table le vieux contrat social établi, jadis, entre les multinationales propriétaires des barrages, le gouvernement du Québec et la population. Pour y arriver, il faudra donc commencer par demander au gouvernement de procéder rapidement à un inventaire exhaustif des digues, des barrages et des centrales. Cette étape franchie, il faudra ensuite redessiner la logique de l'ensemble du réseau hydroélectrique provincial et régional, éliminer les unités dangereuses et inutiles au bien commun régional, et établir un nouveau pacte social qui nous permettra de privilégier la sécurité publique au-delà de toute autre considération. Enfin, cela est incontournable, il faut que la population de chacune des régions soit impliquée directement dans la gestion de chacun des bassins versants et qu'elle puisse en retirer directement une partie de l'usufruit. Une entente durable, je crois, ne pourra se faire qu'à ce prix!...

* * *

—La réunion populaire débute à 14 heures, tel que prévu. La salle du Vieux Théâtre est pleine à craquer: plus de 200 personnes. La presse parlée et écrite est là. Ne manque personne! L'air est surchauffé! C'est Roberto Stéa qui agit comme maître de cérémonie. Plusieurs interventions au cours de la séance d'informations, dont celles de MM. P.-É. Gilbert, Carmen Hudon, M.-E. Côté, Pierre Morency et moi-même. À la période des questions, nous avons été surpris par le dynamisme de l'assistance. On sent beaucoup de mécontentement! Les interventions, dans l'ensemble, ont été pertinentes: elles ont concerné la sécurité des biens et des gens, les indemnités et l'aide financière apportées aux sinistrés, l'avenir des secteurs oubliés et la vigilance qu'il faudra déployer lors de la refonte de chacun des plans d'urbanisme.

—À cette étape-ci, je ne suis toujours pas fixé sur les intentions réelles du représentant de «Greenpeace» et de celui du «Regroupement national des Comités d'Environnement». Après cette première expérience avec ces deux têtes d'affiche, je reste encore plus craintif et plus mitigé: pendant la rencontre, le premier jouait allègrement d'intrigues avec les représentants de la presse, alors que le second se débattait comme un diable dans l'eau bénite pour maîtriser le micro! Encore une fois, on dirait que des gens de l'extérieur sont débarqués ici pour tirer profit de nos malheurs et pour nous dicter la marche à suivre! Je n'aime pas du tout, mais je laisse encore la chance aux coureurs!?! Les journaux vont certainement nous en apprendre un peu plus sur eux demain...

* * *

—En soirée, M. Paul-Étienne Gilbert me téléphone pour me parler du représentant de Greenpeace; on doute —mais ce n'est toujours qu'un doute— que ce type se soit permis de modifier, de son propre chef, le contenu du communiqué de presse, juste avant d'aller rencontrer le public ? Contrairement à tout ce que nous avons convenu lors de la réunion, il est maintenant écrit que le ComSi *«exprime son intention au ministre de l'Environnement et de la Faune, David Cliche, de siéger sur le comité d'experts formé par le ministre»*. L'affaire est très grave! Car elle donne à penser que les sinistrés acceptent entièrement le plan du gouverne-

ment et que, conséquemment, il n'est plus du tout question d'avoir une délégation populaire qui pourra s'exprimer et s'impliquer dans l'organisation de la commission gouvernementale. Quoi penser de tout ça ? Impossible de pointer, à coup sûr, le nom du coupable, mais il faudra cependant mettre les bouchées doubles pour corriger le tir dès demain...

—Parmi les coups de téléphone de la journée, je note, entre autres, celui de François Hamel, «potineur» à l'hebdomadaire *«Dernière Heure»*. Le bonhomme prépare un livre sur les événements, un petit bouquin qui doit être lancé le 24 août prochain, et il me demande de collaborer. J'accepte, sous réserves et conditions... Je crois qu'il faut utiliser toutes les tribunes qui s'offrent à nous, si nous voulons diffuser nos messages et témoigner de notre action commune. Avec ce genre de maison, je sais cependant que je prends une grosse chance, mais nous n'avons pas trop le choix. Croisons-nous les doigts et plongeons tête baissée!

—Couché à 23 heures 30, fourbu, brisé, défait, écoeuré!

Vendredi, 9 août 1996

—Je n'ai presque pas dormi de la nuit. Il fait encore si chaud et l'air est si humide qu'il est impossible de respirer. Les émotions de la veille, la fatigue accumulée, les trois heures que j'ai passées au téléphone avec François Hamel et la discussion avec M. Gilbert m'ont littéralement survolté. À 4 heures, toujours incapable de partir pour le pays des rêves, j'ai pris couvertures et oreillers pour aller tenter ma chance sur le divan du salon, là où l'air est plus grand et les fenêtres plus généreuses. À cet endroit, ce sont les bruits de la ville et les ébats des fêtards du bar d'à côté qui m'ont tenu en éveil.

—Lever du corps —du moins ce qui en reste— à 6 heures tapant. Un petit courant d'air moite et faiblard hante la maison encore engourdie. Rituel matinal, détour au terminus d'autobus pour expédier un colis à Hamel et déjeuner au resto. La ville est encore endormie.

—Dans *Le Quotidien*, tout se confirme, une fois de plus. Lucien Bouchard domine totalement la scène, l'avant-scène et l'arrière-scène. La Maison de la Presse continue de jouer le jeu des pouvoirs: le compte rendu de l'assemblée publique d'hier, a été placé à la toute fin du cahier, dans le pire endroit qui soit.²⁵ Et tel que pressenti la veille, Greenpeace et Morency prennent toute la place et permettent ainsi à la Maison de la Presse d'occulter tout le reste. Mais fort heureusement, *La Presse* de Montréal y avait délégation. Il faut croire que leurs journalistes en ont vu d'autres et qu'ils ne se laissent pas impressionner par Pierre-Jean-Jacques.²⁶ Et encore une fois, il aura fallu passer le message de l'extérieur. Les manoeuvres obscurantistes de la Maison du Silence sont outrageuses et scandaleuses!...

—J'ai pris presque tout mon avant-midi pour échanger au téléphone avec François Hamel. Il a tout ce qu'il faut pour faire un bon travail, surtout si l'on tient compte du délai très court dont il dispose. Les quelques extraits de mon journal intime, lui donneront de l'inédit et me permettront d'avoir une certaine antenne. Donnant, donnant!

—Impossible de parler librement au téléphone avec mes contacts journalistiques. Plus que jamais, on craint l'écoute électronique et il faut parler par symboles! C'est absolument incroyable! On se croirait en pays totalitaire! De sources sûres, on me confirme d'abord que les textes rédigés hier par les journalistes de la Maison de la Presse, ont été tamisés, puis écartés par les «gardiens de la vérité» de l'institution... à l'exception d'un texte, celui de Bernier qu'on a bien voulu laisser passer pour ne pas donner trop d'emprise à d'éventuelles critiques. Et ce qui n'a rien d'une surprise, on m'apprend également que la conférence de presse tenue hier par le premier ministre Bouchard et ses deux acolytes a été filtrée, censurée et nettoyée de toute substance corrosive et de toute trace d'insubordination. Les questions trop dérangeantes ont été tout simplement écartées des colonnes du *Quotidien* et du *Progrès-Dimanche* et les pouvoirs n'ont toujours pas lieu d'être inquiétés. Ce qui se passe ici est tout ce qu'il y a de plus orwellien!...

²⁵ Yvon Bernier, «Rencontre des sinistrés du Saguenay. Quelque 200 personnes répondent à l'appel», in *Le Quotidien*, 9 août 1996.

²⁶ Martin Pelchat, «200 personnes à la première assemblée du ComSi», *La Presse*, 9 août 1996.

—La température est revenue à la normale saisonnière. Le mercure a baissé à 21 degrés. Ciel partiellement nuageux et un peu venteux. L'air est beaucoup plus confortable ainsi.

—Couché à 22 heures 30, complètement débâti!

Samedi, 10 août 1996

—La nuit de tous les repos. J'ai filé jusqu'au petit matin, sans être dérangé par les bruits extérieurs et les ébats des fêtards du vendredi soir. Il est 6 heures 50 lorsque j'ouvre les yeux. Un record de paresse! J'ai presque tout récupéré sur la fatigue accumulée au cours des derniers jours. Dehors, la température est très fraîche. Il vente un peu et le mercure atteint difficilement 5 degrés. Tout un revers! L'automne met déjà un pied dans la porte et nous rappelle que l'été est derrière nous.

—Les journaux du samedi se détournent peu à peu de l'affaire du «Déluge du Saguenay». Ils suivent la tendance estivale. Le «roi» est sauf, mais il a l'oeil poché. Sa crédibilité en a pris pour son rhume! Les gens prennent peu à peu conscience qu'il n'a rien de «Râ»... ²⁷ et qu'il a tout du rat!...

* * *

—Réunion avec «W» et «X». En pleine forêt et loin des oreilles indiscrètes, nous avons commencé à mettre au point notre stratégie en vue du prochain round.

—Téléphone de Pierre Morency. Il me dit qu'il a pris contact avec le «Protecteur du Citoyen», M. Daniel Jacoby, afin de déposer une plainte en vertu de la non-représentativité des écologistes, sur ce qu'il convient d'appeler maintenant le

²⁷ Dans la mythologie égyptienne, le dieu Râ (ou Rê) est représenté avec un corps d'homme, à visage humain (ou à tête de faucon) surmonté du disque solaire.

«Comité d'Experts». Sa requête a été jugée recevable tout de suite et il me demande d'aider le ComSi à rédiger une lettre qui officialiserait sa démarche. Je crois que l'idée est bonne! Saugrenue, mais bonne! J'accepte.

—Les citoyens de Ferland-Boilleau réintègrent leurs résidences aujourd'hui. C'est le dernier village sinistré qui reprend vie. Avec tout ce que j'ai vu du haut de l'hélicoptère, ces pauvres gens n'ont pas fini de pleurer et de se décourager! Rares sont les maisons qui n'ont pas été affectées d'une manière quelconque par le «Déluge» de pluie et le raz-de-marée; nombre d'entre elles sont déjà déclarées pertes totales.

* * *

—Passé la soirée à me reposer. Couché à 22 heures. Avec la fraîche automnale qui a fait son apparition, les sons et les bruits changent. Un bon point: le bar d'à côté a dû fermer portes et fenêtres. La nuit sera donc plus douce et plus tranquille.

Dimanche, 11 août 1996

—La nuit a été douce, confortable et reposante. Le retour des températures plus saisonnières apaise les ébats et les esclandres des habitués du bar d'à côté. Nous avons droit à un peu plus de retenue et à un peu plus de décence, et c'est tant mieux!

—Réveil à 5 heures 50. La fraîche s'est installée. Les senteurs de l'automne commencent à s'imposer et la lumière du jour est plus cristalline. Une brume épaisse recouvre la crête des caps Saint-Joseph et Saint-François et domine les terres hautes du vieux Chicoutimi. Le barrage du Bassin laisse échapper une brume enveloppante qui rappelle un peu le coup d'eau du 20 juillet.

* * *

—Le *Progrès-Dimanche* continue de répandre une image totalement déformée des faits et des événements relatifs au «Déluge». Le titrage de la chronique de

Martin Tremblay²⁸ (qui m'apparaît, pourtant, comme un des meilleurs textes rédigés par un membre de la Maison de la Presse depuis le 20 juillet), est un chef-d'oeuvre en ce sens! La distorsion entre le titre et le commentaire, témoigne du sens tordu qu'on peut donner à une nouvelle!... Ici, preuve à l'appui, on peut réellement parler de «détournement de la vérité», mais il faut dire cependant que l'auteur n'a absolument rien à se reprocher à ce niveau. Dans un journal, nous savons tous que c'est le chef de pupitre et la direction de la maison qui détiennent la totalité de ce pouvoir discrétionnaire. Rarement le journaliste! Voici ce qu'on lit, et ce qu'on devrait plutôt comprendre:

—*Au «Barrage du Portage des Roches, Inutile de chercher des coupables»... et passons à autre chose, semble suggérer Mme Thérèse Savard, la fille de feu Marius Savard, l'ancien gardien du barrage. Pourtant, lorsqu'on scrute le papier de Tremblay, on apprend que cette personne très crédible veut plutôt dire: Au «Barrage du Portage des Roches, Inutile de chercher un coupable»... car on le connaît déjà, c'est le gestionnaire qui a enlevé le gardien! C'est donc tout le contraire de ce qu'insinue fallacieusement le titre du journal! Et le commun des lecteurs, habitué d'aller au plus court, n'y aura vu que du feu!... N'ayant pas pris connaissance du texte, il se dit bêtement: le premier ministre a demandé de «ne pas chercher de coupables», les ministres Cliche et Brassard ont entonné en coeur, Mgr Couture y a ajouté sa voix céleste... et voici que Mme Savard, une personne qui détient des documents d'archives privilégiés, nous tient le même discours. Il faut donc les écouter, puisqu'ils sont si nombreux, si crédibles et si unanimes, et nous devons passer l'éponge... Preuve à l'appui, voilà, dans cette Maison, comment on réussit à trahir le sens de la nouvelle, comment on charcute l'information et comment on lacère la vérité...*

* * *

²⁸ Martin Tremblay, *Barrage de Portage des Roches. «Inutile de chercher des coupables», in Progrès-Dimanche, 10 août 1996, p. A8.*

***Barrage du Portage des Roches
«Inutile de chercher des coupables»***

«Il est inutile de faire des enquêtes et de partir à la recherche de coupables pour expliquer l'origine des inondations qui ont frappé le Portage des Roches et le secteur du bassin de Chicoutimi. La seule solution qui s'impose est d'installer un gardien au barrage, comme c'était le cas pendant toutes ces années, et pendant lesquelles il y a eu des dégâts, il est vrai, mais très mineurs si on les compare au dernier désastre de 1996.»

«Ces paroles appartiennent à Thérèse Savard, une dame qui, en compagnie de sa soeur, Claire, vivent presque à cheval sur le barrage de Portage des Roches depuis leur jeune enfance... » [...]

* * *

—Côté température, on dirait presque l'été indien. Le soleil est là, à la fois clair et distant, la brise reste fraîche, la lumière pénétrante. Bon Dieu que ça sent bon!

—En fin d'avant-midi, «C» s'est arrêté quelques minutes avec sa dame. Il voulait avoir mes impressions sur les récents événements. Je vois qu'il tient le coup, en dépit de son accident cérébro-vasculaire d'il y a trois ans. Jamais une plainte, que de bons mots pour tous. Il a la pureté d'un nouveau-né! Parfois, sa grande naïveté nous saute aux yeux, comme un doux poème. D'épiphénomène en phénomène, de prodige en question, j'ai eu finalement la vague impression d'en apprendre plus de lui que lui de moi!

—J'ai attendu patiemment pendant toute la journée la réplique téléphonique de François Hamel, mais ce fut en vain. Pendant une soirée pleine et entière et pendant tout un avant-midi, ce type a pénétré mon univers intime et il a envahi mon esprit pour «écrire» son bouquin-catastrophe, et puis voilà!... Plus rien! Disparu le type! J'ai bien peur d'avoir été dupé ?

—Monsieur Mimeault m'a assuré de son aide technique lorsque viendra le temps d'analyser les rapports d'experts en hydrologie. Il est toujours aussi formel après trois semaines d'analyses et de réflexions: les propriétaires de barrages et les gestionnaires de réservoirs doivent absolument se remettre en question. Comme il était à la rencontre spéciale où s'étaient réunis les spécialistes et les représentants des institutions concernées, il a pu mettre la main sur certains documents qu'il entend me confier. Il m'a même offert généreusement de m'enseigner les notions de base en hydrologie et de m'aider à formuler de façon adéquate mon questionnement. Difficile de refuser une telle offre.

* * *

—La journée s'est terminée sur une note pour le moins funèbre. En soirée, il a fallu que je me tape trois visites mortuaires, l'une après l'autre. Couché à 21 heures 30, après une brève conversation téléphonique avec «W et X». Demain, l'un d'eux remonte une piste qui risque de mettre la Stone-Consol dans l'embarras. J'ignore de quoi il s'agit pour l'instant ? Il nous faut redoubler de prudence sur les «ondes»... téléphoniques.

Lundi, 12 août 1996

—La nuit a été bonne, sauf que je n'ai pas été capable de me libérer des images de tristesse que j'ai vues au salon funéraire, hier soir. Voir deux copains de la petite école, démolis par la douleur d'avoir perdu un enfant, m'a bouleversé! Moi qui, d'ordinaire, a le verbe facile, je n'ai pu trouver les mots justes pour atténuer leur peine. Dans de telles circonstances, il n'y a rien qu'on puisse dire ou faire. Seules notre présence et notre compassion offrent un support aux gens éprouvés. Que Dieu m'épargne une telle épreuve!

—Même température qu'hier. Soleil, frais et un peu venteux. Madeleine est en train de virer complètement la cuisine à l'envers. Ça sent la sauce à spaghetti dans tous les recoins de la maison! Les odeurs d'oignon, de céleri et de sauce tomate sont perceptibles jusqu'au troisième voisin.

* * *

—Dans l'affaire du «Déluge», la machine médiatique s'emballa à nouveau. Après avoir écourté mon passage au dépôt des Archives nationales, il m'a fallu répondre, en direct et coup sur coup, sur les ondes radiophoniques de Montréal (Dexter) et de la Vieille Capitale (André Arthur). Dexter a été joyeusement étonné de se faire rétorquer, du tac au tac, que s'il continuait d'insinuer sur les ondes que j'étais un «petit cousin» de Lucien Bouchard, il allait être poursuivi en justice pour propos diffamatoires! —Rires!...

—M. Gilbert m'a demandé de l'accompagner à Montréal, mercredi, pour participer à une conférence de presse. J'accepte, mais sous réserve importante. C'est André Noël qui lui a demandé de se plier à un tel exercice. Monsieur, ne veut tout simplement plus se déplacer au Saguenay! Pour lui, le ballon s'est dégonflé et le jouet a perdu son attrait!...

—Le comité des sinistrés (ComSi) commence déjà à vasciller, avant même d'avoir pris son envol et d'avoir livré sa première bataille. M. Gilbert m'a téléphoné juste avant d'aller au lit, pour me dire qu'on lui avait fortement conseillé d'être moins vindicatif (sic!) à l'égard du gouvernement. Le secrétaire de l'organisation, un membre actif du «Développement Durable», un groupe environnemental directement subventionné par l'État (donc très vulnérable), lui a bêtement recommandé de ne plus exiger de représentants du ComSi sur le Comité d'Experts mandaté par Cliche; d'autres encore, des mollassons qui appartiennent à des mouvements environnementaux locaux et qui devraient pourtant se montrer intraitables envers le gouvernement, font déjà dans leur froc avant même d'avoir décoché la première flèche; et comme un malheur n'arrive jamais seul, il semble que certaines personnes se sont associées au mouvement dans le seul but de se faire de la publicité et de mousser leur candidature politique aux prochaines élections municipales, fédérales ou provinciales. Dans cette galère, ne reste donc que M. Gilbert, bien intentionné certes, mais qui ignore tout de ce genre de combat et qui risque de crouler sous la pression.

* * *

—Avant d'aller au lit, j'ai dû relire la première partie du texte de François Hamel. Pas très fort, le type! Pas fort du tout!!! De toute évidence, il apparaît d'ores et déjà que ce ne sera pas avec ce genre de publications que la cause des sinistrés du Saguenay va progresser. Personnellement, je devrai donc vivre avec la croûte qui s'en vient!...

Mardi 13 août 1996

—La nuit n'a pas été reposante. Réveil à 6 heures 15, mal en point et très fatigué. J'ai des nausées épouvantables et je dois composer avec des bouffées de chaleur inhabituelles. Il est possible que l'eau en soit la cause! Hier soir, Nicholas se plaignait des mêmes malaises. Je suis incapable d'avaler une bouchée. Côté température, le temps s'est couvert et il a tombé quelques gouttes de pluie au cours de la nuit. Je vais au petit déjeuner en traînant de la patte.

—Ca y est, c'est maintenant officiel, la Stone-Consolidated a eu le feu vert pour entreprendre les travaux de construction de la digue du lac Ha! Ha! Et le pire, c'est qu'il n'y a rien qu'on puisse faire pour les arrêter! Ils ont tous les droits, tous les pouvoirs! La population n'a aucun mot à dire sur la suite des événements. Le système a déjà tout récupéré les mouvements de contestation. Tout fin seul, pour poursuivre une lutte aux armes bien inégales! Ma propre démarche m'apparaît bien futile! Je songe de plus en plus à me retirer du ComSi et à réagir isolément, au fil des événements. Sans plus! J'ai également décidé de ne pas me rendre devant le Comité d'Experts; dans les circonstances, je crois que mon absence sera plus profitable et plus efficace, puisqu'elle permettra de susciter un certain questionnement au sein de la population.

—Pour mieux juger de la situation, je rencontre «W» et «X» au Vieux Café, à La Baie. Retour à la case départ! Il faut reconnaître que nous sommes de plus en plus isolés dans ce combat. On me suggère d'attendre à ce soir avant de prendre une décision définitive. Le conseil est bon.

—La journée a été fébrile au chapitre du ComSi. Je crois qu'il y en a qui réalise que la machine est mal enlignée et qu'il faut réajuster le regroupement pour la lutte qui s'en vient. M. Gilbert a écouté mes conseils: il a cancelé la conférence de presse prévue pour demain, à Montréal, et il a refusé la rencontre proposée par le Comité d'Experts. Il m'apparaît déjà très clairement que le gouvernement tente d'isoler les groupes de sinistrés locaux, en les rencontrant individuellement et en leur offrant à chacun un bonbon. De toute évidence, Bouchard entend diviser pour régner! Cette tactique est vieille comme le monde! C'est celle des dictateurs inflexibles! Pour le moment, notre plus grand défi consiste donc à tenter de souder tous ces groupuscules entre eux et d'en faire une force de frappe commune qui défendra les grands principes de notre action.

—Dans un second temps, Pierre Morency m'a téléphoné à plusieurs reprises pour me donner sa propre lecture des derniers événements et pour me souligner les erreurs qu'il a décelées au sein du Comité d'Experts. Effectivement, l'impair qu'il souligne est grave! M. Roger Nicolet, président de la commission scientifique et technique (Comité d'Experts) nouvellement chargé par Bouchard et consorts pour faire «toute» la lumière (sic) sur le «Déluge du Saguenay», vient d'adresser (le 12 août) une lettre au ministère de l'Environnement et de la Faune, lettre dans laquelle il ne trouve aucune raison de s'objecter «à autoriser la poursuite des travaux reliés au batardeau de la digue» du réservoir Ha! Ha!

—Par cette action, il devance donc et outrepassé outrageusement les conclusions de l'enquête pour laquelle il vient d'être mandaté et ce, avant même que celle-ci n'ait débuté, avant même que les témoins aient été entendus et avant même que la soi-disant lumière ait été faite! Et sapristi, ce sont ces mêmes gens (Bouchard, Cliche, Brassard et Nicolet) qui nous taxent de ne pas vouloir donner la chance au coureur et de ne pas croire à leur bonne foi!...

—Et pourtant, sur le plan strictement légal, le «Règlement (Q2R 9) portant sur l'évolution et l'examen des impacts sur l'environnement», stipule qu'avant de délivrer un permis en bonne et due forme le ministre est obligé de tenir des audiences publiques (BAPE) pour la construction de tout ouvrage excédant 300 mètres. Or, ce fameux batardeau du réservoir Ha! Ha! aura 550 mètres de longueur,

il sera haut de 11 mètres et cumulera un volume de 85 000 mètres cubes.²⁹ Par ce premier impair et par ce grave accroc aux règles du jeu démocratique (puisque le Comité d'Experts n'a pas encore commencé ses audiences), il faut comprendre: (1) que la lettre de la Loi est bafouée et que cette manière de faire est totalement illégale; (2) et que l'esprit de la Loi est complètement faussé, alors que le premier ministre nous avait pourtant promis une enquête honnête (sic) et impartiale (sic)... et qu'il présume déjà de la conclusion de l'enquête des experts, avant même que celle-ci n'ait débuté.

* * *

—J'ai reçu, en fin de soirée, les épreuves du livre de François Hamel. Je tente de limiter les dégâts! Ce journaliste à potins me semble ouvert à certaines corrections, mais il est déjà évident qu'il ne s'enfargera pas dans les subtilités...

Mercredi, 14 août 1996

—La nuit a été excellente. Réveil à 5 heures 35. Je suis assez bien remis des labeurs de la veille. Dehors, la température reste fraîche. L'automne fait peu à peu sa niche. Le ciel reste dégagé et le vent souffle du nord-ouest, apportant avec lui les premières exhalaisons d'un automne précoce. À l'ordre du jour: correction des textes avec François Hamel (ce matin) et réunion du ComSi (à 19 heures). Entre ces deux extrêmes, rien de planifié encore.

—Dans le premier numéro de *La Primeur* de La Baie, le journaliste Réal Fradette commente les propos que j'ai tenus lors de la rencontre du 8 août, au Vieux Théâtre. Je cogne sur le clou tant que je peux et je répète inlassablement les mêmes thèmes: (1) il faut instaurer la sécurité des gens et des biens; (2) aider les

²⁹ Pour connaître les tenants et aboutissants de cette scabreuse affaire, consulter absolument le texte de Yvon Bernier, «*Construction d'un batardeau. Stone reçoit l'autorisation de procéder au lac Ha! Ha!*», in *Le Quotidien*, 13 août 1996. Voir également: André Noël, «*Ha! Ha!: la Stone-Consol érige un batardeau. L'ouvrage prend forme grâce à une dérogation aux règles habituelles*», in *La Presse*, 14 août 1996, B8.

sinistrés à se rétablir convenablement; (3) redessiner la logique de notre réseau hydroélectrique et prendre le contrôle de nos eaux; (4) remettre sur la table le vieux contrat social trahi par le gouvernement québécois et les multinationales; (5) restaurer la prospérité économique de la population régionale. Tôt ou tard, il faudra bien que la population passe par-dessus ses peurs et cesse sa bonasserie et qu'elle accepte de se battre courageusement pour obtenir ce mieux-être qui n'est en fait qu'un minimum! Mais je ne suis pas dupe: je sais que le temps n'est pas arrivé; mais je sais aussi qu'il faut un début à tout...

—François Hamel ne m'a pas téléphoné tel que convenu. J'ai fait le pied de grue à côté du téléphone jusqu'à 10 heures. En vain! Je suis dans tous mes états! Comment faire confiance à quelqu'un qui ne respecte pas ses rendez-vous? Si j'en avais le pouvoir, je me retirerais de ce dossier. Ce type me semble plus pressé d'en finir que de travailler pour produire un bon document.

—Beau soleil pendant toute la journée. Frais et venteux. Un peu plus chaud en après-midi.

—16 heures 35 exactement. J'ai enfin mon bonhomme sur la ligne! Il est confus et s'excuse! Débordé par les événements, plaide-t-il! Faux cul!! J'ai peine à contenir ma rage!!! En trois quarts d'heure, nous réussissons à régler la première des trois parties qui me concernent. D'expérience, je sais maintenant que ce livre ne sera qu'une pile de feuilles placées entre deux couverts plastifiés.

—19 heures 30. Début de la réunion du ComSi, à La Baie. Nous tentons de faire le point sur la situation et sur l'orientation de notre démarche. Il faut également noter la présence de deux groupuscules de sinistrés: celui des résidents du lac Kénogami (représenté par M. Gilbert Potvin), et celui des citoyens de Ferland-Boilleau qui oeuvrent en vue d'intenter un recours collectif contre la Stone-Consolidated.

—Dans ce type de rencontre, il y a toujours le danger de déraper et de perdre son temps en convivialités. Notre président a cette fâcheuse tendance de parler sans arrêt, bien souvent pour répéter des choses sans grand intérêt envers la cause que nous défendons. De force et de misère, de bla bla bla en bla bla bla, nous ré-

ussissons malgré tout à nous entendre sur le plan de match qu'il nous faut adopter d'ici le dépôt du mémoire présenté par le ComSi devant la commission-bidon. Il faut se prêter à ce jeu, puisque c'est là la seule alternative que nous offre la «démocratie» bouchardienne de l'an un. Il y aura donc formation d'un comité élargi qui aura comme rôle d'établir le lien entre les différents groupuscules manifestant des intérêts plus localisés; cette étape franchie, il faudra ensuite élaborer la stratégie de rédaction du mémoire. Dans ce dernier cas, l'ensemble du comité requiert mon expertise et ma participation: on s'attend à ce que je dirige l'élaboration du plan et des thèmes et que je corrige le document final. J'aurai donc amplement l'occasion d'y introduire l'ensemble de mes doléances et d'y passer mon message. D'autant plus qu'on m'a demandé d'être le porte-parole du groupe lors du dépôt du mémoire. Il y aura donc, finalement, face à face avec ces gentils messieurs. Je salive déjà!...

—De retour à la maison à 21 heures 30. Des senteurs de tartes aux bleuets et aux pommes témoignent encore de l'âpre combat livré dans la cuisine par Madeleine au cours de la journée! Dans le fond, le bonheur c'est un peu ça: un peu de sucre, une bonne écuelle de bleuets, une douzaine de pommes, mélange d'amour et de présence humaine, trente minutes de cuisson et servir le tout avec du thé chaud et de la crème...

—Je me suis endormi sans demander mon reste, les pieds meurtris... et l'estomac un peu lourd.

Jeudi, 15 août 1996

—Nuit reposante, mais un peu lourde. Les tartes aux bleuets m'ont cloué au pilori. J'ai dû me lever à plusieurs occasions pour tenter de noyer l'ennemi. Réveil à 6 heures 10. D'épaisses plaques de brume recouvrent le côté nord du Saguenay. Nous avons toujours droit à une température magnifique et des plus confortables. Ciel dégagé en journée, quelques nuages, fond du temps un peu frais et faible vent du nord-ouest.

—8 heures 15. Sitôt de retour du petit déjeuner, M. Mimeault me téléphone pour me fixer l'heure de l'entrevue qu'il m'avait promise. Nous convenons de nous rencontrer à sa demeure du rang des Chutes, à Saint-Ambroise. Il sera en mesure, m'assure-t-il, de m'apprendre tout l'A-B-C du fonctionnement mécanique des centrales Price et tous les grands principes de la gestion du réservoir Kénogami. J'ai eu donc droit à un véritable cours de technique en hydrologie. Au fil de la conversation, chacune des failles du réseau m'a été révélée par cet ancien zélateur de la maison Price Brothers. En homme consciencieux, il avait même préparé une liste exhaustive des questions techniques qu'il aurait bien aimé poser lui-même devant le «comité d'experts». L'appui est donc de taille! Ainsi équipé, nos bienheureux commissaires devront jouer plus serré.

* * *

—Coup de théâtre dans l'affaire du débordement du lac Kénogami. On m'apprend, à l'instant, qu'un électricien à l'emploi de la firme chicoutimienne, «Sirois Électrique», aurait été personnellement témoin de ce qui est arrivé au barrage de Portage-des-Roches, lors du débordement du 20 juillet. L'histoire rapportée ici, est digne des meilleurs romans de série noire! Et pour bien comprendre la suite des événements, il faut d'abord savoir (1) qu'il y a environ deux ans, le ministère de l'Environnement et de la Faune avait accordé, à la firme d'ingénieurs-conseils «J.-Euclide Perron», le contrat général de rénovation du barrage de Portage-des-Roches, et (2) que cette dernière avait confié à son tour les travaux de réfection du groupe électrogène, à la firme «Électricité St-Laurent» (E.S.L.), une entreprise de Québec.³⁰ Ainsi, le lundi 22 juillet, un peu avant le dîner, donc trois jours après le début de l'inondation historique, Claude Sirois reçut un appel téléphonique d'un employé de l'entreprise Perron qui lui demandait de dépêcher, en catastrophe, un ingénieur (du Groupe Conseil Saguenay) et un électricien au barrage de Portage-des-Roches afin de rétablir le courant (qui avait été débranché pour la durée des travaux). De peine et de misère, on réussit finalement à trouver

³⁰ Voir à ce sujet, deux textes de Claude Girard, publiés dans le journal *La Primeur* (Jonquière), 28 août 1996: «*La thèse d'un Act of God de moins en moins crédible. Une enquête publique devient de plus en plus nécessaire*»; aussi, «*Portage-des-Roches, le ministère avait perdu le contrôle durant trois jours*».

un hélicoptère qui n'arriva sur les lieux qu'aux environs de 16 heures. Mais le mal était malheureusement fait!³¹

—À la lueur de cette information (qui est tout le contraire de ce qu'affirme le ministre de l'Environnement et de la Faune), j'apprends donc que les pelles du barrage de Portage-des-Roches n'ont pu être ouvertes que le lundi soir, 22 juillet, alors que le pire de l'inondation était déjà passé!!! Cette nouvelle prouve donc, hors de tout doute, que le gouvernement ment sciemment à la population et abuse d'elle lorsqu'il affirme sans honte aucune —et qu'il soutient avec force, vigueur, malgré l'évidence du contraire— que les pelles de ce barrage ont été ouvertes à un moment jugé opportun;³² elle détruit, par le fait même, la crédibilité de la désormais célèbre déclaration du premier ministre Bouchard (le nouveau dogme «An Act of God») et elle met royalement en doute la bonne foi du ministre David Cliche. Voilà d'ailleurs ce que ce fieffé menteur déclarait en conférence de presse, les 24 et 25 juillet dernier:

«Le réservoir Kénogami a permis de réduire l'ampleur des crues de 28% et de retarder de 21 heures l'arrivée du maximum de la crue dans les rivières, ce qui nous a permis de mieux planifier les évacuations.» (sic!!!) [...] Au total, 280 millimètres de pluie sont tombées du 17 au 21 juillet. «C'est plus du double des précipitations qui tombent d'ordinaire dans tout le mois de juillet. Ce genre d'événement météorologique survient tous les 10 000 ans» (sic!!!), affirme M. Cliche. [...] «On allait au maximum de l'eau pour éviter (sic!!!) de laver encore plus les citoyens de Chicoutimi et Jonquière.» ³³

³¹ Pendant une semaine de travail acharné, il a fallu presque faire du porte à porte et y aller de bouche à oreilles pour crier la vérité sur tous les toits et pour que cette nouvelle, pourtant d'une importance cruciale, reçoive enfin le traitement qu'elle mérite dans la presse régionale qui s'objectait à la diffuser. Voir à ce sujet les textes suivants: Marie-Claude Lortie, «*Les barrages du lac Kénogami ont mal fonctionné*», in *La Presse*, 22 août 1996; Donald Charette, «*Des problèmes à 3 barrages névralgiques*», in *Le Soleil*, 22 août 1996; Louis Tremblay, «*À Kénogami lors du déluge, des pannes ont compliqué les manœuvres*», in *Le Quotidien*, 22 août 1996.

³² Voir à ce sujet: David Cliche, «*Sans les barrages, ça aurait été pire*», in *Le Journal de Québec*, 26 juillet 1996.

³³ Katia Gagnon, «*Les barrages ont été bien gérés assure Cliche*», in *La Presse*, 26 juillet 1996.

* * *

—J'ai communiqué la nouvelle au journaliste du *Quotidien*, Yvon Bernier, mais il semble déjà que le Maison de la Presse s'objecte à la publier; encore une fois, je devrai donc tenter ma chance avec des journalistes de l'extérieur. J'ai ensuite téléphoné à M. Mimeault pour savoir s'il connaissait l'histoire. Il m'a répondu «oui» et il m'a dit ensuite que les questions qu'il m'avait formulées ce matin devaient, de toute manière, me conduire à cette découverte tôt ou tard...

* * *

—Couché à 22 heures 30.

Vendredi, 16 août 1996

—La nuit a été assez bonne et Morphée m'a tenu compagnie jusqu'à l'aube. Réveil à 6 heures 20. Dehors, la pluie s'est manifestée et le ciel s'est assombri; il fait un peu plus chaud et le fond du temps est un peu plus humide.

—Les journaux du matin et la radio annoncent la découverte de la voûte blindée —la caverne d'Ali Baba qui recèle les trésors et les rapines d'une partie de la gentillâtrie baieriveraine— de la Caisse Populaire Saint-Alexis, à 300 mètres seulement de sa base. La presse parlée et écrite adore potiner ces futilités qui lui permettent de détourner, avec une facilité désarmante, toute l'attention du citoyen. Avec tous ces rêves dorés qu'on vient d'excaver de ce capharnaüm de boue, de détritiques et de limailles, les «rats de dump»³⁴ en sont donc quitte pour se rabattre à nouveau sur les cadavres de nos malheurs! Pour ces profanateurs de tombes et ces vils pilliers d'épaves qui écument joyeusement, en familles, du soir au matin depuis le 20 juillet, les rivages dévastés par la vague et la marée, parti le rêve dégueulasse de s'enfuir lâchement avec le cauchemar délavé des autres.

³⁴ Vidangeur, éboueur.

—Vive le règne de l'État-casino, et en avant pour la folle ruée vers l'or... des autres ! Vive cette fin de millénaire !! Vive le siècle de l'éphémère qui pave la voie à cette estafette de traîtres inconscients qui nous gouvernent par le mensonge et qui nous manipulent impunément !!! Vive la grande peste de l'an 1000, qui n'a rien de commun avec celle de l'an 2000: la première dévastait le corps et permettait ainsi de libérer son âme; la seconde dévaste l'âme et emprisonne le corps...

* * *

—Tel que convenu hier soir, après le petit déjeuner je file tout droit à La Baie, chez Yvon Bernier. La Stone-Consol le rencontre ce midi; elle a enfin accepté de lui montrer le fameux rapport «orange», portant sur l'intumescence de la rivière et du lac Ha! Ha!, et Yvon voudrait que je lui transmette les enseignements techniques que j'ai reçus de M. Mimeault. J'aurais préféré garder ces données et cette carte maîtresse pour le dépôt du mémoire, mais je ne peux lui refuser cette aide. Il est le seul, dans la boîte où il travaille, qui veut vraiment connaître la vérité! Les autres continuent de courir après leur ombre et les histoires de chiens morts. ³⁵

* * *

—Départ de Stéphane à Alma. Quelle affaire, bon Dieu quelle affaire! Il a fallu remplir la boîte du pick-up à ras bord. Pas possible tout ce qu'on y a mis! C'est à n'y rien comprendre: ce garçon se dit «très heureux de partir», mais il tient tout de même à quitter le foyer nourricier en apportant avec lui la moitié du patrimoine familial...

—De la pluie pendant toute la journée. Très humide et température de saison.

—Couché à 23 heures 30.

³⁵ Voir à ce sujet le texte de Yvon Bernier, «*Digue du lac Ha! Ha! Stone-Consol ne détient pas de plan d'urgence*», in *Le Quotidien*, 17 avril 1996.

Samedi, 17 août 1996

—Nuit fort reposante. J'ai filé d'un trait jusqu'à six heures. Réveil à 6 heures 10. Nous avons droit à un vrai début de journée d'automne. Après l'ondée tombée au cours de la nuit, le soleil est venu faire trempette. Même que le ciel est apparu sans nuage au petit matin. Il fait frais et une belle brise du nord-ouest charrie avec elle des odeurs d'humus. Les premiers attroupements d'oiseaux migrateurs sont déjà en ces lieux. Tout change si vite! J'ai encore de vieux clients récalcitrants, des chasseurs impénitents, qui cognent à ma porte avec leurs vieilles pétoires. En ce qui me concerne, cette époque est bel et bien révolue et j'en suis fort aise.

—À 6 heures 30, je roule en direction de Jonquière, pour le petit déjeuner. J'ai rendez-vous avec le journaliste François Hamel, au restaurant «Côté Jardin». Il est dans la région pour un autre reportage. Le bonhomme vient potiner...

—Pas très beau sur le plan physique, le pauvre garçon! Dents jaunes, teint blafard et délavé, front dégarni et queue de cheval mal entretenue, maigrelet, visage anguleux et tout de noir habillé, ce type dégage, malgré tout, un petit quelque chose de marginal. Très bon charisme! Âgé de 35 ans à peine, on lui en donnerait facilement 10 de plus. Et à le voir fonctionner à cette cadence, nul ne s'en étonnera: toujours «speedé» comme un cheval de course, le bonhomme vit à 150 kilomètres heure, brûle cigarette sur cigarette, bouffe indistinctement tout ce qu'il y a dans l'assiette et ne s'enfarge surtout pas dans les petites manières et le protocole. Potineur dans l'âme, on le dirait assis constamment sur une caisse d'explosifs! Cette fouine un peu brouillonne, qui adore se vautrer dans le malheur des autres, avoue candidement qu'à ce rythme, c'est la crise avant la quarantaine. À coup sûr!

—Le photographe qui l'accompagne est par contre tout le contraire: costaud, belle prestance, physique soigné, dents blanches et droites qui trahissent ses origines bourgeoises, vêtements classiques «new age» et couleurs bien agencées... Aucun bagou! Personnalité... transparente, et rien de transcendant.

—Je l'ai renseigné sur tout ce qu'il désirait savoir, lui ai fourni une liste d'adresses de gens qu'il aurait intérêt à rencontrer et lui ai donné rendez-vous pour ce soir, à la maison. Lorsqu'est venu le temps d'acquitter la facture du déjeuner, ce maringouin avait déjà réglé la note; ce que je n'accepte qu'avec des intimes. Je déteste ce genre de familiarité qui n'a rien de sincère et qui m'oblige!

* * *

—Midi. Nous avons droit à une journée splendide. La lumière, les senteurs et les bruits extérieurs ont encore changé. Quel beau pays! En après-midi, je sirote une bière avec Gilles. Bernard nous accompagne sobrement. Très civilisé comme rencontre fraternelle. En soirée, pas moyen d'avoir la paix! Impossible de récupérer! Alors que je tente de prendre un peu de bon temps devant la télé, voilà Hamel et son frère siamois qui rappiquent en fin de soirée, pour finaliser leurs reportages. À cette cadence et ce butinage sans profondeur, je ne crois pas que le bonhomme va se mériter le prix Pulitzer!

—Couché à 22 heures.

Dimanche, 18 août 1996

—Nuit comateuse. Rien au monde n'aurait pu me ravir ce sommeil, tellement la fatigue accumulée se fait oppressante. J'ai filé «to the go» jusqu'au réveil, à 6 heures 45. «Levée du corps» difficile, surtout avec ce ciel d'outre-tombe qui nous enveloppe et nous ensevelit. Il fait si sombre: on se croirait dans l'âme d'un premier ministre!... Les nuages sont tout ce qu'il y a de plus lourds et la pluie tombée au cours de la nuit a fait sa marque un peu partout. Toutefois, le mercure se maintient à 15 degrés et on perçoit les signes d'un faible dégagement à l'ouest, au-delà des grands barrages de Shipshaw.

* * *

—9 heures. Début de la réunion de l'exécutif du Comité des Sinistrés (Com-Si). Il est décidé, à l'unanimité, que je serai le délégué attitré pour représenter le

ComSi à l'émission «Le Point», de Radio Canada. Il semble déjà que la Stone et les maires n'y seront pas. Cette attitude illustre parfaitement bien les antagonismes irréconciliables des factions en présence.

—J'apprends que le village de Ferland-Boilleau est toujours interdit aux étrangers. Seuls les résidents y ont accès; mais pour y entrer, il leur faut décliner cartes d'identité et permis de séjour. Le très honorable maire de cette très honorable bourgade de l'arrière-pays baieriverain, M. Léo Simard, protège obséquieusement les intérêts de la Stone-Consolidated qui peut opérer, à sa guise, au grand jour et à l'écart des indésirables et des regards indiscrets. Ce morne paillason est assisté, dans sa tâche servile, par la Sûreté du Québec qui contrôle l'unique voie d'accès. Les cerbères attitrés du régime politique provincial deviennent donc, au besoin et à la faveur de la crise, les eunuques des multinationales. Les citoyens de cet espace communal au décor sibérien, sont prisonniers à l'intérieur de leur propre pays. Et ils ne disent mot!... Dirigés par un petit esclave du régime et du système, ils ne peuvent —ou ne veulent— réagir et n'ont aucun moyen de recours. L'état de crise n'est donc plus qu'un insidieux prétexte pour justifier, à la face du monde, l'état policier qui a pris place, sans que personne ne s'objecte, dans ce goulag maintenant bien à nous! Ainsi, peu à peu et sans rechigner, au fil des événements et des temps forts de notre histoire, les Québécois se familiarisent avec les irritants de l'État totalitaire qu'on croit, bien à tort, impossible de s'épanouir en ces contrées. Comme les lemmings des régions arctiques, nous suivons bêtement la jambe de celui qui nous mène à la falaise...

—Ainsi, au fil des prochains jours —et avec la complicité du gouvernement provincial—, les pièces à conviction du barrage seront démontées et trafiquées les unes après les autres, la digue éventrée sera labourée pour éliminer toute trace incriminante et, comme d'habitude, les citoyens n'y auront vu que du feu! Que du feu!!!

* * *

—9 heures 35. Début de la réunion générale. Présentation de l'ordre du jour et acceptation. Nous sommes 20 en tout. Les sinistrés qui ont déjà été indemnisés par le gouvernement ont abandonné le combat: soit par crainte de perdre leurs

acquis, soit par manque de solidarité, soit par lâcheté ou par manque de courage. Je reconnais bien là la couardise des miens! Ne sont présents que les laissés pour compte, que ceux et celles qui craignent de ne pas être indemnisés ou qui attendent un règlement final: propriétaires de résidences secondaires, agriculteurs désemparés, propriétaires de lots à bois, commerçants, propriétaires d'une ferme d'élevage, etc... Très peu sont motivés par la dimension d'un combat collectif qui vise à contrer les injustices d'un régime complice et d'un système fondamentalement vicieux. Ici, c'est bien triste à dire, mais chaque drame prend un caractère individuel. Dans leur malheur personnel et leur apocalypse, les gens s'isolent et oublient la cause commune, celle de la justice, de la liberté et de la vérité. Ils se condamnent eux-mêmes à revivre, tôt ou tard, les tragédies de leur histoire. Parfois, j'ai l'impression qu'on n'en sortira jamais!...

* * *

—14 heures. Coup de téléphone de Johanne Saint-Pierre, journaliste au *Quotidien*. Elle avait besoin d'informations sur Greenpeace et voulait connaître le degré de son implication au sein du ComSi. Une éclaireuse pour la partie adverse! Comme je sais pertinemment bien que dans cette boîte il y a eu interdiction formelle, sous peine de congédiement sur le champ, de reporter mes propos dans un des journaux de la Maison, j'en profite pour m'amuser et la sermonner sur les devoirs d'un journaliste digne de ce nom et sur la mission qui lui incombe envers la recherche de la vérité. Pas très brave la petite! Pas très brave!! Toutefois, j'en ai également profité pour lui dire que le combat que je mène m'a été imposé par les événements et qu'il était de mon devoir, en tant qu'être humain né libre, de me battre pour nos enfants —les miens comme les siens— afin qu'ils ne soient plus condamnés, dès leur naissance, à consacrer leur vie aux dieux Macdonald, Burger King et Wal Mart!...

* * *

—Je profite au maximum de cet après-midi de répit et de la soirée. Je me fais un devoir de ne rien faire et de récupérer le plus possible. Avec le stress du dernier mois, j'ai d'énormes malaises au dos et d'irrépressibles douleurs à l'estomac.

Je dois absolument baisser la cadence au cours des prochains jours, ou ce sera l'hôpital...

—Couché à 21 heures 30.

Russel Bouchard (1948 -)

**L'été du «Déluge» : Journal intime d'un insoumis !
Les 90 jours... de mensonge qui ébranlèrent le Saguenay.**

DEUXIÈME MOIS

*«Pour échapper aux misères qui nous entourent,
à la certitude désolante que tout est faux, périssable,
qu'il n'est rien, rien sur lequel on puisse fonder une
assurance absolue, sans faire une large part aux dé-
faillances humaines et à l'égoïsme d'autrui
qui est l'écueil de toute confiance, il n'y a
qu'un remède, se plonger dans l'idéal
et créer par la pensée une existence
en dehors de toutes les atteintes.»*

Arthur Buies

Lundi, 19 août 1996

[Retour à la table des matières](#)

—La nuit a été excellente, mais ce ne sera pas suffisant pour récupérer la fatigue accumulée. Il est 6 heures 15 et je n'ai plus sommeil. Dehors, nous avons droit à une température de saison. Un épais nuage de brume automnale enveloppe le Saguenay et hante ses rives. La basse-ville se révèle peu à peu, comme si elle émanait d'un mauvais rêve! En passant sur le pont Dubuc, toujours ce même spectacle, triste à en mourir, de l'horrible cicatrice creusée à même le roc de granit par les flots révoltés. Dans cette partie de la ville, le coeur historique du Sa-

guenay ne sera plus jamais le même jusqu'à la nuit des temps. Ici, où avaient passé et trépassé Indiens de la préhistoire, coureurs de bois, commerçants de fourrures, illustres voyageurs attachés aux grands moments de notre histoire, botanistes réputés et zélés missionnaires, ici dis-je, dans ce lieu magique qui a vu naître, depuis des temps immémoriaux, le poste de traite (1676), la scierie Price-McLeod (1843), la pulperie et les quais (1896) bref, au coeur du plus ancien quartier du Saguenay—Lac-Saint-Jean, l'histoire a été subitement lavée par le fruit de nos insouciances et elle sera bientôt ensevelie dans les abîmes de notre inconscience collective. Que de drames passés en ces lieux, que de peines et de douleurs vécues ici par ceux et celles qui ont tenté de survivre, accrochés au rocher de la montagne et maintenus en place par l'unique espoir de construire un monde meilleur pour eux et leur descendance.

—Pourtant, nous voilà arrivés au terme de cet épisode, toujours avec les mêmes chaînes de forçats, affadis par la déception de ne pas avoir eu le courage d'éviter l'impasse, et foulés aux pieds par les manipulateurs de régimes et les profiteurs du système qui n'ont aucune honte à nous ravir cet îlot d'espoir forgé par la sueur, les larmes et le sang de nos pères et de nos mères. Je me sens si inutile, si faible dans ce combat aux armes inégales, dans cette guerre d'usure où, coup sur coup, j'assiste, dramatiquement impuissant, au spectacle de voir mes frères et mes soeurs courber mollement l'échine encore une triste fois.

—Tant que nous ne serons préoccupés que de compensations matérielles et que nous accepterons de troquer l'avoir au détriment de l'Être, rien ne sera possible! Tant que le messenger sera mieux perçu que le message, l'espoir d'un changement immédiat restera vain! Mais parce que la lampe du sanctuaire doit rester allumée pour nourrir le feu de nos espérances, j'accepte, en dépit de toutes ces déceptions, de poursuivre le combat jusqu'à épuisement...

* * *

—Avant le retour à la maison, j'ai bifurqué en direction de l'hôtel de ville, pour faire quelques vérifications d'usage. La réponse à mes interrogations est formelle: la ville n'a jamais eu un mot à dire sur la gestion des eaux du lac Kéno-

gami, ni sur celle des barrages qui entravent la rivière Chicoutimi. C'est un scandale! Et cette armée de traîtres inconscients qui se lancent la balle!

* * *

—La température est superbe. Faible brise du nord-ouest, soleil vitreux et senteurs pénétrantes.

—En début d'après-midi, Larry Chambers est venu me saluer au passage. Il vit présentement dans son bateau, amarré à Valin. Nous avons évidemment parlé de l'inondation et il me faisait remarquer que depuis quelques jours, il observe des poissons de fond à la dérive. Un peu en amont de Valin, au Bassin, on note également des commandos de rats qui sortent la nuit pour se gaver des monceaux de viande pourrie et des tonnes de détritiques abandonnés et dont on n'a pas eu l'intelligence de ramasser ni d'enfouir. Des odeurs pestilentielles envahissent les sites ravagés par les inondations. Et le maire qui ne «sent» rien de tout ça!!!

—Couché à 21 heure 30.

Mardi, 20 août 1996

—Réveil un peu tardif, à 6 heures 45, au terme d'une des nuits les plus réparatrices que j'ai eues en trente jours. Dehors, le soleil brille de tous ses feux. La brume automnale est en train de disparaître aux Terres-Rompues.

—Déjà un mois de passé depuis le début des terribles événements. Un mois de passé, et le maire qui se terre toujours derrière le bouclier administratif. Il fait partie de notre drame quotidien! Un boulet qu'on traîne au pied comme une colonie de forçats avec ses fers. Sinistrés à cause du «déluge», sinistrés nous le sommes également sur le plan administratif à cause de ces mitaines fonctionnarisées et ces petits cochons roses bien dodus qui s'empiffrent dans l'auge glauque et nauséabonde du pouvoir.

—Yvon ne se sent toujours pas en mesure de publier un texte sur l'affaire du barrage de Portage-des-Roches. Comme il n'a pas entendu lui-même le récit de Claude Sirois, il se dit incapable, pour l'instant, de faire face à la tempête que cette nouvelle risque de soulever. Nous convenons donc de resserrer notre étreinte autour de Claude.

—À 9 heures 40, coup de téléphone de Didier Perret.³⁶ Il a été mandaté par son employeur, pour rédiger une série de textes sur l'«histoire des précipitations extraordinaires au Saguenay—Lac-Saint-Jean», et il me demande d'accepter de rédiger un article qui sera publié dans leur revue scientifique. Je refuse, en raison de mes propres obligations et à cause du surcroît de travail que toute cette affaire m'impose, mais je l'assure toutefois de ma collaboration sous certaines conditions. Il accepte de m'envoyer une lettre à cet effet.

Sainte-Foy, 20 août 1996

«Cher Monsieur,

Suite à notre entretien téléphonique de ce jour, je tiens à vous remercier de votre gracieuse collaboration. Toute information concernant l'histoire des crues dans la région du Saguenay et du Lac-Saint-Jean sera bienvenue. Cela nous permettra d'établir plus précisément la fréquence de récurrence de ces événements pour la période historique.

Vos contributions seront explicitement mentionnées dans les documents que nous produirons, que ce soit des publications internes ou des articles soumis à des revues scientifiques. Les mentions se feront selon l'usage propre à chaque revue. Par exemple, ce pourra être dans la bibliographie une référence comme: «Bouchard, R. 1991. Villages fantômes, localités disparues ou méconnues du Haut-Saguenay. Société historique du Saguenay, Cahiers de Saguenayensia. Histoire des municipalités, No. 12, 139p.»

Les données qui ne sont pas publiées dans la littérature seront référencées de la façon suivante, «Russel Bouchard, communication personnelle aux auteurs». D'autre part, il nous fera plaisir de vous citer dans la section Remerciements.»

³⁶ M. Didier Perret est chercheur au «Centre Géoscientifique de Québec» (CGQ), 2535, boul Laurier, Sainte-Foy (Québec).

Je souhaite que ces dispositions sur la propriété intellectuelle de vos travaux soient conformes à vos exigences.

Au plaisir de vous rencontrer.

Didier Perret
Chercheur au CGQ

* * *

—En soirée, je reçois un coup de téléphone de Jean-Pierre Morin. J'avais bien hâte de savoir ce qui lui était arrivé depuis qu'on eut condamné sa propriété du rang Saint-Pierre. De retour chez lui depuis trois jours à peine, il a dû, hélas! reprendre le chemin de l'exil avec sa famille, par crainte d'un autre affaissement de terrain dans ce secteur argileux. De sa maison située un peu en aval de la centrale de Chute-Garneau, il a tout vu: il est d'avis que n'eut été de la société d'Hydro-Québec —qui a elle-même éventré la digue avec une pelle mécanique afin de sauver sa centrale et son barrage!— les maisons et les terrains du rang Saint-Pierre auraient été épargnés par le courant et les flots déchaînés qui ont grugé la falaise avec force et rage. «An Act of God» mon oeil!!! monsieur le premier ministre!!!

—Je prends mes distances avec le mouvement des sinistrés et je me rapproche peu à peu de mon travail d'histoire sur Jonquière. J'ai tellement mis de coeur et d'énergie dans ce combat, qu'il me faut prendre un peu de recul, sinon ce sera l'accident. Muses! Muses! Ô muses! mes belles, où êtes-vous ? *Melpomène*, *Calliope* et *Clio*, permettez que je vous séduise à nouveau!...

—Quelques gouttes de pluie en soirée.

Mercredi, 21 août 1996

—Nuit morne et pluvieuse. Un temps idéal pour faire la grasse matinée. Réveil à 6 heures 15. Le ciel est des plus sombres et l'air est très humide. Il fait exactement 14 degrés. Une température idéale, donc, pour s'abandonner à la lec-

ture et à l'écriture. Pour Nicholas, c'est jour d'inscription à l'école. Ce signe nement pas! Ce phénomène de rassemblement typiquement automnal, s'ajoute à celui des volées d'oiseaux migrateurs qui font mille et une voltiges et d'incessants tours de passe-passe au-dessus de nos têtes pour préparer le grand voyage vers le sud.

—Eh oui! Les vacances sont bel et bien derrière nous. Hiver droit devant! Faut déjà penser à renchausser les arbustes et les plantes vivaces, rentrer les chaises de parterre, remonter le garage de toile, sortir les «overshoes» et les canadiennes de laine foulée, remplir à craquer la réserve d'huile à chauffage, sortir les pelles à neige, empiler les édredons sur le lit et... s'armer d'une patience d'esquimau. Mais, avec tout ce qui nous est tombé dessus en juillet, je ne crois pas qu'il y ait un Saguenéen d'assez insensé pour le pleurer cet été de cul, de pluie, de désastres et de mensonges!... La neige qui s'en vient, malgré tous ses inconvénients, aura au moins l'avantage de faire blanc et propre, de cacher cratères de glaise, crevasses de boue, rivières dévastées et villages démantibulés.

—Dîner-causerie, avec «W» et «X». J'apprends que M. Gilbert et le comité exécutif du ComSi sont présentement à Montréal, pour une conférence de presse. Je suis surpris, car on ne m'a ni informé, ni demandé de les accompagner. J'ai l'étrange impression d'être placé sur la voie d'évitement et d'être, encore une fois, «celui qu'on sort» pour faire de la place à «celui qu'on rentre», et pour boucher les trous! J'ignore si Pierre Morency y est pour quelque chose, mais j'ai comme l'impression qu'il ne doit pas être loin derrière? Tant pis pour eux, tant mieux pour moi; on vient tout bonnement de m'offrir une excellente occasion de me libérer de cette chaîne qui commençait à peser lourd. Je reprends ma liberté d'action et mon droit de parole. Super!

* * *

—Nuageux et vent du nord-ouest. Le ciel se dégage lentement, de peine et de misère.

—Le ministre de l'Environnement et de la Faune (David Cliche) vient tout juste de publier son rapport sur les événements qui ont eu lieu entre le 19 et le 21

juillet, au lac Kénogami. À première vue, il apparaît évident que chez les fonctionnaires du Québec on a tout simplement décidé de noyer le poisson dans une mer de chiffres et de diagrammes. Comment démêler le vrai du faux dans tout ce fatras et dans cette duplicité qui masque le vrai visage de l'adversaire ? Ne nous leurrions pas, la contre-attaque sera difficile ! De toute évidence, nous ne disposons pas de l'expertise technique qui nous permettrait d'interroger son ministère et, conséquemment, d'indisposer nos intriguants vis-à-vis. Soyons réalistes : la machine à mensonges est véritablement très grosse et détient des moyens infiniment plus puissants que les nôtres.

—Mais tout n'est pas perdu pour autant ! Le rapport atteste tout de même que les trois barrages de retenue et de contrôle du lac Kénogami (Portage-des-Roches, Pibrac-Ouest et Pibrac-Est) ont connu des problèmes techniques et électriques majeurs, des problèmes qui ont mis en échec, ni plus ni moins, toute tentative de manoeuvrer les vannes et les poutrelles. Cet aveu de négligence manifeste que contient ce rapport inattendu, confirme officiellement nos doutes et nous fournit des munitions pour poursuivre le combat.

—D'autre part, selon les données du rapport on nous certifie que 274 mm de pluie seraient tombés dans le secteur du lac Kénogami, entre le 19 et le 20 juillet, alors que les statistiques révélées par la base de Bagotville parlent d'environ 160 mm pour la même période. Ici, une vérification sérieuse s'impose et la comparaison des données de l'une et de l'autre des stations prises à témoins devront permettre d'expliquer cet écart important.

* * *

—Un peu de travail au bureau en soirée. Graduellement, je récupère les vieux fantômes qui appartiennent à l'histoire de Jonquière. Couché à 22 heures 15.

Jeudi, 22 août 1996

—J'ai dormi du sommeil du juste. Difficile de demander mieux. Réveil matinal à 6 heures 10. Les journaux commentent, à l'unisson, le rapport du ministère de l'Environnement et de la Faune (MEF), sur les événements de juillet dernier,

au lac Kénogami. Cet appui de taille est inattendu et va permettre de réactiver l'histoire de l'interrupteur défectueux, au Portage-des-Roches. Mis au fait de cette fuite, le ministère a joué la carte de la «demi» transparence... et il a perdu. Nous sommes déjà au courant de la première moitié de la vérité, reste maintenant à arracher la seconde.

—8 heures 15. Rencontre avec Claude Sirois (de «Sirois Électrique»), qui me confirme que sur le barrage de Portage-des-Roches il n'y avait aucun courant électrique lors des événements et que, de toute façon, les poteaux destinés à recevoir les fils électriques ne sont pas encore posés. Alain Fortin, l'employé de la firme «Sirois Électrique», est effectivement monté au Portage-des-Roches pour démarrer la génératrice d'urgence et vérifier le système électrique du barrage. Les précisions qu'il apporte lèvent une autre partie du voile sur le cours des événements. Ses explications sont formelles et il n'en démord pas: le barrage est alimenté en électricité par le réseau d'Hydro-Québec et, en cas d'urgence, un groupe électrogène indépendant permet d'assurer l'alimentation électrique afin qu'on puisse poursuivre les opérations d'usage. Cependant, la manoeuvre qui permet de passer d'un réseau d'alimentation à l'autre doit être effectuée —obligatoirement— à la main, par des personnes compétentes. Et comme le barrage ne dispose d'aucune équipe de gardiennage —sur place, 24 heures sur 24— et qu'il faut manoeuvrer directement le transfert d'un groupe électrogène à l'autre, le système d'urgence devient totalement inutile en cas de crise. C'est ce qui est arrivé entre le 20 et le 22 juillet 1996, et c'est à cause de cette mauvaise gérance du réseau qu'on a eu les troubles de débordement qui ont provoqué le cataclysme le long de la rivière Chicoutimi. Ici, cela ne fait aucun doute, la part des responsabilités est donc imputable à 100% au ministère de l'Environnement et de la Faune, seul gestionnaire du réservoir et du barrage.

* * *

—Côté température, une belle journée s'annonce. La brume lève assez rapidement, laissant ainsi place à un soleil radieux. Le vent souffle faiblement du nord-ouest. Plusieurs vieux clients se présentent encore à ma porte, avec leurs «tisonniers».

—Je ne lâche pas prise! Afin d'être en mesure d'éprouver les données du MEF, je téléphone à M. O'Doherty, du service météorologique de la base de Baggotville. Ma requête de reprendre toutes les explications de l'autre jour est accueillie avec gentillesse. En milieu d'après-midi, j'ai déjà toutes les données en main.

—Je n'ai eu aucun contact verbal avec M. Gilbert depuis trois jours. J'ai une curieuse impression ? J'ai déjà vécu des scénarios similaires et tout ça ne me dit rien qui vaille. Soleil radieux en journée!?!

* * *

—À 16 heures, j'ai écouté le coq chanté trois fois!!! En effet, M. Gilbert me téléphone pour m'inviter à une séance de travail qui aura lieu ce soir. D'après ce que je peux décoder de ses propos, le ComSi a besoin de ma plume pour rédiger des communiqués de presse, mais on me demande de ne plus me tenir à la table de direction pour *«ne pas froisser!»* certaines personnes qui me trouvent un peu trop présent à leur goût. Du même souffle, il m'invite à la conférence de presse qui aura lieu à 9 heures 30, demain matin, au pavillon Sagamie, sous réserves ci-devant exprimées. D'autant plus, ajoute-t-il, que les membres de l'exécutif du ComSi aimeraient que je *«prenne un peu plus attention lorsque je parle des grandes compagnies»* et qu'il faudrait que *«je les ménage un peu plus»*. À cela, je lui ai répondu poliment et calmement que je n'avais aucunement l'intention de baisser le ton et d'affadir mes propos à l'égard des multinationales et du gouvernement, mais que je comprenais et acceptais la position du ComSi. J'ai été bon prince en évitant de profiter de la force qu'il venait de me donner si généreusement et je l'ai même encouragé à poursuivre cette lutte importante. Le temps est donc venu de reprendre ma liberté, pleine et entière, et mon droit de parole que j'avais accepté de diluer au profit de celui du groupe. Un si petit pouvoir —dans une si grande cause— ne mérite pas qu'on s'arrache le coeur et qu'on s'écorche l'âme à propos de futilités. Le combat continue! mais seul!!!

Vendredi, 23 août 1996

—J'ai dormi comme un loir jusqu'au réveil, à 6 heures 30. Le ciel est chargé de gros nuages noirs, il fait anormalement chaud pour ce temps-ci de l'année et la journée s'annonce lourde et collante.

—Tenace, ce Claude Girard, de *La Primeur* de Jonquière. Même si je lui ai signifié, hier, mon intention de ne pas lui donner d'entrevue sur l'affaire Sirois, le voilà qui rapplique à mon bureau sur le coup de 10 heures 15, alors que je travaille à la correction de mon texte sur l'histoire de Jonquière. J'ai déballé mon sac dans l'espoir de susciter chez lui un peu plus de questionnement et de faire en sorte qu'il tente à son tour de faire ressortir les lacunes et les contradictions contenues dans le fameux rapport du ministère de l'Environnement et de la Faune.

* * *

—J'ignore encore, en début d'après-midi, ce qui est arrivé à la conférence de presse du ComSi, ce matin. J'imagine cependant que M. Gilbert a bien compris les raisons de mon absence. Sur la gestion du lac Ha! Ha! la Stone-Consolidated refuse toujours de livrer le contenu de son fameux rapport et la multinationale se cache en arrière du fait que ce document est «*privé*» et non «*public*». Par cette attitude équivoque et condamnable, nous avons là un très bel aveu d'impuissance du «Comité d'Experts» et de son ineffable président, M. Roger Nicolet, qui n'a aucune honte à avouer publiquement que: «*c'est à la Stone de décider*» si le document sera rendu public; «*qu'il est compréhensible que certains opérateurs de barrages évaluent eux-mêmes leur position*»; que «*parce qu'il y a probablement des assureurs impliqués, c'est une situation très délicate*»; et que «*rien de ce que nous [la commission] avons à faire n'aura de conséquences directes sur des poursuites éventuelles qui pourraient être prises contre les opérateurs de barrages*». ³⁷ Et la population, naïve au point d'inspirer poèmes, qui croit que ce trucu-

³⁷ Voir à ce sujet: (PC), «*Gestion du lac Ha! Ha! Stone refuse de livrer le contenu du rapport*», in *Le Quotidien*, 23 août 1996.

lent bonhomme, bien dodu et bien gavé par le système, va réussir à lever le voile sur les événements! Si le mot «naïveté» à un synonyme géographique, il prend certainement celui de «Saguenay»!...

—Dégagement en début d'après-midi. Venteux, chaud et humide.

—Couché à 21 heures 50.

Samedi, 24 août 1996

—Réveil à 6 heures 30. Les rayons de soleil pénètrent à travers les vénitienes. Le ciel continue de se nettoyer et la journée semble prometteuse. Il nous aurait fallu cette température au début de l'été.

—Les journaux, la télé et la radio donnent beaucoup d'importance à la sortie de presse du ComSi et des groupes qui revendiquent désormais une enquête publique sur les événements de juillet. Je suis heureux de voir qu'ils sont capables de se prendre en mains et de faire un bout de chemin sans moi. Excellent! Ayant repris mon droit de parole et n'étant plus obligé de demander la permission à des tiers pour m'exprimer publiquement, je pourrai les aider d'une autre manière. Ne perdons surtout pas l'objectif de vue! Cette étape franchie, la seconde partie de mon message —soit celle de la redéfinition du pacte social qui lie les multinationales, le gouvernement et la population— aura une chance d'avoir un certain écho.

* * *

—Belle journée, on dirait presque l'été indien. Faible vent du nord-ouest et ciel complètement dégagé.

—Téléphone de M. Gilbert. Le pauvre homme, il semblait malheureux comme les pierres et il voulait me dire que j'avais toujours ma place au sein du conseil d'administration du ComSi et qu'il allait continuer de me convoquer aux réunions et assemblées. À cela, je lui ai répondu gentiment que leur comité pouvait obtenir

d'excellents résultats sans ma présence et que de mon côté, il était préférable que je sois totalement libre pour aider à améliorer les choses qui nous lient et nous tiennent à coeur.

* * *

—Fin de soirée. M. Gilbert en remet encore. Il me téléphone alors que je suis en train d'écouter l'émission spéciale de RDI, sur les inondations. Il m'invite à prendre place à leur table, demain soir, lors de l'émission spéciale de Radio Canada. Il était visiblement très mal à l'aise avec la bévue de l'autre jour. Je lui ai dit de ne pas s'en faire avec si peu et je lui ai répété que l'important était de faire en sorte que les choses s'améliorent et que, malgré l'impair, j'allais continuer de les conseiller de mon mieux... mais de manière beaucoup plus «discrète». Même si j'ai à coeur de voir avancer ce dossier, il est hors de question que j'aille affadir ma position devant les polichinelles de Radio Canada, sous le maigre espoir de passer devant les caméras. Ce serait vraiment trop bête! Il y a belle lurette que j'ai passé le «trip» de faire le pantin pour dix secondes d'antenne. D'autant plus que ce genre d'émission bête m'horripile au plus haut point...

—Audrey a passé la journée avec nous. Le petit Lucas a bien profité depuis sa naissance. À peine deux mois d'âge et le voilà presque avec son poids doublé. Madeleine prend son rôle de grand-mère très au sérieux. Elle n'a pas arrêté de le dorloter et de le bercer.

—Couché à 23 heures.

Dimanche, 25 août 1996

—Pensée du jour: Dans la recherche de la vérité, l'histoire n'a pas à prendre partie; elle n'est que le témoin de toutes les causes. Et lorsqu'elle s'applique à témoigner, elle prend inévitablement partie pour la vérité, pour la justice et pour le bon droit.

* * *

—Nuit un peu lourde, mais profitable. Les mauvaises habitudes de l'été et les nuits plus longues incitent à la grasse matinée. Réveil à 7 heures. Un record de paresse! Le soleil pénètre par les fentes des vénitiennes. Madeleine file parfait coma!

—Dans le *Progrès-Dimanche*, il est question d'un déblocage dans le dossier du mausolée, au cimetière Saint-François-Xavier. ³⁸ Dans cette affaire, j'aurai eu finalement gain de cause. La Corporation des Cimetières Catholiques a reconnu son erreur et elle a accepté de construire son édifice de carton à l'extérieur du périmètre historique. Tous mes combats n'auront donc pas été inutiles. Les gens sont obligés de faire des efforts et ils prennent peu à peu conscience de l'importance de leur environnement historique, siège de l'âme qui les habite.

* * *

—Après quelques jours de réflexion, j'ai décidé de décliner l'offre de l'avocat Martin Dallaire, de Roberval, qui voulait retenir mes services «d'historien expert», dans une cause type qui, je crois, aurait pris à parti les Montagnais du Lac-Saint-Jean, au sujet de leurs revendications territoriales. J'aurais été très mal dans ma peau en acceptant une cause si peu noble! Lorsque j'ai écrit et publié «*Le dernier des Montagnais*», ce n'était que pour comprendre. Rien de plus! Dans mon esprit, il n'a jamais été question de prendre un pouvoir avec cette histoire et d'en tirer profit de quelque façon que ce soit. Voici ma réponse:

«J'ai bien reçu et lu la documentation qui concerne la cause Jean et Via-teur Boivin & als. Après réflexion, j'ai plutôt décidé de ne pas m'embarquer dans un tel débat: d'abord, parce que je n'aurai pas le temps de m'y consacrer convenablement; ensuite, parce que je n'aime pas du tout l'idée de m'attaquer aux plus démunis de notre société (les Indiens en l'occurrence) sous le simple prétexte de gagner quelques sous. Bonne chance quand même!»

* * *

³⁸ Voir à ce sujet: Daniel Côté. «*Cimetière Saint-François-Xavier. La corporation érigera un mausolée*», in *Progrès-Dimanche*, 25 août 1996.

—«W» et «X» me téléphonent pour m'inciter à me rendre au Vieux Théâtre de La Baie, afin de participer à l'émission télévisée. Je leur ai dit que je n'avais pas du tout le goût d'aller faire le beau devant les caméras, mais que j'allais y repenser. On ne sait jamais!

* * *

—J'ai finalement décidé de ne pas me rendre à la soirée. J'ai déjà vu à quoi cela ressemble et je sais, d'expérience, que tout a été poli, nettoyé et préparé pour faire beau et bien. Ce n'est pas place. Je ne suis pas un gars «gentil»!

* * *

—L'émission de radio-télévision réalisée en hommages au Saguenay a été une véritable réussite... financière. Moi qui n'ai pas l'habitude d'écouter ce genre de téléthon pleurnichard, je me suis surpris à l'écouter du début à la fin pour voir jusqu'où ces gens pouvaient aller. Plus de 3\$ millions ont ainsi été recueillis au profit des sinistrés. Mgr Couture doit se frotter les mains; lui qui ne déteste pas se pavaner toute croix pectorale devant, dans le pourpre et le violet, et qui adore gérer les cueillettes de dons. Je crois qu'il a été comblé ce soir!

Couché à 23 heures.

Lundi, 26 août 1996

—La nuit a été excellente. bercé mièvrement par les chansons d'amour, les vibrants appels à la solidarité, les cris du coeur des Canadiens et les concerts d'applaudissements chaleureux des 18 000 spectateurs qui s'étaient réunis, hier soir, au Centre Molson, pour venir en aide aux sinistrés du Saguenay. C'est toujours réconfortant de sentir de tels élans de solidarité. À quelque part au fond de nous, on dirait qu'il y a encore un petit espoir pour la survie de l'humanité. Mais cela ne règle en rien le fond du problème!

—Réveil à 6 heures 15. Le ciel est en train de se dégager. Température plus fraîche, vent du nord-ouest et humidité. La journée s'annonce très belle.

—Dans les journaux, le focus est mis sur le spectacle d'hier. On parle très peu, cependant, des revendications populaires et des requêtes de citoyens qui exigent de plus en plus la mise en place d'une réelle commission d'enquête publique, avec pleins pouvoirs, pour faire toute la lumière sur les événements. La caricature du *Quotidien*, mérite le détour. Dans *La Presse* de ce matin («*Les sinistrés du Saguenay exigent une véritable enquête*»), Pierre Morency a trouvé la bonne «occase» pour se «plugger» encore une fois. Je crois que ma décision de ne pas me rendre à La Baie, a été la bonne.

—Madeleine fait sa rentrée ce matin. Elle affiche la mine d'une petite écolière qui frétille à l'idée d'étrenner ses souliers neufs. Clac! Clac! Clac! sur le parquet...

—Horreur! Le ministre Jacques Brassard est devenu bègue lui aussi! Comme le maire de Chicoutimi! Depuis qu'il s'est retrouvé avec le pouvoir, il a perdu son assurante assurance. Le vieux loup à moustache s'est métamorphosé en vieille chèvre à barbichette et ne montre plus que des dents de lait passablement ébréchées.

—10 heures. Téléphone du chroniqueur radiophonique, Alain Dexter. Il veut que je donne mes impressions à son auditoire sur le spectacle d'hier et, surtout, sur Brassard et consorts. Lui (Brassard) et le représentant de la Stone ressemblaient à des cybernautes avec leurs mines de morgue. Répondez après moi: «*Je bègue, tu bègues, il bègue... nous mentons, vous mentez, ils mentent*».

—J'ai pu finalement donner mes impressions sur les ondes de Québec et de Montréal. J'ai remercié les gens pour leur solidarité, leur générosité et leur gentillesse, mais je leur ai dit également qu'il serait préférable qu'on puisse nous-mêmes, grâce à un juste retour de nos richesses, travailler pour nous sortir de l'impasse.

—«W» et «X» m'ont téléphoné à tour de rôle pour me parler de la soirée d'hier, au Vieux Théâtre de La Baie. Ce fut un fiasco! Rien de moins!

L'animateur-vedette, Claude Charron, s'est retrouvé devant une salle presque vide. Il n'y avait qu'une quarantaine de personnes... Où étaient nos fiers combattants et sinistrés pour qui on trime sans relâche depuis plus d'un mois ? Tout simplement devant leurs téléviseurs, la grosse bière entre les deux jambes, à écouter paresseusement le spectacle! Ils ont fait exactement ce que le système attendait d'eux...

—18 heures. Je suis au restaurant Mikes, à La Baie, avec «W» et «X» pour faire le point. Tout près de nous, plein de «lologues» débarquent «incognitos». Ils sont bien une dizaine de ces brillants spécialistes cravatés, hautains et pédants, richement rémunérés par le bon gouvernement du Québec, pour tenter de trouver les mots qui permettront d'adoucir la pilule.

—20 heures, au Vieux Théâtre. On dirait que toute la ville s'est donné le mot d'ordre pour venir écouter ces beaux parleurs qui sont venus leur dire qu'au moins 225 familles d'entre elles vivent désormais sur des «zones inondables» et qu'elles doivent déjà songer à déménager leurs pénates ailleurs. Le moment est exaltant, presque enivrant! La grogne populaire est à la limite de la révolte! L'air est surchauffé! La plupart des sinistrés sont toujours dans l'incertitude et l'expectative. Avec raison, ces gens se disent écoeurés de se faire conter romance par tout un chacun. L'hiver s'en vient et rien n'a été fait pour ouvrir de nouveaux quartiers domiciliaires et de nouvelles rues. Seule la Stone-Consol n'a pas eu besoin d'attendre les autorisations requises pour procéder à la reconstruction de ses installations. Dans ce pays, il y a véritablement une justice à deux niveaux: l'une pour les multinationales et les grands de ce monde; l'autre pour le petit peuple.

—Faut le dire, j'ai été passablement impressionné par l'ampleur de la manifestation. En 47 ans, je n'ai jamais vu autant d'émotivité dans l'air! C'est le «grand dérangement», version saguenéenne. Je suis horrifié par la lâcheté des maires de La Baie, Chicoutimi, Jonquière, Laterrière et Ferland-Boilleau. Aucun d'eux n'a eu le courage d'intervenir avec force pour défendre ouvertement les intérêts de leurs administrés. Même que l'un et l'autre rivalisaient d'adresse pour louvoyer, plier l'échine et intriguer. Encore une journée dans cette cocotte à vapeur, et ce sera la jacquerie!

Mardi, 27 août 1996

Anniversaire du décès de papa

—Très mauvaise nuit. Couché hier soir à 23 heures 30, avec des nausées, des troubles intestinaux et des diarrhées. Je crois que l'eau «potable» de La Baie y est pour quelque chose. Tous ces malaises ont commencé après le café et le verre d'eau que j'ai pris lors de la rencontre d'hier soir. J'ai dû finir la nuit sur le divan.

—Levée du corps —du moins ce qui en reste— à 6 heures, la bouche encore pâteuse et les intestins triturés. Je crois que le pire est passé. Dehors, la fantasmagorie automnale s'est emparée du paysage. Une brume épaisse recouvre l'ancienne partie de la ville et le fond du temps est très frais: il fait 5 degrés seulement. Au Bassin, les rayons de soleil qui percent à travers les nuages rejaillissent avec mille éclats sur le rocher de granite rouge, dénudé et poli par la vague du 20 juillet. On dirait le crâne dégarni d'un bon vieux grand-père édenté à qui on a volé le chapeau. Curieux spectacle de lumières que font ressortir les murs d'un blanc immaculé de la «petite maison blanche» et du vieux moulin à farine, gardiens fantomatiques des lieux.

* * *

—Papa, malgré le cataclysme, on ne t'a pas oublié, n'aie crainte. Sapristi que le temps passe vite! Déjà 17 ans, mais dans nos coeurs et dans nos têtes, c'était hier. Nos corps ont vieilli, nos esprits et nos consciences se sont développés, mais notre souvenir de ta présence n'a pas été altéré. La plaie est toujours là, sensible, et s'ajoute à celle du Bassin qu'on est en train de trucider.

* * *

—Je poursuis la lecture du tabluscrit sur Jonquière. La semaine prochaine, je serai en mesure de recommencer à écrire. J'ai presque complètement perdu mon avant-midi à réunir et classer les documents d'archives sur l'histoire des «Déluges» au Saguenay et à rédiger une lettre au Centre Géoscientifique de Québec.

Didier Perret, à qui j'adresse cette lettre et ces documents, est présentement au Saguenay. J'ai de la difficulté à comprendre son manège ? Il me téléphone, il me dit qu'il est à Québec, mais j'apprends qu'il loge à l'Hôtel Chicoutimi !?!

Chicoutimi, 27 août 1996

Cher monsieur Perret,

Faisant suite à notre entretien téléphonique et à votre lettre du 20 de ce mois, voici, tel que convenu et promis, copies des documents qui font référence à des inondations... «inhabituelles» au Saguenay—Lac-Saint-Jean: sont inclus ici les débordements «naturels» et localisés de septembre 1869, de juin 1871, de mai-juin 1876, de juillet et septembre 1924, de mai 1928, de juin 1942 et de septembre 1946. Je vous fais grâce évidemment du dernier...

Et que Dieu me pardonne pour mon insolente insoumission! Mais même si la bienséance nous interdit de mettre en doute les paroles d'Évangile de notre bon gouvernement, il y a là, je crois, dans ces quelques documents, suffisamment de données ponctuelles pour faire un conclave: *car un «Déluge à tous les 10,000 ans» —et surtout en pleine période glaciaire— cela exige effectivement beaucoup plus un acte de foi (ou «an Act of God») qu'une accréditation scientifique.* D'ailleurs, et vous l'aurez sans aucun doute déjà pressenti, la liste des faits portés à votre attention sous ce pli n'a rien d'exhaustive et de définitive. Loin de moi l'idée de prétendre à une telle reconnaissance, car une recherche plus intensive permettra sans aucun doute de raccourcir les moments forts de ces débordements, à tous les quarts de siècle environ. Si vous me le permettez, j'aimerais également attirer votre attention sur le fait que ces crues funestes semblent faire partie de cycles qu'on peut assez bien cerner: (1869-1876), (1924-1928), (1942-1946), (1996-????)...

Bien cordialement.
Russel Bouchard

* * *

—Coté température, difficile de demander mieux. En après-midi le soleil brille de tous ses feux, une faible brise nordique nous cajole la joue au passage et le mercure vivote sur la barre de 17 degrés.

—La tribune de la Maison de la Presse m'est toujours fermée à double tours. Et je m'en foute royalement! D'autres, sont mieux inspirés et savent en tirer parti.

Mercredi, 28 août 1996

—La nuit a été excellente. Réveil à 6 heures 20, dans la même position qu'au coucher. Le beau temps que nous connaissons depuis plusieurs jours se poursuit. Aucun nuage dans le ciel et très frais. Ce matin, il fallait voir le nuage de brume à trancher au couteau qui planait au-dessus des Terres-Rompues. Le moment était magique! Les effluves de l'été qui trépassent sont transportées par une brise d'ouest et se mélangent à celles de l'automne qui s'en vient.

—Dans le *Quotidien*, rien de rien. La Maison oppose toujours une fin de non-recevoir à toutes mes déclarations. Tant pis! On fera avec ce qu'on a!

—Le président du «Comité d'Experts» chargé de faire la lumière (sic) sur l'inondation, nous demande de déposer nos mémoires avant les audiences. En voilà une belle! Il faut remettre les armes avant l'affrontement et attendre bêtement qu'on nous serve une réplique savamment orchestrée. En ce qui me concerne, il n'est évidemment pas question que je me prêle à ce jeu débile!

—Dans *La Primeur* de Jonquière, Claude Girard a tenu ses promesses.³⁹ Je crois que ses commentaires et sa sortie vont ajouter du piquant à la multitude qui demande et exige une véritable commission d'enquête. Les articles de ce matin sont loin de passer inaperçus. Dès 9 heures, j'accepte de passer en entrevue radio-phonique avec Myriam Ségal.

³⁹ Les textes de Claude Girard sont titrés comme suit: «*La hauteur de la pluie est passée à 279,4 mm. Le ministère tente de renforcer sa thèse d'un «Act of God»*»; «*La thèse d'un «Act of God » de moins en moins crédible. Une enquête publique devient de plus en plus nécessaire*»; «*Portage-des-Roches. Le ministère de l'Environnement avait perdu le contrôle durant trois jours*»; «*Plus que jamais, Russel Bouchard réclame une enquête publique*».

—Au téléphone, la veuve du ténor Yoland Guérard tient à me féliciter personnellement pour mes vibrantes sorties sur les stations de Montréal. Elle a dans les mains, me dit-elle, copie du livre de François Hamel, et elle est enchantée du produit —(je n'ai pas eu l'audace de lui dire tout ce que je pense de méchant sur cette croûte insipide). Le reste de la conversation a été, comment dire... ésotérique! Rien de moins! Peu avant le cataclysme, chuchote-t-elle candidement, son défunt mari lui a soufflé les mots «Ha! Ha!» et des chiffres! (Ah! Ah! Madame! vous m'en direz tant et tant! Par hasard, seriez pas parente avec une certaine Jeanne d'Arc ?)... C'est la deuxième fois que quelqu'un me téléphone pour me raconter ses visions et me parler de ses contacts verbaux avec l'au-delà. J'ai idée du nom de la prochaine: la cartomancienne Jojo Savard, avec sa tête de catin, ses cuisses vergeturées et ses gros nichons!?!

—Passé l'après-midi à corriger le tabluscrit. Demain, si je ne suis pas dérangé par des voix d'outre-tombe, la lecture de la première moitié du texte portant sur l'histoire de Jonquière sera terminée. Je pourrai alors reprendre le crayon.

—Réunion spéciale du C.A. du ComSi, au restaurant Lucerne, de La Baie. Les discussions portent essentiellement sur la pertinence de rencontrer M. Nicolet (demain) et de présenter un mémoire devant le «Comité d'Experts»??? Les uns veulent y aller... mais rétorquent qu'ils parleront sans écouter (baliverne incroyable!); les autres (auxquels j'appartiens) croient que si nous nous présentons devant ledit comité, nous reconnaitrons sa compétence par le fait même. Et c'est ce qu'il faut éviter à tout prix! On tergiverse et on s'éternise, on vote pour, on vote contre, et à chaque coup de vent les roseaux changent de côté. Les organisateurs de la rencontre-complice tergiversent tant et si bien qu'on croirait qu'il y en a qui travaillent pour l'adversaire...

—Toute une armée! Au moindre éclat d'obus et hop! c'est la poudre d'escampette. Comment poursuivre le combat, avec des soldats qui n'ont rien dans le ventre et avec des pleutres qui n'ont que le souci de récupérer leurs avoirs perdus ou le désir d'obtenir une promotion au sein des groupes environnementaux qu'ils représentent (et qui sont subventionnés par l'État et les multinationales!) ? Au fur et à mesure qu'on avance vers le champ de bataille, que l'ennemi fait reluire le bout de ses baïonnettes et que le roulement des tambours se fait entendre, nos

rangs s'éclaircissent. À la toute fin, lorsque les clairons sonneront le baroud d'honneur, il ne restera plus grands guerriers derrière moi. Combattre avec de telles mauviettes, qui calculent uniquement en fonction des retombées monétaires ou des promotions de carrières, n'a rien de stimulant. Comment accorder ma confiance à des gens qui n'ont aucune idée de ce qu'est l'honneur et l'oubli de soi ? Je garde donc le cap sur l'objectif final du combat, en solitaire, appuyé seulement par ma famille, la «petite», «W» et «X». À la fin, ce sera tout ce qui restera de ce brave escadron. J'en suis certain!!! Décidément, les grands chapitres de l'histoire du Québec pourraient s'écrire à partir de la liste de noms des traîtres et des lâches qui ont négocié nos défaites. Ici, le Christ aurait été vendu à rabais, pour 15 deniers seulement, par un fidèle ami de Judas. Et c'est avec ce monde-là qu'il faudra faire un pays!...

—Couché à 23 heures.

Jeudi, 29 août 1996

—La nuit a été assez agitée. J'ai été incapable de me libérer l'esprit et de me défaire des propos entretenus par les deux factions, lors de la rencontre «énergique» d'hier soir. La seule image qui m'est revenue constamment au cours de la nuit, est celle des deux Gilbert, père et fils, qui tentaient désespérément de faire accepter l'idée d'une rencontre avec Nicolet et, ainsi, de reconnaître implicitement le mandat du «Comité d'Experts». Le vrai combat n'est pas encore amorcé et voilà qu'on accepte une trêve avant le premier coup de canon. Avec des capitaines de cette trempe, la guerre risque d'être bien courte et le cheval de Troie trouvera preneur bien assez vite.

—Réveil à 6 heures tapant. Madeleine est au rendez-vous. Les cours commencent aujourd'hui. Dehors, le ciel s'est ennuagé, mais on nous dit qu'il fera beau. Ça reste à voir! Il fait chaud et l'air est très humide. Très sombre en début de matinée.

* * *

—C'était écrit dans le ciel, l'ennemi arrive avec son énorme cheval de bois! Tel que prévu, sur le coup de 13 heures, le père Nicolet et ses sbires sont au Vieux Théâtre de La Baie, pour une conférence de presse. L'opération charme, acte un, avec violons en sourdine et petits canapés en surprime. À ses côtés, des représentants du «Développement Durable», l'institution environnementale fantoche, le plus beau membre inutile qu'on puisse avoir en région, une institution alambiquée et formée dans le but de laisser croire que quelqu'un quelque part, ici au Saguenay—Lac-Saint-Jean, défend nos intérêts communs. C'est là d'ailleurs, me dit-on, que travaille Pierre Gilbert, la sentinelle endormie, le secrétaire-trésorier (\$\$\$) du ComSi et le futur collabo du «Comité d'Experts». M. Nicolet s'est évidemment félicité, en public faut le dire, d'avoir réussi à obtenir le support de cette formation aseptisée, et il a poursuivi en disant qu'il sera très heureux d'accueillir le ComSi. Fallait s'y attendre, l'ennemi est en train d'entrer dans nos murs!

—Nous avons donc là la preuve manifeste que l'invitation d'hier n'était qu'un piège grotesque, un piège à cons devant permettre au système de récupérer l'ensemble de la contestation. Si, de suite, nous avons accepté ce plat empoisonné, la presse aurait fait immédiatement ce rapprochement et le combat était déjà terminé avant la première charge. La manoeuvre, très sournoise, était donc extrêmement périlleuse pour les intérêts des sinistrés et peut être comparée à une torpille lancée d'un sous-marin en plongée.

* * *

—Je viens d'apprendre que Claude Dufour, un ami de l'époque du champ de tir, a rendu l'âme aujourd'hui, à l'hôpital de Chicoutimi. Je suis peiné de cette triste nouvelle! Tellement de beaux souvenirs me rattachent à ce monsieur. J'avais fait sa connaissance au début des années quatre-vingt, lors de la fondation du Club de Tir le Faucon. Avec moi, il était l'un des cinq membres fondateurs; j'appréciais grandement son honnêteté, son dynamisme et l'acuité de ses décisions administratives. Terrassé par des troubles cardiaques depuis une bonne dizaine d'années, il n'avait jamais accepté ce handicap. Merci d'avoir été mon ami!

* * *

—Réunion avec le «comité des sages» du 150e de Jonquière, au 2065 rue St-Dominique. Très cordiale comme rencontre. Ces messieurs dames ont surtout tenu à montrer leur intérêt pour mon travail qui sera, sans aucun doute, l'un des points culminants des fêtes de l'an prochain. J'ai cru percevoir également chez eux une certaine nervosité et la crainte de ne pas recevoir le produit à temps, vu ma présence persistante dans l'affaire du «déluge». En prenant connaissance du dossier d'étape que je leur ai soumis, ils ont été à la fois apaisés et impressionnés. Je n'ai pas le droit de faillir ici! Tellement d'espoir et de ressources ont été mis dans cette publication. Je n'ai aucune chance à prendre car, dans ce dossier d'écriture, personne ne me fera de cadeau. Levée de la réunion à 20 heures 30.

—Couché à 22 heures 15.

Vendredi, 30 août 1996

—Une autre nuit difficile. Le décès de M. Dufour, mon ami, m'a perturbé suffisamment pour que son image me réveille à plusieurs occasions. De guerre lasse, à 3 heures 30 j'ai pris édredons et oreiller et j'ai été tenter ma chance sur le divan. Il est décédé à l'âge de 59 ans et à la fin d'août. Comme papa!

—Réveil à 6 heures 15, un peu ébouriffé, mais encore en entier. Le soleil qui perce déjà à travers les vénitiennes n'a plus rien de ses couleurs de l'été. Il a le trait dru, affiche une robe jaune pré-automnale et éblouit au passage. La température reste fraîche et la brise vient du nord.

—Dans *Le Journal de Québec* et *Le Quotidien*, plein feu, évidemment, sur le passage de l'ouragan Nicolet et de sa commission bidon. Le fait qu'il n'a pas été en mesure de récupérer le ComSi (pour le moment du moins!), lui crée un certain malaise qui se fait sentir. *La Presse* est en retard. Pas grand chose à se mettre sous la dent. *Le Devoir* et *Le Soleil* sont tellement inopportuns qu'ils ne méritent pas le prix du papier sur lequel ils sont imprimés. Je préfère passer le petit déjeuner à ne rien faire.

—Je commence à écrire ce matin: Jonquière, deuxième de deux. Faut casser la glace maintenant!

* * *

—Ça y est, cette journée tant redoutée est enfin passée. Deux belles pages d'écrites. Le pire est derrière moi. Le reste viendra bien tout seul.

—Et ce téléphone qui n'a pas dérouté de la journée! En plus de la visite appréciée de M. Mimeault, il y a eu les appels d'Yvon (*Le Quotidien*), d'un journaliste de *La Presse*, de Claude Girard (*La Primeur*), de clients, etc... Ils voulaient tous en savoir un peu plus sur le livre de François Hamel (pas grand chose de bien, je vous assure!).

—La température est restée fraîche pendant toute la journée. Ennuagement en fin d'après-midi.

—La Stone-Consol vient de rendre public son fameux rapport et elle continue de prétendre, à corps et à cris, à sa totale innocence. Pour pouvoir consulter le précieux document, il faut pratiquement passer à travers un champ de mines anti-personnelles, une chambre à fumigation, accepter de se soumettre au détecteur de mensonges et à un lavage de cerveau, jurer fidélité et allégeance envers la multinationale jusqu'à ce que mort s'ensuive, prendre la position levrette et ouvrir les fesses... Et ce n'est pas tout: le fameux rapport ne sera consultable qu'à travers une vitre blindée! Toute une transparence!...

* * *

—Je passe une partie de la soirée au salon funéraire de la rue Bégin. Peu de monde: quelques amis et anciens confrères de travail, la famille, très restreinte. Les gens honnêtes n'ont pas d'histoire, c'est bien connu!

Samedi, 31 août 1996

—Une belle et bonne nuit de repos. Couché hier soir à 22 heures, j'ai filé «to the go» jusqu'au petit matin, à 6 heures 30. Le fond du temps reste sombre. Le ciel est lourd, il pleut (ou plutôt il bruine), aucun vent, très humide et assez chaud pour ce temps-ci de l'année.

—Dans les journaux, plein feux sur la «divulgation» du rapport de la Stone-Consolidated. La plupart des journalistes n'y ont vu que du feu et ils ont avalé tout de suite la couleuvre. Faut avoir un sacré front de boeuf pour oser se présenter en «*victime des événements*» !!! C'est ce qu'ils disent noir sur blanc, dans les journaux, à la télé et à la radio. Le texte d'Yvon Bernier, publié dans *Le Quotidien* de ce matin, en dit long sur leur attitude et permet de lire entre les lignes:

«[...] «*Nous avons été nous-mêmes des victimes*», a fait valoir Pierre Côté, directeur, division fabrication, au siège social de la compagnie à Montréal.»

«Avant que la conférence ne débute, l'on a avisé les membres de la presse que la période de questions serait plutôt «*courte*», et indiqué que la documentation relative aux événements «*ne pourra être consultée que sur place seulement*». Le directeur des ressources humaines, Claude Vincent, a cependant accepté, après que des journalistes aient déploré cet état de fait, de photocopier des données concernant la chronologie des événements ainsi que l'aide-mémoire préparé par MM. Pierre Côté, Richard Boucher et Marcel Matteau relativement à la «*crue*» des 19, 20 et 21 juillet.»⁴⁰

* * *

«Six semaines après le déluge au Saguenay, la Stone-Consolidated reconnaît qu'elle a été dépassée par les événements [sic], mais affirme avoir agi de son mieux dans le climat de confusion qui régnait les 19 et 20 juillet [sic].»

⁴⁰ Yvon Bernier, «*Premières heures du déluge. La Stone admet que la confusion régnait*», *Le Quotidien*, 31 août 1996.

«Au cours d'une conférence de presse à La Baie, les dirigeants de Stone-Consolidated ont donné leur version des faits, soutenu qu'ils n'avaient rien à cacher [sic] et dévoilé un volumineux rapport technique que seuls des spécialistes seront en mesure d'analyser dans les prochaines semaines. [...]»

«Dans le rapport remis à la commission scientifique, responsable de faire la lumière sur les causes de la catastrophe, Stone-Consolidated affirme que le niveau du lac Ha! Ha! diminuait continuellement dans les jours précédant les inondations. [sic]»

«Une station limnimétrique de télémessure informe les gestionnaires quotidiennement des niveaux d'eau. La direction affirme également que deux opérateurs se rendent deux fois par semaine au lac des Ha! Ha! pour y inspecter les installations [sic]. *«Nous effectuons une gestion quotidienne, 24 heures sur 24, sept jours par semaine. Nous avons toujours démontré que nous étions aptes à prendre nos responsabilités, dit M. Côté»* [sic]. ⁴¹

* * *

—Au restaurant, trois jeunes Métis montagnais finissent leur cuite du premier du mois. Le chèque d'aide sociale était en avance de deux jours. Aucun savoir-vivre, ni aucune classe! On a beau prétendre au respect culturel et au droit à la différence, rien n'interdit la retenue et la dignité. Ces trois jeunes Montagnais étaient comme trois jeunes Blancs lorsqu'ils sont ivres et qu'ils croient que le monde tourne autour d'eux. Complètement débiles!

—Journée sans histoire. Détour à la fromagerie Boivin, à La Baie, et petite soirée bien tranquille, passée devant la télé. Couché à 22 heures.

⁴¹ Martha Gagnon, «*La Stone-Consol a été dépassée par les événements*», *La Presse*, 31 août 1996, A-16.

Dimanche, 1er septembre 1996

—Réveil à 7 heures 15. Je porte encore en moi les séquelles de la minuscule barre de chocolat que j'ai mangée hier soir. J'ai l'estomac en compote ce matin. Nous avons droit à un début de journée brumeux, chaud et humide. L'humeur du temps est fantomatique.

—Dans les journaux du dimanche, La Stone est loin d'avoir le beau rôle ces temps-ci. Je crois qu'ils ont commis une erreur tactique importante, en contredisant la nouvelle de Tremblay qui affirmait la semaine dernière, dans le journal *Le Quotidien*, qu'il risquait d'y avoir 800 mises à pied, l'hiver prochain, en raison d'un manque d'eau pour l'usine. Bien malgré eux, j'imagine, les gens de la Stone lui ont fourni une belle occasion de virer capot et de se rallier, en apparence seulement n'en doutons pas, à la majorité du petit peuple rugissant! Rien de tel qu'une bonne petite menace du genre pour faire naître la dissension au sien des groupes populaires et tenter de gagner des appuis par ricochet: «*Si la pluie ne se manifeste pas rapidement dans le bassin versant du réservoir Ha! Ha!* —écrivit-il alors au son des violons—, *la communauté baieriveraine pourrait en payer un lourd tribut avec la fermeture de l'usine Stone-Consolidated pendant une partie de l'hiver*». À la fois très inconfortable (de placer ainsi le couteau sous la gorge des citoyens) et très mal inspiré (de vouloir jouer la carte du parrain repentant), Steven Hogues, le porte-parole de l'entreprise, enchaîna tout de suite en mettant les bémols sur cette énervante rumeur et en faisant mine «*d'adopter une attitude prudente face à cette question*». ⁴²

⁴² Cette nouvelle de Tremblay, «*Pénurie d'eau à La Baie. Stone pourrait devoir fermer ses installations*», fut publiée dans *Le Quotidien* du 30 août 1996.

*Les sinistrés doutent des prétentions
de la Stone-Consolidated* ⁴³

«FERLAND ET BOILLEAU (LT) — Les gens de la Stone-Consolidated ne peuvent plus bouger d'un pouce dans le secteur de Boilleau sans que la nouvelle se propage à la vitesse de l'éclair de maison en maison. [...] [Les citoyens de Ferland-Boilleau] sont loin de croire les prétentions de la multinationale qui affirme n'avoir aucune responsabilité, même si la digue du lac Ha! Ha! a cédé. [...] Visiblement, les efforts de la Stone-Consolidated pour se disculper n'ont aucun impact. Pire, la manoeuvre a un effet inverse.

«On ne veut pas arrêter les travaux de la digue. Ils ont besoin d'eau pour l'usine. Mais on veut une enquête sérieuse», affirme Michel Simard le représentant des sinistrés de Boilleau.

Comme plusieurs autres personnes rencontrées chez lui, où il tente de récupérer ce qu'il reste de sa maison inondée, Michel Simard a informé le représentant du *Progrès-Dimanche* de certaines manoeuvres effectuées au système de levage des pelles du réservoir. Une vérification sur place a confirmé les propos du représentant des sinistrés et il ne reste plus une seule pelle. Tout a été enlevé au cours des derniers jours.»

* * *

—Demain, une autre étape du combat débute: Maître Yves Lauzon débarque à l'aéroport de Bagotville. Il vient vérifier les besoins des sinistrés et il va tenter d'évaluer l'opportunité d'entreprendre une action en recours collectif contre la Stone-Consolidated. J'ai été convoqué par M. Gilbert pour faire partie du comité d'accueil.

—Couché à 23 heures.

⁴³ Louis Tremblay, «*Les sinistrés doutent des prétentions de la Stone-Consolidated*», *Progrès-Dimanche*, 1er septembre 1996, A3.

Lundi, 2 septembre 1996

Fête du travail

—Bonne nuit de sommeil. Visite des fées cocufiantes. Très pulpeuses les petites nouvelles. Dommage de les voir partir à si bonne heure. Je reprends contact avec le monde des vivants à 6 heures 30, bien reposé et bien «détendu».

—Depuis plusieurs jours et sans qu'on ne s'y attende vraiment, la chaleur et l'humidité nous ramènent les senteurs de l'été. On se croirait en juin, pour être plus exact, juste avant le grand dégât d'eau. Curieux, tout de même, ce revirement! La nature n'obéit plus aux règles et seul le raccourcissement des jours nous ramène à la réalité. À l'occasion, sur les hauteurs de la ville, on surprend les premiers érables de Norvège en train de rougir de leur métamorphose.

—Aucun journal ce matin. Je complète la lecture des cahiers du samedi. Fête du travail oblige.

* * *

—Tel que convenu avec M. Gilbert, après le petit déjeuner je file à l'aéroport de Bagotville, pour accueillir Maître Yves Lauzon, de Montréal. Nous sommes une bonne quarantaine à former la haie d'honneur (pour les «sauveurs» venus de l'extérieur, nous sommes toujours très rapides à dérouler le tapis rouge), mais je remarque que ce sont plus spécifiquement des gens de La Baie qui se sont donné la peine d'être là. L'avion arrive à 10 heures 15, avec une heure de retard; Maître Lauzon est accompagné de Pierre Morency. Je me sens un peu ridicule de faire ainsi le pied de grue, pour un petit avocat (surtout avec ce que je pense d'eux!) qui débarque au son des fifres et des tambours, en sachant très bien qu'il va capitaliser sur nos malheurs. Pour tenter de découvrir les vrais visages qui se cachent sous les masques et afin de mieux saisir les rôles de chacun des figurants, je reste très discret et je me contente de discuter avec les gens. Dès que les caméras de la télé se mettent à tourner et que les appareils photos s'énervent, Pierre Morency s'avance et prend la tribune (difficile de ne pas les voir, on dirait *Batman* et *Robi-*

ne!). Mais malgré tout ce fla fla, ce déplacement n'aura pas été inutile et m'aura permis, à tout le moins, de me resituer dans ce combat et de confirmer mes craintes et mes appréhensions. Alors que le groupe défile en convoi —presque funèbre— vers la ferme de Ligori Bergeron située le long de la rivière Ha! Ha, je retourne à la maison.

* * *

—Je prends le reste de la journée pour badiner et m'amuser. Brève visite à l'Étable, flânage et bricolage dans l'armurerie. Cette journée de congé arrive à propos. Ce n'est pas la forme.

—On m'apprend que l'avocat Lauzon a accepté officiellement la cause en recours collectif contre la multinationale Stone-Consolidated. Bien lui fasse! Et bien me fasse aussi!... Un mois et demi à tenir cette épée à bout de bras, c'est le temps que quelqu'un d'autre prenne la relève de la garde et qu'on passe à autre chose! Les figurants de l'acte deux de cette «fabuleuse» fresque théâtrale prennent place. Pour l'intérêt réel des sinistrés du Saguenay, le «Comité d'Experts» devient presque ridicule et m'apparaît bien inutile.

—Couché à 22 heures 15.

Mardi, 3 septembre 1996

—Depuis que j'ai recommencé à écrire, les nuits sont un peu plus difficiles. Je fais du sur place pendant dix ou quinze minutes, je me rendors et je tente d'étirer la nuit jusqu'au dernier réveil, à l'aube naissante. Il est 6 heures 15 exactement. Le ciel est nuageux et le mercure se maintient avec peine sur la barre du 10. L'automne est irrémédiablement à notre porte. D'heure en heure, on perçoit le changement sur le couvert forestier qui a commencé à perdre son vert tendre. À l'occasion, un volier de petits oiseaux migrateurs virevolte nerveusement tout près des tilleuls, se gorge la «fale» de graines, repart en catimini, appelle au rassemblement, et disparaît à nouveau dans le taillis. Parfois, les habitudes des humains s'apparentent étrangement à celles de la faune ailée. Le «pommier à Gilles»

est plein à craquer; et comme à tous les matins depuis une semaine, je fais le détour à l'Étable, prends ma petite ration quotidienne de fruits rouges, sirote un café en élaguant les dernières nouvelles, reviens à ma table de travail et m'engouffre dans mes angoisses qui rejaillissent aussitôt par le claquement du clavier. Pour les oiseaux comme pour moi, le cycle automnal ferme la boucle d'un univers bien particulier et ouvre sur un long, fastidieux et bien étrange voyage.

—L'écriture se fait tant bien que mal. Il me faut tuer les mauvais fantômes de l'été avant de me laisser habiter par de nouvelles ombres. Quatre heures de travail ferme et acharné, pour une triste et médiocre page! La récolte de mots a été bien maigre aujourd'hui! Les Muses se font attendre et y préfèrent les pommes... Il me faut tout revoir les dossiers, revivre les émotions des textes précédents, réapprendre mon sujet par coeur et remettre l'écrit cent fois sur le métier. S'user les doigts à force de copier, raturer, corriger et recopier, disait avec raison Voltaire, qui avait pourtant l'art de faire valser l'éloquente *Calliope* au gré de son humeur hypochondriaque, de ses petits malaises bien entretenus, de ses prétentions et de son arrogance: «*si Mathusalem avait fait des vers médiocres —écrivit-il un jour—, il aurait dû les refaire à neuf cents ans passés*». Mais je ne suis ni Voltaire, ni Rimbaud et, à 14 heures, les Muses n'étant toujours pas au rendez-vous, j'abandonne le combat pour laisser décanter tout ça. Demain, peut-être? J'ignore si c'est le fruit de l'angoisse, de la fatigue ou de simples troubles de vision, mais depuis quelques jours je suis assailli par des vertiges.

* * *

—Je réponds à la charmante invitation d'assister à la première représentation des deux courts métrages portant sur «Les Pays du Québec». C'est Camil Girard, un collègue, qui agit comme guide à l'intérieur des deux films: «Un royaume... sans roi» et «Du pays imaginaire au pays réel». Très beau travail de la part de toute l'équipe. J'estime qu'ils ont réussi un coup de maître et je ne suis absolument pas d'accord avec la critique dédaigneuse de Denise Pelletier, publiée dans *Le Quotidien* (du 4 septembre 1996). Les prises de vue sont superbes, les commentaires de l'un et de l'autre des figurants sont très pertinents et le montage est tout ce qu'il y a de plus professionnel. Un seul petit accroc qui ne saurait altérer en rien la qualité de la production, on retrouve plusieurs photos déjà trop connues

et trop vues dans des films du genre. Autre chose, les amuse-gueules étaient loin d'être à la hauteur. Très chiche comme goûter!

—De retour à la maison à 20 heures 30 et dans les bras de Morphée à 22 heures.

Mercredi, 4 septembre 1996

—La nuit aurait été sans accroc, n'eut été de l'orage incroyable qui s'est abattu sur nous à deux heures. Nous avons eu droit à un des plus beaux concerts d'éclairs et de tonnerre qui puisse se faire en cette période de l'année. La pluie est tombée si drue, qu'à un moment donné j'ai craint pour un dégât d'eau dans le sous-sol. La psychose du 20 juillet est encore bien vivante...

—Réveil à 6 heures 10, assez bien reposé. Le soleil est au rendez-vous, en dépit des orages de la nuit. Les nuages sont en train de se disperser. Madeleine est en pleine forme, Nicho est encore enfermé dans ses rêves et Virus (le serin) s'en donne à coeur joie. On entend que lui dans la maison. Que lui!

—Téléphone d'un dénommé Taras Gresco, un journaliste à la pige de Colombie-Britannique. Présentement, il travaille sur un projet de recherches pour le «*Canadian Geographic*» et il dit qu'il aimerait me rencontrer pour avoir mes impressions sur les événements du 20 juillet 1996. Il sera à Chicoutimi, à l'hôtel Panoramique, le 11 septembre. Nous convenons du 12 septembre, à 10 heures du matin, à mon bureau.

—Apparition —presque béatifiante— de Mgr Couture, à la télé. Du haut de sa chaire, qui semble suspendue aux nuages, le réputé prélat, à qui on a confié le prestigieux mandat de diriger la campagne d'aide aux sinistrés, demande à la population régionale de se présenter devant le «Comité d'Experts» chargé d'enquêter sur les causes des inondations... et si ça se trouve, de faire un acte de foi devant Nicolet et de baiser les pieds à Bouchard. Mais bon Dieu! de quoi se mêle-t-il celui-là ? Je croyais pourtant que le clergé québécois avait compris, depuis belle lurette, qu'il devait se tenir le plus loin possible de la vie temporelle des

citoyens —et encore beaucoup plus loin de la vie politique! Et si, dans ma folie bien à moi, il me prenait soudainement l'envie d'aller à la cathédrale de Chicoutimi, d'investir effrontément sa chaire et de prononcer des sermons ex cathedra contre Rome et les multinationales, que dirait-il, lui ? (Trop souvent hélas! le prestige de l'évêque est tributaire de la réputation du diocèse qu'il préside... et du total des dîmes qu'il perçoit dans la ville épiscopale! Tant la ville est snob et riche, tant l'évêque est...) Décidément, depuis que le Miraculé s'est emparé des commandes du Québec, nous n'avons plus rien à envier aux plus belles heures du régime duplessiste. Nous n'avons vraiment pas besoin de ce triste rappel! La sainte trinité, version québécoise, dépoussiérée, revampée, adaptée... mais toujours la même, alors qu'on se prépare pourtant à pénétrer dans le troisième millénaire de l'ère chrétienne: (l'esclavage à perpet pour tout un peuple, grâce à la menace du sceptre, de l'étranglement financier et de l'enfer éternel!). Ne manque plus que la réincarnation de Mère Marie-Joseph et du Frère André...

* * *

—La journée a été très chaude. Le mercure a presque gravi la barre des 30 degrés cet après-midi. Le soleil a marqué sa présence d'une bien belle manière.

—Couché à 22 heures 30. Il fait encore très très chaud dehors. C'est à n'y rien comprendre en ce temps-ci de l'année.

Jeudi, 5 septembre 1996

—La nuit a été excellente. Rien n'aurait pu perturber un repos qui se faisait tant attendre. Réveil à 6 heures tapant. L'humidité est pénétrante. La brume domine partout. La journée s'annonce laborieuse. Ce n'est pas la forme: mes troubles de vision se sont encore accentués. J'ai l'impression d'évoluer dans la pénombre. On dirait, parfois, que j'observe le monde à travers un écran de télé.

—Malgré cette lassitude, j'ai passé la journée dans mon bureau, à écrire et à me battre contre la plume. Peu à peu les Muses reviennent et je reprends ma vitesse de croisière. Pas si mal, déjà huit pages de rédigées depuis jeudi dernier. N'eut

été de tous ces gens qui sont venus me déranger, j'aurais pu facilement en faire deux de plus.

—Au téléphone, Marie-Paule Thérien, animatrice à la station radiophonique chicoutimienne de Radio Canada, m'informe que c'est mon nom qui est sorti du sondage effectué pour découvrir l'auteur Saguenéen le plus lu à la bibliothèque de Chicoutimi. On m'applaudit, je baisse mon chapeau et salue dignement! C'est la règle.

—Maman est arrivée ce midi de son voyage de pêche au lac FTG. Nous avons droit à une autre journée magnifique. Le mercure a atteint 26 degrés à quinze heures.

Vendredi, 6 septembre 1996

—Nuit d'orgies au bar d'à côté. Les pétarades de Harley Davidson, les rires, les cris et les esclandres d'une bande de dégénérés n'ont eu de cesse qu'au petit matin. De la fenêtre du salon, on pouvait voir des junkies s'enfoncer l'aiguille dans le bras. Quel triste et désolant spectacle! «White», ce chef de gang ubuesque, a fait des affaires d'or. À chaque fois que je commençais à retrouver le sommeil, un crissement de pneus, un vrombissement de moteur, un cri d'épouvante me ramenaient à la triste réalité du moment. En effet, au bout de ma rue se trouvent des dingues et des cloportes qui ne vivent que pour les ténèbres et la nuit! Au petit matin, on pouvait compter les «morts»⁴⁴ le long du parking de la Caisse Populaire et dans la cour du bar. Les seuls qui n'ont pas été dérangés par les bruits de la fête, sont les policiers qui, cela est bien connu, n'ont d'yeux et d'ouïes que pour le bon petit peuple lorsqu'il a le malheur de se trouver au mauvais coin de rue, au mauvais moment...

—Réveil à 6 heures, avec un goût de gaz carbonique dans la bouche. Le ciel est de toute beauté! Une température paradisiaque encore aujourd'hui, bien que le mercure risque de s'enrhumer un peu. Le vent se lève.

⁴⁴ Bouteilles de bière vides, en langage du milieu!

—Dans le journal *Le Quotidien*, on apprend que les citoyens du Bassin ont approuvé le projet d'un parc thématique. Le maire se targue d'avoir fait faire l'étude par des «spécialistes» de l'extérieur et il ose insinuer qu'il «n'y avait pas l'expertise requise à Chicoutimi» (sic)! Attitude à la fois curieuse, étonnante et équivoque!?! Hier, on sort le violon, les fleurs et l'encensoir, on me dit que je suis l'auteur régional le plus lu dans ce milieu, on me demande de participer bénévolement à l'inauguration de la bibliothèque municipale de Chicoutimi et voilà que l'administration publique n'a même pas la décence de demander mon avis dans ce dossier patrimonial d'une importance pourtant cruciale pour nous! Il est vrai, dramatiquement vrai, que «*Nul n'est prophète en son pays*»! J'en suis, dans cette affaire, la preuve manifeste et vivante!...

—En passant sur le pont Dubuc, j'ai toujours des haut-le-cœur en voyant le triste spectacle du Bassin broyé, éventré et labouré par une nature révoltée. À marée basse, c'est encore pire. Je ne m'habitue pas. D'ailleurs, je crois bien que je ne m'habituerai jamais! Et le temps n'y fera rien. Le spectacle écorche le cœur et fend l'âme! Le tumulte du 20 juillet a abandonné un tel amas de roc, de sable et de débris terreux qu'on ne s'y reconnaît plus. Entre les approches des deux ponts, côté sud, un énorme banc de sable, qui n'existait pas avant les événements funestes, remplit désormais l'espace marin pour les siècles et les siècles. À la sortie de la rivière Chicoutimi, cette nouvelle plage s'étend jusqu'au premier pilier du pont et forme un gué perpétuel. Avant, au XIXe siècle, le *Cukos*,⁴⁵ le *Thor*,⁴⁶ le *Marie-Louise*⁴⁷ et autres traversiers à vapeur y avaient leur port d'attache, les petits voiliers y jetaient l'ancre et les pêcheurs y lançaient filets. C'est «terrible!» de savoir et de prendre brutalement conscience qu'ici, en ces lieux bucoliques et dans ce prodigieux périmètre historique où papa est venu au monde et où j'ai meublé mon propre univers culturel, rien ne sera plus jamais pareil! Les fantômes

⁴⁵ Petit bateau à vapeur avec lequel la maison Price Brothers touait ses barges, ses estacades de billots et ses voiliers (est remplacé par le *Thor*, en 1885).

⁴⁶ Petit bateau à vapeur avec lequel la maison Price Brothers touait ses barges, ses estacades de billots et ses voiliers (commence son service en 1885).

⁴⁷ Le *Marie-Louise* entreprit le service de la traverse de Sainte-Anne au printemps 1898.

des lieux sont désormais condamnés à l'errance perpétuelle et ne seront libérés qu'au jugement dernier...

* * *

—Ma dernière intervention sur les ondes de CKRS radio et l'expression énergique de mon dégoût face à l'attitude du maire dans l'affaire de la reconstruction du Bassin, m'ont mérité les applaudissements de tout bord tout côté. Rarement, une dénonciation publique aussi virulente m'aura attiré autant de sympathie et cela se comprend fort bien; la population est outrée de la façon avec laquelle l'hôtel de ville manoeuvre dans ce dossier. À ce que l'on rapporte à travers les branches, même la Maison de la Presse (qui ne me porte pas dans son coeur ces temps-ci) s'est dite d'accord avec ma sortie à l'emporte-pièce.

—J'ai eu droit à un concert d'appels téléphoniques. Certains traîtres inconscients qui hantent les corridors de cet hôtel de fous ont bien voulu justifier leurs décisions administratives mais ce fut, là aussi, une fin de non-recevoir. Les gens ne sont quand même pas tous des dupes: ils savent très bien que notre maire, cet éculé personnage, a tout simplement voulu se venger de mes propos irrévérencieux en m'écartant bêtement de ce dossier. Très vulgaire et très philistin comme comportement! On peut mentir à la population pendant un certain temps, mais jamais tout le temps. Nous nous vantons d'avoir une belle université, un beau cégep et des jeunes finissants intelligents qui attendent l'occasion de faire leurs preuves en s'impliquant dans de tels projets et voilà qu'on décide de recruter ses soi-disant «experts» à l'extérieur de la région, sous d'insoutenables prétextes. Inutile de se leurrer plus longtemps, nous serons des colonisés tant que nos chefs auront un esprit de colonisés. Et j'ajouterai que nous ne serons jamais nous-mêmes tant que nous délèguerons à d'autres le soin de dire ce que nous sommes et d'écrire ce que nous devons être. Il n'y a guère d'alternatives: on fait l'histoire ou on la subit.

Samedi, 7 septembre 1996

—Une autre nuit d'orgies au bar d'à côté. À minuit, la musique était si forte qu'il m'a fallu faire ce qu'il me répugne le plus, et téléphoner à la centrale de police pour qu'on fasse respecter le règlement municipal sur le bruit après 23 heures. Transgression à la règle bien inutile, c'était à prévoir, car même avec les portes fermées on était constamment rappelés à la fête par le boucan et le capharnaüm.

—Au réveil, j'ai l'oeil un peu leste! Sur la côte atlantique, ils ont eu droit à l'ouragan «Fran», ici, à Chicoutimi, coin St-François—Roussel, ce fut la tornade «Christine» (du nom de la tenancière)... Levée du corps à 7 heures 5. Madeleine m'accompagne au restaurant ce matin. La brume, volatile et éparpillée par morceaux de petits nuages évanescents, plane au-dessus de la partie la plus ancienne de la ville. Le Saguenay, vers les Terres-Rompues, est de toute beauté ce matin. Mais encore et toujours, de l'autre côté du pont, cette plaie béante et pullulante qui nous arrache le coeur et qui refuse de se fermer!

* * *

—Nous avons eu droit à un beau soleil. Dans la cour de l'Étable, le «pommier à Gilles», arrivé au faite de sa gloire, dégage des arômes pour le moins exceptionnels. J'ai passé ce magnifique samedi d'automne à faire la navette entre la maison et l'Étable. À 16 heures, j'ai pris l'apéro sur la galerie avec Gilles et François. Terminé la journée à la maison, devant le téléviseur.

Dimanche, 8 septembre 1996

—Bonne nuit de sommeil. La «petite» a la grippe, et ce matin je me demande qui, de Virus ou d'elle, est le plus fragile dans cette maison ? Au bar d'à côté, il y a eu trêve! Comme des marées de capelans (ou des bancs d'anguilles!) poussés par un je ne sais quoi, le petit groupe de fêtards et d'habitues s'est déplacé à deux coins de rues d'ici, à l'autre fornicatorium, pour chercher sa dose de débilités.

Réveillé à 6 heures 45, par les chants de Virus qui semblait vouloir me porter grief de n'avoir pu, cette nuit, s'encanailler avec nos dérangeants voisins. Un rayon de soleil rebelle s'étirait alors jusqu'à la cage, où un minuscule plumet jaune s'époumonait comme un crieur de parvis d'église.

—Dans le *Progrès-Dimanche*, Banford décoche —à demi-mot, comme c'est son habitude— une flèche empoisonnée à l'endroit du ComSi qui «vient de percer une brèche dans l'impressionnant mouvement de solidarité régionale» en retenant les services d'un bureau d'avocats de Montréal, «pour défendre leurs intérêts», et qui agit ainsi «en colonisés». ⁴⁸ Non satisfait du doute dévastateur et de la graine de zizanie qu'il sème à tout vent au sein des regroupements de sinistrés, l'éditorialiste jette également un regard torve sur «le rôle joué par un autre montréalais dans le mouvement de contestation lancé particulièrement contre la compagnie Stone-Consol à La Baie, [soit celui] du président du regroupement des Conseils régionaux de l'Environnement du Québec, Pierre Morency». ⁴⁹

«En fait —conclut-il dans son éditorial— l'empressement que démontre l'avocat montréalais à prendre cette cause surprend presque autant que le choix de son bureau par les citoyens de La Baie. Parce que, l'expert qu'il est doit savoir que l'autorisation d'exercer un recours collectif est soumise à des règles juridiques complexes. Comme le souligne l'impressionnante jurisprudence relative au recours collectif, il faut répondre à plusieurs conditions pour recevoir cette autorisation de la cour. Dans le cas qui nous occupe, tout indique qu'un avocat aura du mal à obtenir l'assentiment de la cour pour son recours collectif». ⁵⁰

⁴⁸ Richard Banford, «Les sinistrés dénichent un sauveur», *Le Progrès-Dimanche*, 8 septembre 1996.

⁴⁹ Mais dans ce texte fielleux, M. Banford ne dit pas tout... ou semble très mal inspiré: pour une raison ou pour une autre, il omet effectivement de dire qu'à ce moment précis, l'environnementaliste Pierre Morency est en train de rendre d'incalculables services à notre communauté, en mettant tout le poids de ses compétences et toute sa détermination pour amener le «Protecteur du citoyen» à prendre la part des sinistrés du Saguenay.

⁵⁰ Heureusement pour les sinistrés de La Baie, cette prédiction journalistique ne se manifesterait pas, et Maître Lauzon réussirait à obtenir —assez rapidement— le droit d'intenter des poursuites en recours collectif contre la Stone-Consolidated.

* * *

—Nous avons tenu à profiter de cette belle journée sans soleil pour aller faire une virée du côté de Ferland-Boilleau. D'un bout à l'autre du chemin qui mène au lac Ha! Ha!, des files d'autos interminables, des masses de voyeurs du dimanche qui, comme moi, sont venus se rincer l'oeil sur les restes des maisons volontairement incendiées, sur le lit du lac Ha! Ha! toujours vidé de son sang, et sur le secteur des «eaux mortes» (un toponyme étrangement prémonitoire!), d'où on peut accéder directement à la jonction du nouveau tronçon et de l'ancienne route.

* * *

—Les prunes de l'oncle Paul-Aurèle sont déjà toutes tombées. Cette année, le pauvre homme n'a même pas daigné les ramasser. Lui qui a toujours été incapable de souffrir le désordre, le voilà désormais totalement indifférent à tout ce qui peut arriver à son ordinaire terrestre. Depuis son opération, on dirait qu'il a perdu le goût de vivre. Lorsqu'on le voit en train de faire sa marche à petits pas, il donne l'impression d'attendre son taxi, ticket sans retour pour le grand voyage. Le vieil homme est devenu subitement vieillard, le pas tremblant, la pensée ailleurs, l'oeil larmoyant. Ce monde n'est plus le sien.

—Couché à 22 heures.

Lundi, 9 septembre 1996

—J'ai passé la nuit seul dans les édredons. Le départ de la «petite» pour le divan n'a pas été sans conséquences. Une visiteuse de la nuit a cogné à la porte de mon imaginaire (de mon «susconscient», comme le disait si bien notre bon peintre naïf). Il y avait longtemps qu'elle n'était pas venue cette coquine. Sitôt la place libérée, la voilà qui se faufile à travers les couvertures pour partouser. Aux petites heures du matin, son fantôme a quitté la chambre sans mot dire, bas résille dans les mains, pieds nus et chemisier mal boutonné. Ce fut la nuit des règlements de compte avec un esprit patient, tordu et capable des pires bassesses.

—Réveil à 6 heures 15, mais avec des douleurs au côté gauche, signe qu'il faudra prendre attention aux émotions et au stress au cours des prochains jours. Dehors, le fond du temps s'est assombri. On dirait que le jour ne veut pas se lever. Le ciel est chargé de gros nuages noirs, quelques gouttes de pluie sont tombées au cours de la nuit et la journée promet d'être morose. Qu'à cela ne tienne, on passera tout ce temps à écrire. Les angoisses qui marquent mes débuts d'année littéraire se dissipent peu à peu.

* * *

—Depuis un mois et demi, je n'ai reçu ni coups de téléphone, ni nouvelles de mon vieil ami Levionnois. Même la lettre que je lui ai adressée dans les jours qui ont suivi le sinistre est restée sans réponse. On me dit qu'il est en Afrique...

—Dans les journaux, pas un traître mot également sur la suite des événements. C'est à croire que la population a déjà accepté les coups de sabre qu'elle a reçus de son «bon gouvernement» depuis le 20 juillet et qu'elle accepte de montrer son dos, encore une triste fois, pour en recevoir de nouveaux. Nous sommes ce que nous sommes... des bêtes de «somme»! Et ce qui est encore plus triste, il semble que nous serons encore longtemps ce que nous avons toujours été... Des esclaves de corps et d'esprit!

* * *

—La journée s'est passée sans histoire, tel que prévu. Quelques visites impromptues d'anciens clients tenaces et quelques coups de téléphone sans conséquences. La conférence sur *Le dernier des Montagnais*, prévue à Québec pour le début d'octobre, n'aura finalement pas lieu. Le programme est annulé, faute d'auditoire me dit-on... Je n'avais justement pas le goût d'y aller. Voilà un problème de réglé.

—Madeleine a pris le lit dès le retour du travail. Pas un mot, pas une plainte, pas un gémissement! Bon Dieu que la maison est vide et inutile lorsqu'elle n'y est pas.

—Couché à 21 heures 30.

Mardi, 10 septembre 1996

—Nuit difficile. La grippe de la «petite» et ses toussotements m'ont tenu éveillé jusqu'aux petites heures du matin. La chambre à coucher a pratiquement pris l'allure d'un mouiroir pour consommations (si ça se trouve, demain je devrai demander à mère Teresa de venir l'assister!). Avec un tel boucan, rien à faire pour garder le sommeil. J'ai planté des piquets pendant toute la nuit. De guerre lasse, elle est finalement repartie avec ses couvertures pour tenter de retrouver le sommeil sur le divan. Encore là, ce fut peine perdue! À chaque fois que l'esprit partait, les toussotements reprenaient.

—«Levée du corps» à 6 heures 10. Dehors, le temps est tout ce qu'il y a de plus morne et tout ce qu'il y a de plus triste. Il a mouillé pendant toute la nuit. Le ciel est chargé et la pluie tombe toujours. Cette pénombre angoissante amplifie mes troubles visuels. J'ai toujours cette impression bizarre de regarder à travers une pellicule de soie.

* * *

—L'affaire des inondations de juillet prend aujourd'hui une nouvelle tournure avec le dépôt des injonctions pour faire cesser les travaux de construction du batardeau au lac Ha! Ha! C'était à prévoir, sous le prétexte de restaurer son réservoir, la Stone-Consolidated en a profité pour détruire toutes les pièces à conviction et tenter de réduire à néant la défense des sinistrés qui ont intenté une poursuite en recours collectif (autrement dit, on fait brûler le cadavre de la victime sans avoir l'intelligence de faire une autopsie). Consécutivement à cette manoeuvre lourde de conséquences pour la Justice, le syndicat des employés de la Stone a fait une sortie vibrante —pour ne pas dire virulente— contre le ComSi qu'il accuse, maintenant, de tout mettre en oeuvre (sic!) pour faire cesser la production et mettre 800 employés au chômage (re-sic!).

—Le petit peuple est donc confronté, encore une triste fois dans son histoire, à la couardise des uns, à la trahison des autres, à la dissension et à l'érosion de ses forces. Si nous ne prenons pas les responsabilités qui nous incombent immédiatement dans cette triste affaire et si nous refusons d'affronter notre histoire en devenir, ce sont nos enfants qui devront, tôt ou tard (et probablement avec force, violence et brutalité), le faire à notre place.

—Se battre pour la justice n'a rien de facile, j'en conviens, et les gens doivent se faire à l'idée qu'ils devront, d'une manière ou d'une autre, en payer un jour chèrement le prix. On sort les haches et les gourdins pour se libérer d'un agresseur brutal et sitôt que l'ennemi fourbit ses armes, qu'il tire sur les chaînes de la servitude dont nous avons hérité de nos pères et qu'il menace de diminuer la ration de pain quotidien, on court se terrer dans le taillis comme des lapins, on fait réserve d'épis de blé pour l'hiver qui s'en vient... et on pleure sur l'histoire qu'on n'a pas eu le courage de faire et d'écrire. Mais qui a dit qu'une guerre de libération se faisait sans victimes, sans privations, sans souffrances ? Un jour, il faudra bien se faire à cette idée: on ne peut avoir le beurre et l'argent du beurre!... Ici, en toutes lettres, je rejoins Rousseau lorsqu'il dit et nous rappelle féroce­ment que: *«Tout homme né dans l'esclavage naît pour l'esclavage, rien n'est plus certain. Les esclaves perdent tout dans leurs fers, jusqu'au désir d'en sortir; ils aiment leur servitude comme les compagnons d'Ulysse aimaient leur abrutissement. S'il y a donc des esclaves par nature, c'est parce qu'il y a eu des esclaves contre nature. La force a fait les premiers esclaves, leur lâcheté les a perpétués.»* Il y a, dans cette prose d'une cruelle beauté, un troublant rappel de notre aliénante histoire! L'esclavage commence sitôt qu'on accepte de porter ses chaînes, et prend fin sitôt qu'on décide de combattre pour s'en libérer...

* * *

—Écrire est toujours très difficile, surtout avec ces nouveaux troubles de vision. Mais à force de piocher, j'y arrive quand même sapristi! C'est plus ardu, mais j'avance!

* * *

—Je casse la croûte avec «W» et «X», au restaurant de la rue Roussel. Il est 17 heures et nous attendons des nouvelles du ComSi qui est en train de parlementer avec la direction de la Stone-Consol. M. Gilbert est en passe de perdre ses derniers atouts! Ces gens ne sont véritablement pas à la hauteur pour poursuivre le combat. On dirait qu'ils font des détours savants pour se prendre aux pièges. Parfois, j'ai l'impression qu'ils font exprès! Je comprends maintenant encore mieux pourquoi il n'était pas possible d'aller plus loin avec eux.

—Je constate tout à coup que dans cette lutte implacable, toute l'initiative du combat a été récupérée —une fois de plus et malgré mes avertissements mille fois répétés— par les gens de l'extérieur. En plus d'être nés pour du petit pain, nous sommes formés pour être des esclaves et conditionnés pour le rester: avant-hier, c'était Pierre Morency (de North Hatley) qui prenait la pôle, hier c'était l'avocat Lauzon (de Montréal) qui récupérait la cause de recours collectif. Et tout ça, sans oublier que le «Comité d'Experts» est formé, sauf exception, de technocrates de l'extérieur et que la ville de Chicoutimi a retenu les services de Luc Noppen (un historien de l'art, de Québec) pour se faire proposer un plan d'aménagement (de déménagement ?) du Bassin. Décidément, nous n'avons rien perdu de nos qualités de COLONISÉS!!! Les Saguenéens préfèrent polir les chaînes qu'ils ont aux pieds plutôt que de se faire suer à la lime...

* * *

—Malgré sa grippe, Madeleine est allée à son cours de langage pour les sourds. Elle est restée... «sourde» à ma remontrance.

—Couché à 23 heures. Encore seul! La «petite» toussote toujours.

Mercredi, 11 septembre 1996

—Pas très fort comme repos! J'ai dormi comme un guerrier en état de siège! Tel que prévu, M. Gilbert est en train de s'effondrer devant les pressions populaires et il se prépare à plier l'échine devant les pressions de la Stone, du gouverne-

ment et des chefs syndicaux qui appuient la multinationale. ⁵¹ Nos opposants ont sorti l'artillerie lourde et les premiers coups de canons qu'ils ont tirés ont porté directement au coeur. Ainsi que je l'avais pressenti, je suis presque seul pour affronter l'adversaire (le vrai). Nous tirons la charrue têtes baissées, la broue dans le toupet et l'oeil dans le sillon, et nous ne daignons même pas hausser le front pour regarder en face celui qui nous fouette.

—Réveil à 6 heures. Le ciel est toujours dramatiquement sombre. «*It's a god day for dead*», disait le général Custer avant d'aller à sa dernière bataille. Mais allons-y tout de même et assumons nos choix! À la «chaaarge»!...

* * *

—8 heures. Le soleil vient d'apparaître. La journée s'annonce pas si mal après tout. Si je peux me débarrasser de mes mauvais fantômes, ce sera du gâteau. J'ai en tête tout ce qu'il faudra dire devant le micro et les caméras. Pendant le petit déjeuner, «W» et «X» m'ont téléphoné pour me soutenir et me donner les toutes dernières nouvelles.

—J'apprends que Pierre Morency a été tassé par le «Développement Durable» (Sous-Développement Durable !?!) qui vient de se réveiller subitement, comme par magie. Deux mois que ces gens-là dorment au gaz. Deux longs mois! Et voilà qu'ils viennent récupérer tout bonnement le dossier, comme ça, sans faire d'effort. C'est le début de la fin! Ne manque plus que l'U.Q.A.C. pour ramasser son os de ragoût et les miettes qui restent!...

* * *

—L'enregistrement pour l'émission de Radio-Québec (qui passera lundi prochain) s'est très bien déroulé. Également l'émission avec Myriam Ségal (CKRS), où j'ai pu, à satiété, tirer l'oreille des syndicats de la Stone et de la C.S.N. qui se sont retranchés dans un mutisme coupable et pour chatouiller le groin de

⁵¹ Voir à ce sujet, le texte d'Yvon Bernier, dans *Le Quotidien* du lendemain: «Grâce à une entente les travaux de la Stone reprennent au lac Ha! Ha!».

l'U.Q.A.C. qui se cache derrière le rideau depuis le début et qui attend le moment propice pour ramasser son croûton.

—Midi. Le ciel s'assombrit à nouveau. Petit vent d'ouest et température confortable.

—20 heures. J'apprends à l'instant que le gouvernement a accepté de nommer un «comité de consolation» pour assister le «Comité d'Experts» lors des audiences qui débiteront le 17 septembre. Feront également partie de ce «comité» bidon, le «Développement Durable» et le ComSi. Et dire qu'avec l'opportunité que venait tout juste de nous donner le Protecteur du Citoyen, nous étions en mesure de blesser l'ennemi à la tête. La direction du ComSi aura tout fait faillir en acceptant de baisser les bras devant Nicolet. C'est trop bête!

«Sois donc ami sincère ou sincère ennemi,

Et ne reste pas traître et fidèle à demi.»

Victor Hugo, «Cromwell»

Jeudi, 12 septembre 1996

—Encore une nuit en solitaire à cause de la p'tite toux à Mado! Aucune visite impromptue. Les fées cocufiantes ont pris l'habitude de glaner dans les lupanars de l'oubli. Seul, tout fin seul, à déambuler dans un océan drapé d'édredons et de coton. La machine à rêves s'est tue pour la nuit. Ce fut le néant... du «susconscient».

—Réveil à 6 heures 5, sous les glapissements, les flatulences verbales et les bruits de géhenne lancés sur les ondes d'une radio et d'une télévision peuplées par une armée de têtes heureuses qui ne sont même pas foutues d'analyser correctement les nouvelles et les potins du jour. Décidément, la révolution du monde des esprits n'est pas pour aujourd'hui. Pas à Chicoutimi en tout cas!

—Dans les journaux, haro! sur la lettre du Protecteur du Citoyen et la rebuffade qu'il inflige à Lucien Bouchard en ce qui concerne le «Comité d'Experts».

Nous avons réussi à obtenir la plus belle arme qui soit et le ComSi a trébuché bêtement en acceptant un prix de consolation. Pour un bout de micro, quelques minutes d'antenne et quelques dollars, ils ont finalement accepté de s'asseoir à une «table d'aviseurs» placée face au mur, dans le coin de la salle d'audiences, comme on faisait jadis à la petite école de rang pour mieux contrôler les élèves récalcitrants... Plus bête que ça tu meurs! Nous étions à un cheveu, à un mince cheveu d'obtenir ce que nous demandons depuis le début —une vraie commission d'enquête— et ils ont mordu au premier appât qui s'est présenté. C'est trop con! J'abandonne!

* * *

—Vent d'est. Ce sera la pluie à coup sûr.

—Tel que convenu la semaine dernière, j'ai accueilli à mon bureau, Taras Gresco, le chercheur de la Colombie-Britannique. Tête d'Anglais, fin vingtaine ou début trentaine, bien mis et belle personnalité, un peu séducteur même. Toutes ses questions étaient pointues; en un tour de main, il a réussi à ramasser l'essentiel de mon cheminement d'historien, mes principaux dossiers, mon carnet d'adresses, mes relations, etc... Je lui ai consacré mon avant-midi et il a même dîné avec nous. ⁵²

* * *

⁵² Taras Gresco publiera un magnifique dossier sur le «Déluge», dans *Canadian Geographic*, (March/April 1997), et dans *L'Actualité*, (mars 1997). De notre rencontre, de mes propos, de mes recommandations, de mon bref cours d'histoire du Saguenay et de toutes les informations qu'il a retirées goulûment de mon centre de documentation, AUCUNE MENTION !!! Ce chroniqueur a trahi la parole qu'il m'avait donnée cette journée-là, il a failli complètement à ses devoirs journalistiques et il a bafoué outrageusement l'éthique professionnelle. Curieusement! les seuls noms de collaborateurs qu'on y retrouve, sont ceux des soi-disant «experts» qui ont collaboré étroitement avec la Commission Nicolet, les universitaires rattachés à des institutions progouvernementales (dont l'U.Q.A.C. et le Développement Durable) et autres paillassons du système. Ce type a agi comme un véritable prédateur de l'information: il a prélevé sans rien laisser...

—Une journée pleine d'inattendus. Des coups de téléphone de tout bord, tout côté, le chauffe-eau qui défonce encore une fois, M. Potvin du comité des sinistrés de Laterrière qui fait le détour pour piquer jasette. Bon Dieu qu'il parle le type! La pluie débute à midi et s'amplifie en après-midi. Couché à 23 heures, après m'être rendu à la bibliothèque de l'UQAC, pour prendre une photocopie du document gouvernemental portant sur la «Loi sur le Régime des Eaux» au Québec.

Vendredi, 13 septembre 1996

—Il y a exactement 237 ans aujourd'hui, le 13 septembre 1759 plus exactement, la Nouvelle-France passait sous le contrôle militaire britannique. La bataille des Plaines d'Abraham se jouait en 20 ridicules minutes et tout un monde basculait. N'eut été de cette victoire (ou de cette défaite, c'est selon) où les McKenzie, mes ancêtres du «troisième lit», venaient de conquérir le droit de migrer au nord de l'Amérique du Nord, je ne serais tout simplement pas! Pourtant, mes chefs de file francophile, à Québec et à Montréal, me demandent sans arrêt de cracher sur cet instant «maudit» qui a permis qu'un jour je sois! Comment, alors, pourrais-je maudire cet instant béni et cracher sur ceux et celles qui m'ont donné vie? Les oiseaux souillent-ils leurs nids?

—Que mes frères et soeurs du «deuxième lit» me pardonnent cette prose anathème, mais ce n'est surtout pas moi qui vais pleurer sur le départ de Bigot et de sa clique, sur la lâcheté de nos premiers maîtres et sur le déshonneur de l'armée française, avec tout ce que la métropole fleurdélisée a fait endurer à mes frères de sang qui sombraient au «*fond de la mer Glaciale*». Voltaire nous a mille fois maudits, mille fois crachés au visage à cause de ces «*arpents de neige*», de ces «*déserts glacés*» et de ce froid pénétrant qui nous accompagne «huit» mois par année et qui a fait de nous ce que nous sommes; le roi nous a abandonnés au profit des Antilles à cause du rhum qui se vendait mieux que le sirop d'érable; et ses arrogants généraux n'ont vu en nous que de la chair à canons et qu'un immense champ de batailles où ils pourraient prendre du galon, gagner un peu de gloire et se mériter quelques seigneuries pour faire paître leurs bons boeufs canadiens. Car c'est tout ce que nous représentions pour l'un et pour l'autre: «*un pays couvert de neige et de glaces huit mois de l'année, habité par des barbares* —lire des boeufs

et prononcer des «beuhs»—, *des ours et des castors...* (Voltaire)» Et en surprime, il faudrait qu'on se mette à pleurer sur cet épisode dénaturé, sur cette Conquête qu'on dit «tragique». Tragique mon oeil! Tragique pour qui?... Pour la grand-maman qui s'est trouvée dans le «premier»? dans le «deuxième»? ou dans le «troisième» lit? Ou «tragique» pour les nouveaux maîtres canadiens-français, pure laine ceux-là, qui rêvent de nous asservir davantage en nous maintenant dans l'ignorance crasse, en déformant la vérité et en s'acoquinant avec nos anciens maîtres pour mieux profiter de notre légendaire soumission envers tous ces péro-reurs qui brandissent un fouet au nom du Christ et du fleur de lys...

* * *

—Réveil à 6 heures 10, les yeux dans un nuage de brume. Dehors, c'est encore la poisse. Il pleut averse. On raconte au restaurant qu'il y a eu un autre éboulis cette nuit, à La Baie, tout près de celui du 20 juillet, et qu'il a fallu évacuer des familles encore une triste fois.

—Dans les journaux, les têtes de pont de la désinformation reviennent à la charge pour aider gouvernement et multinationales à se disculper. Cliche (Chiche!), Brassard et Nicolet sont de passage et jouent du goupillon. Louis Tremblay, le «médiocre» de service, y va d'un texte lénifiant dans *Le Quotidien*. À le lire, on se croirait sur une autre planète! Dans ses chroniques sans nuances et exsangues de critique, il se fait ainsi l'écho robotisé et déprimant de la propagande étatique qui «*assure que les travaux de cette commission assureront la transparence nécessaire*» et qui se dit «*toujours convaincu que la commission mise sur pied constitue le meilleur forum pour discuter de la gestion des barrages dans un langage accessible aux citoyens concernés*». ⁵³

* * *

—Midi, l'heure du crime!... Drelin! drelin! coup de téléphone surprise de M. Gilbert. Depuis le temps qu'il se faisait attendre celui-là! D'entrée de jeu et com-

⁵³ Louis Tremblay, «*Même avec une Commission royale d'enquête les recours collectifs auraient été déposés*», *Le Quotidien*, 13 septembre 1996.

me si de rien n'était, il m'invite à rejoindre à nouveau les rangs de l'équipe pour monter le mémoire et le présenter à la Commission Nicolet. Ce fut un tonitruant, vibrant et cinglant refus de ma part et j'en ai profité, au reste, pour lui dire, sans détour aucun, que la direction du ComSi avait commis une erreur grotesque en acceptant le prix de consolation d'une simple «table d'aviseur» aux côtés de ces marionnettes du «Comité d'Experts». J'ai poursuivi en lui affirmant avec force, vigueur, que pour ma part il n'y aura aucun compromis, que je ne me présenterai pas aux audiences de la Commission Nicolet et que je n'en avais rien à foutre de ces guignols réquisitionnés par Bouchard! C'est trop con!! Avoir tout perdu, si près du but!!!

* * *

—Midi et quart, Morency m'informe qu'il pense démissionner de l'institution provinciale qu'il représente; il veut ainsi protester contre l'attitude du gouvernement qui refuse obstinément de mandater une vraie commission d'enquête pour faire la lumière sur les événements du 20 juillet dernier. Je ne suis pas de cet avis. Je crois plutôt qu'il ne devrait se servir de ce recours ultime qu'à la toute fin. J'ai l'impression qu'il serait mieux inspiré de me soutenir, d'annoncer qu'il ne rédigera pas de mémoire et d'expliquer pourquoi il ne participera pas à la Commission Nicolet qui contrevient à tout souci d'impartialité et de transparence. Mais peu importe sa décision: il est évident que ce type a marqué un point crucial en réussissant le tour de force d'obtenir l'aide du Protecteur du Citoyen dans notre cause. Chapeau!

Samedi, 14 septembre 1996

—La nuit a été très agitée. La pression subie au cours des deux derniers mois, le défi que m'impose l'écriture de l'histoire de Jonquière et les sollicitations qui ne cessent d'arriver de tout bord tout côté sont en train de me pousser vers les abîmes. J'avance dangereusement le long de la paroi. Danger! danger!

—Réveil à 6 heures 45, brisé par les rhumatismes et dévasté par l'angoisse. Qu'à cela ne tienne, il me faudra bien survivre encore une journée. J'ai hâte

d'avoir passé le cap de Noël. Le pire sera fait et je pourrai enfin reprendre mon équilibre. Dehors, il pleut et le ciel est sombre. On prévoit des pluies diluviennes au cours de la nuit prochaine, conséquence de l'ouragan qui vient de déferler sur les Caraïbes. Aujourd'hui, je dois reprendre une partie des travaux d'installation du nouveau chauffe-eau qui coule encore, et je dois travailler pour mettre la roulotte en hivernement. Je m'impose la discipline de faire le vide total. Visite au garage; Gilles s'est remis à bricoler après le 37.

* * *

—Coup de téléphone de Levionnois. Le bougre, il s'était fait attendre! Il m'a manqué. J'ai cru comprendre qu'il s'était rendu en Afrique pour vendre ses bricoles médicales. Il sera ici à la mi-octobre.

—La pluie abondante qu'on nous prédit depuis deux jours est enfin arrivée. Il pleut averse depuis ce midi, conséquence de l'ouragan «Hortense».

—Fourbu par cette semaine complètement débile et au rythme effréné, je me suis bêtement endormi sur le divan vers 21 heures. La pluie battante marquait alors la mesure.

Dimanche, 15 septembre 1996

—Une des meilleures nuits que j'ai eues depuis bien longtemps. J'ai filé sans interruption jusqu'au matin. Réveil et levée de ma pauvre dépouille à 7 heures 30. Il pleut toujours avec abondance et le temps est à la poisse. Il fait noir comme chez le loup, le ciel est toujours complètement bouché, le vent vient de l'est... et nos problèmes viennent du sud.

—Dans le *Progrès-Dimanche*, la Maison de la Presse prépare la venue de Nicolet et met la table pour le début des audiences. Avec la voie pavée par l'édito bête de Banford, ils savent tous très bien qu'ils n'auront pas à être inquiétés par la critique régionale dont les débordements ont été assez bien jugulés jusqu'à

maintenant. Pour eux, ce sera donc du gâteau, à moins d'un coup de théâtre... Et ce ne sera pas moi qui vais leur servir cette occasion! Que non!

«[...] Même si on ne pourra jamais remplacer tout ce qui a été dévasté, convenons que c'est déjà pas mal mieux que rien. [...] Tout compte fait — conclut Banford—, la décision gouvernementale de mettre sur pied une Commission technique et scientifique pour analyser la gestion des barrages au Québec constitue le compromis le plus raisonnable. C'est en tout cas la meilleure garantie possible que le Québec, après le rapport de ses commissaires experts, pourra se doter d'une véritable politique de gestion des eaux sur tout son territoire...» ⁵⁴

—Pas beau ça !?! Comme rampage et applaventrisme devant nos bons maîtres venus d'ailleurs, difficile de faire mieux! Décidément, cette région aura produit plus de traîtres et de lâches au ventre bleu que de libérateurs et de vrais héros! Ici, les Ricains peuvent dormir l'âme en paix, Benedict Arnold se serait trouvé en pays de connaissance et aurait eu de la difficulté à performer...

*«S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas.»
Corneille*

* * *

—Journée terne et sans histoire. Je profite sagement du repos dominical. La pluie a cessé. Il n'y a rien à faire, sinon d'écouter le tic-tac de l'horloge. Nous allons prendre le thé chez les beaux-parents pour finir la journée. Couché à 21 heures 30.

⁵⁴ Richard Banford, «*Les contribuables perdent sur toute la ligne*», *Progrès-Dimanche*, 15 septembre 1996, A5.

Lundi, 16 septembre 1996

—Deuxième bonne nuit en autant de jours. Le repos de cette fin de semaine-là s'imposait. N'eut été du téléphone, c'eut été le nirvana... Malgré ce petit accroc bien inconfortable, j'ai filé «to the go» jusqu'au matin. Je n'ai pas l'habitude d'être réveillé par la radio, mais ce fut le cas ce matin. Six heures cinq minutes, début de matinée automnale. La barre du jour est givrée, la pluie a cessé et le vent est tourné au nord.

—Dans les journaux, plein feu sur Nicolet et sa commission-bidon. Ici, les éditoriaux lui donnent le bon Dieu sans confession avant même qu'il n'ait ouvert la bouche. C'est à se demander si Néron, Bourdon (hon!... «La plate du jour») et consorts ont été dotés d'une moindre parcelle d'esprit critique. «[...] *Pour l'heure* —écrit ainsi l'éditorialiste Carol Néron—, *un fait est certain: le gouvernement québécois donne bel et bien l'impression de vouloir aller au fond des choses. Sur cet aspect de la question, David Cliche s'exprimait avec le ton de la sincérité, vendredi matin, lorsqu'il a rencontré un groupe de journalistes de la Maison de la Presse au Montagnais de Chicoutimi...*»⁵⁵ Lorsqu'il s'agit de questionner le pouvoir dans toute sa force et toute sa plénitude, nos colitigants plaideurs deviennent curieusement aphones et cachent leurs dents de loup... qu'ils réservent pour donner dans le dos des agneaux sans défense, des faibles, des déçus et des laissés pour compte. Elle est belle notre sentinelle! Elle est à l'image de notre démocratie: flatulente, flétrie, rouillée, endormie...

—Notre époque —et nos journalistes nous le font sentir, hélas! avec une éloquence dégénérée— a fini par oublier que l'avenir de l'humanité ne se trouve pas dans l'étendue des connaissances qu'elle a acquises en 5 000 ans d'histoire, mais plutôt dans les questions qu'elle pose en regard de ce même passé. Malraux, le grand Malraux, l'irremplaçable Malraux croyait et soutenait avec force, vigueur, que dans le domaine du destin, l'homme valait infiniment plus par

⁵⁵ Carol Néron, «*Commission Nicolet: «the day after»*», *Le Quotidien*, 16 septembre 1996.

«*l'approfondissement de ses questions que par ses réponses*». Mais à quoi bon se morfondre et s'acharner à stimuler des eunuques trépanés par la suffisance et la complaisance de croire qu'ils sont l'aboutissement de l'âme humaine! Espoir futile, s'il en eut un effectivement, que celui de vouloir exciter l'intellect et la conscience sociale à partir du questionnement existentiel chez des adorateurs de la pensée magique, chez des gens qui ne vivent que pour le présent, qui se complaisent dans les demi-vérités, les mensonges acceptables et la sécurisante médiocrité.

* * *

—Le soleil est de retour mais côté émotionnel, c'est la pénombre. Fallait bien s'y attendre, avec cet été de cul et ce travail de fou. La commission Nicolet et l'autobus du show business sont en ville.

—Visite médicale. La journée n'a pas été si mal après tout, mais je préfère jouer de prudence. Le mieux est l'ennemi du bien. J'ai même reçu ma nouvelle paire de lunettes. C'est pas possible l'amélioration.

* * *

—À 19 heures, à l'émission de Radio-Québec («Québec plein écran»), l'animatrice Anne-Marie Dussault a remis en question la crédibilité du père Nicolet. Le p'tit homme avait l'air d'un minus et ne faisait visiblement pas le poids. C'est moi qui ai ouvert le bal en qualifiant, d'entrée de jeu, les membres de la Commission Nicolet de «marionnettes réquisitionnées par le régime». Et vlan!

—J'apprends à l'instant que le journaliste Yvon Bernier, qui couvrait les événements du «déluge» depuis le 20 juillet, vient d'être tassé; sans justification aucune, la direction de la Maison de la Presse lui a cavalièrement retiré le dossier pour le confier à Louis Tremblay. Il est clair que cette séculaire institution, dirigée depuis quelques années par des rois nègres, a tout bonnement décidé de jouer le jeu du système en confiant la couverture de la Commission Nicolet à une plume fade, à ce béni-oui-oui de l'heure, au thuriféraire attitré de nos cuistres étatiques, Bouchard, Brassard, Cliche et consorts...

* * *

—Couché à 21 heures 30. Pierre Morency, avec qui j'ai parlé longuement du travail des journalistes de la Maison de la Presse, vient de me télécopier la lettre qu'il leur a adressée. En voilà au moins un qui n'y va pas avec le dos de la cuillère et qui n'a pas l'intention de s'en laisser imposer. Dans cette lettre, se retrouve l'essentiel des questions qu'auraient dû poser les journalistes, peu importe la tribune qu'ils représentent. La pertinence des propos rédactionnels de Morency et l'acuité de son questionnement méritent le détour: ⁵⁶

Depuis quelques semaines, selon certains, les sinistrés du Saguenay sont devenus de plus en plus contestataires. Le point culminant, d'après eux, fut le jour où l'on apprit avec consternation qu'un groupe de sinistrés s'apprêtaient à demander une injonction afin de s'assurer qu'une compagnie préserve des éléments indispensables pouvant être utilisés pour faire la lumière sur les causes d'un sinistre dont ils ont été victimes. ⁵⁷

Pourtant, cela relève des droits les plus fondamentaux de tout citoyen du Québec. Avant même que cette requête ne soit entendue —et elle n'a pas été entendue puisqu'une entente à l'amiable est intervenue entre les parties— s'est mis en branle la plus formidable machine des dernières années.

Depuis quelques jours, se préparait cette sortie du 11 septembre 1996, précédée des articles ou propos les plus étranges, dont celui de monsieur Richard Banford publié le 8 septembre 1996. Il tirait à boulet rouge sur les sinistrés, en utilisant tous les prétextes pour dénoncer leur démarche: «Vous créez une brèche dans la solidarité. Vous agissez en colonisés. Vous vous mettez la communauté juridique à dos». Tout y passe, allant

⁵⁶ Cette lettre, qui se voulait une réplique aux propos insidieux et biaisés de Richard Banford (Cf., *Le Quotidien*, 8 septembre 1996), fut adressée le 16 septembre par son auteur; elle ne fut publiée que le 10 octobre, après d'interminables démarches et après que Pierre Morency eut déposé une plainte devant le Conseil de Presse du Québec. —Le 17 septembre 1996, Morency, désabusé par toute cette magouille érigée en système, démissionnait de la présidence du «Regroupement national des Conseil régionaux de l'Environnement du Québec».

⁵⁷ Il est à noter que les textes en italique n'ont pas été publiés dans l'édition du journal *Le Quotidien*, du 5 octobre 1996; pour se justifier, la direction de la Maison de la Presse prétextait alors le manque d'espace!!!

pratiquement jusqu'à affirmer que les sinistrés auraient du mal à obtenir ce qu'ils demandent!

De mémoire d'homme, je n'ai jamais vu de commentaires aussi tordus et malhonnêtes. Depuis quand un citoyen est-il tenu de consulter dans les choix d'un avocat ou d'un médecin ? Combien de personnages célèbres de votre région ont eu recours à des gens de l'extérieur ? En sont-ils pour cela des Judas ? Comment peut-on utiliser des notions de région et de solidarité pour imposer de tels propos ?

Il est malheureux que ce boulet provienne des milieux mêmes qui se doivent de défendre les droits et libertés des gens. Au nom du régionalisme, avez-vous remis en question la provenance des membres de la Commission scientifique et technique ou de son président ? Y a-t-il eu, dans ce dossier, un jugement qui met en péril les droits individuels ou collectifs ? Pourquoi, à ce titre, ne pas avoir questionné l'obligation pour les sinistrés au renoncement à tous recours dans le cadre de leurs demandes d'indemnisation ? Pourquoi ne pas avoir insisté sur la mise en place d'une véritable commission d'enquête comme le reconnaît le Protecteur du citoyen lui-même ?

Dans un tel débat, les gens ont un impérieux besoin d'une presse libre et indépendante, comme le mentionne d'ailleurs plusieurs interventions de la Fédération des journalistes professionnels du Québec. Or, de tels commentaires relèvent plutôt d'une presse soumise et débilite.

Comment peut-on rendre coupables les victimes ? Comment peut-on utiliser les mots solidarité et régionalisme pour écraser des victimes ? Je préfère les mots éthique, équité, professionnalisme, objectivité. Est-ce de la duplicité ou un sombre propos ?

Mais comment en sommes-nous rendus là ? La solidarité de tous les intervenants n'aurait-elle pas été plutôt d'exiger une véritable commission d'enquête, ce qui aurait respecté les droits de tout un chacun ? Finalement, le geste des sinistrés n'est-il pas le seul moyen qui leur reste pour préserver leurs droits et leur dignité ? Depuis des semaines, ces gens ont formulé les mêmes demandes, appuyés par des organismes de partout au Québec.

Les problèmes environnementaux sont causés par le non-respect de l'homme envers l'environnement, mais aussi par le non-respect de l'homme envers l'homme et aussi par la mal-répartition des avoirs, l'iniquité, la pauvreté et le mal-développement.

Nous sommes face à la pire catastrophe environnementale que nous ayons jamais connue. Des milliers de personnes évacuées, plus d'un milliard de

dollars de dommages, des dommages environnementaux incroyables... et pas d'enquête publique!

Pourtant, nous avons vu des enquêtes publiques partout ces derniers temps: routes, plongée sous-marine, barrages privés et, tout dernièrement, incendie d'une résidence pour personnes âgées avec victimes. Je reconnais l'importance que l'on se questionne sur la présence de gicleurs automatiques dans des résidences pour personnes âgées. Je n'ose croire que la justification d'une enquête publique soit fonction du nombre de victimes. *Que l'on ne me serve pas l'opinion qu'une commission d'enquête prendrait trop de temps et ralentirait la reconstruction, car il est élémentaire qu'il aura suffi de mettre en place une commission scientifique et technique bonifiée par des représentants du public et des experts en environnement, dont le mandat aurait été de répondre rapidement aux demandes les plus pressantes. Jamais, les sinistrés, parmi lesquels on retrouve plusieurs travailleurs d'usines, n'ont eu l'intention de fermer les usines et de perdre ainsi leur propre emploi.*

Dans la situation actuelle, en donnant aux sinistrés le fardeau de la preuve, le gouvernement n'a-t-il pas créé une telle situation inacceptable ? Mais à travers toute cette fumée, existe-t-il vraiment une volonté du gouvernement d'instaurer un cadre permettant un véritable débat public sur la gestion de l'eau ? N'est-ce pas un signe de colonisés que de ne pas être maîtres de notre principale ressource: l'eau ? À qui sert-elle ? Sans ce débat, ne risquerions-nous pas encore de mettre en danger nos populations ?

Puisqu'il s'agit d'une catastrophe environnementale, il est essentiel que l'on remette en question le désengagement de l'État en matière environnementale. Si nous voulons éviter de telles catastrophes, il est indispensable d'allouer des fonds et des pouvoirs au ministère de l'Environnement et de prévoir des fonds pour les groupes environnementaux, dernier rempart des citoyens pour la protection de leur environnement.

Cette catastrophe fournit une occasion unique et historique aux Saguenayens de jouer un rôle majeur dans la définition d'une politique de gestion de l'eau et dans le renforcement des politiques environnementales au Québec. Et ils en seront les premiers gagnants.

Je réitère mon appui indéfectible aux demandes des sinistrés et des groupes qui les supportent.

Pierre Morency,
North Hatley

—En Amérique —et encore plus au Québec et beaucoup plus en Sagamie, où les multinationales pillent et dévastent le patrimoine environnemental depuis 350 ans avec la complicité de nos chefs politiques— la démocratie permet de dire, d'écrire et de publier tout ce que l'on veut... tant que le coeur du système et les institutions qui en profitent ne se sentent pas menacés dans leurs privilèges et leur omnipotente stabilité.

Mardi, 17 septembre 1996

—La nuit a été excellente. À quatre heures, j'avais déjà tout récupéré sur les labeurs et la fatigue de la veille. J'ai été réveillé par les premiers fantômes de la Commission Nicolet qui commence à siéger ce matin, à La Baie. Ne nous méprenons pas, nous allons avoir droit, pendant trois jours pleins et entiers, à la plus belle séance d'hypnose collective qu'il eut été donnée de voir en cette contrée.

—Six heures, la barre du jour pointe à peine. Le temps est frisquet et la rivière laisse échapper un épais nuage de brume sur toute sa longueur. Le Saguenay, la matrice de notre histoire, s'étire, s'ébroue et transpire comme un orignal en chaleur. Le mercure se maintient aux environs de cinq degrés, le ciel est parfaitement dégagé et le vent souffle faiblement du nord-ouest.

* * *

—Pensée du jour: La pauvreté qui se généralise et s'institutionnalise à travers le monde, tient du fait que quelques initiés se sont emparés du bas de laine de l'humanité. Depuis un demi-millénaire, les grandes familles accumulent et concentrent sans relâche le capital et la plus value des labeurs de la planète qu'elles se transmettent de génération en génération. La famille royale d'Angleterre en est le plus bel exemple! Comment faire comprendre à mes semblables que les fondements de notre servitude animale, de nos peurs et de notre esclavage sont dans les titres boursiers, les ambassades, les parlements, les casernes militaires et les postes de police: enlevez le premier, le pouvoir du deuxième s'étiolle; enlevez le deuxième, les autres perdent tout pouvoir et la liberté reprend ses lettres de noblesse...

* * *

—L'avant-midi a été infernal. Avec le *SS Commission Nicolet* qui tanguent autour de La Baie, le téléphone n'a pas dérougi; au moins six ou sept d'entre eux concernent des postes de radio et de télé qui m'invitent à livrer mes états d'âme en public. De guerre lasse, malgré la règle que je m'étais pourtant imposé, j'ai acquiescé à la requête de Myriam Ségal (CKRS) avec qui j'ai échangé sur les ondes pendant une bonne demi-heure. Chacun a eu droit à son cadeau: de la Commission bidon, en passant par les maires de La Baie et de Jonquière, le Com-Si qui nous a fait faux bond et la Maison de la Presse qui n'a pas fait correctement son job et qui a endormi tout le monde pendant deux mois interminables. Le journaliste Louis Tremblay, cette limace de l'information régionale, a eu droit à un traitement de faveur.

—«W» et «X» m'ont téléphoné à tour de rôle, au moment où je fermais l'ordinateur, à 16 heures. Paraît que messieurs-dames de la Maison des Ténèbres sont en émoi à cause de ma charge verbale de ce midi! Fallait bien que quelqu'un ait le courage de leur dire en pleine face ce qu'il pense d'eux et qu'il leur fasse savoir tout le mal qu'ils ont causé à notre région.

* * *

—Le soleil est splendide. Les érables passent au rouge. Exit l'été! Madeleine est allée à son cours de sourds... sans mot dire! De toute façon, qu'aurait-elle bien pu leur raconter?

—Un serment au coeur, je dois désormais me libérer de mon petit couteau pliant que je portais à la ceinture, dans un petit étui de cuir brun. La ville de Chicoutimi vient de passer un règlement qui prohibe le port de tout objet pointu ou tranchant, si petit soit-il, le port des bracelets de cuir, etc... etc... Le problème qu'on tente de régler sur le moment est infiniment plus petit que celui qu'on crée à long terme ! Une à une, nos libertés nous sont retirées. Mais où donc s'arrêtera cette folie totalitaire ? Tout simplement quand nous aurons le courage de dire que nous en avons marre!... Les gouvernements créent les lois, les lois créent les cri-

mes, et les crimes permettent aux tyrans de justifier leur tyrannie. Ce continent a été construit sur la liberté du corps et l'indépendance de l'esprit; les esprits vertueux vont le détruire. Que Dieu me garde de ceux et celles qui me veulent du bien; ils seront mes geôliers et mes tortionnaires!

—Couché à 22 heures 15, vidé!

Mercredi, 18 septembre 1996

—Nuit lourde et agitée. L'ennemi est riche et ne fera pas de quartier. J'ai l'impression que les deux prochaines semaines ne seront pas du gâteau. Réveil à 6 heures. Le nuage de brume est encore plus épais que celui d'hier. Toute la vieille partie de la ville, le haut des côtes autant que le bas, semble émerger des enfers. La température est frisquette et le vent vient du nord-ouest. Il est trop tôt pour savoir ce que nous réserve la journée. Aujourd'hui, je refuse tout contact avec la radio et le téléphone. Je dois me concentrer sur la conférence de presse de cet après-midi, pour le 150e de Jonquière.

—Dans *Le Quotidien*, les textes de Louis Tremblay qui relate les premiers échanges de la Commission Nicolet, semblent corrects... pour l'instant! Je crois que la pression que j'ai mise sur lui, hier, l'accule à la plus élémentaire des prudenances. Tant mieux! La vérité n'en sera que mieux servie! Non, ce matin c'est l'éditorialiste Carol Néron qui remporte la palme du texte le plus lénifiant du jour, en affirmant que la première journée d'audiences de la Commission a été très «pointue», alors que l'évidence du contraire saute aux yeux:

«[...] En fait —écrit-il—, la véritable surprise d'hier réside dans l'attitude des commissaires, qui posent des questions plutôt pointues, notamment, comme on devait s'y attendre, dans le cas de la gestion de la digue du Lac Ha! Ha! par la Stone-Consol. Cette approche qui, sans être exagérément agressive mérite tout de même le qualificatif de musclée, tend à démontrer que les membres de la Commission Nicolet n'ont pas l'intention de s'en

laisser imposer, et ce malgré l'étroitesse relative du mandat dans lequel ils sont cantonnée [...]» ⁵⁸

* * *

«[...] Le moins que l'on puisse dire, c'est que la Commission scientifique et technique sur la gestion des barrages ne fait pas l'unanimité au Saguenay—Lac-Saint-Jean. La grogne s'est installée parce que de nombreux sinistrés jugent le pouvoir de cette commission nettement insuffisant. Ils auraient préféré une véritable Commission d'enquête [...]» ⁵⁹

* * *

«[...] Faut-il encore construire des barrages en amont des villes et même confier leur gestion et, partant, la sécurité des citoyens à des entreprises privées? C'est à des questions de cette taille que sera confrontée la «commission technique et scientifique» chargée par Québec d'élucider les causes du déluge de juillet au Saguenay. Ces audiences, qui ont débuté hier, peuvent-elles aussi, à partir d'un mandat «technique et scientifique», départager les responsabilités de mère Nature et du gouvernement, des ministères des Ressources naturelles ainsi que de l'Environnement et de la Faune (MEF), sans parler de leurs titulaires, à qui la loi confie l'allocation des ressources hydrauliques et leur gestion sécuritaire [...]». ⁶⁰

* * *

—Myriam Ségal a tenu à préciser sur les ondes de la station CKRS, qu'elle se dissociait de mes propos! «Brave» fille!!! Ce n'est pas la première fois que j'entends le coq chanter depuis le 20 juillet! («*Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés*» Lafontaine). Cet indice ne ment pas: je crois que la Maison de la Presse a décidé de tirer profit des circonstances et va tenter de m'éliminer tout simplement du décor en m'attaquant en justice. Cloué au pilori avec une cha-

⁵⁸ Carol Néron, «*Les commissaires ne veulent pas s'en laisser imposer*», *Le Quotidien*, 18 septembre 1996.

⁵⁹ Jacques Drapeau, «*La Commission scientifique ne fait pas l'unanimité*», *Le Soleil*, 18 septembre 1996.

⁶⁰ Louis-Gilles Francoeur, «*La deuxième vague. Le déluge de juillet crèvera d'autres problèmes ou les enterrera pour longtemps*», *Le Devoir*, 18 septembre 1996.

pe de plomb sur les épaules, par les obséquieux serviteurs des puissants de ce monde. Les juges et les avocats ont remplacé l'honneur! Je ne me fais donc aucune illusion pour ce qui s'en vient: je sais que je serai seul à affronter la bête. On applaudit le dompteur tant qu'il tient tête aux lions; s'il a le malheur de trébucher, les spectateurs quittent aussitôt les estrades et vont se cacher dans la mêlée.

[...]

*«L'Âne vint à son tour, et dit: «J'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis ce pré la largeur de ma langue;
 Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.»
 À ces mots, on cria haro sur le baudet.
 Un Loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
 Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
 Sa pécadille fut jugée un cas pendable.
 Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
 Rien que la mort n'étoit capable
 D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
 Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.
 (Lafontaine. «Les Animaux malades de la peste»)*

* * *

—Côté température, nous avons droit à une journée magnifique. Ni trop chaud, ni trop froid, un beau soleil, un peu de vent, les senteurs d'humus à en perdre la tête, d'innombrables voiliers d'oiseaux migrants bref, le paradis sur terre. On raconte que des tourtes auraient été vues au Saguenay ? Curieux, car on sait que cette race d'oiseaux s'est éteinte en 1917, dans un zoo de Philadelphie. Est-il possible que quelques spécimens aient survécu et se soient reproduits dans le secret le plus total jusqu'à nos jours ? Je me souviens, de fait, que la semaine der-

nière j'ai vu dans un bosquet de la rue Vimy des oiseaux qui me sont inconnus et qui ressemblent à de petites tourterelles.

—Couché complètement remis des angoisses de la journée. J'ai réussi à faire la paix avec mes émotions et la menace qui pèse sur moi et ma famille...

Russel Bouchard (1948 -)

**L'été du «Déluge» : Journal intime d'un insoumis !
Les 90 jours... de mensonge qui ébranlèrent le Saguenay.**

TROISIÈME MOIS

*«Où serait le mérite, si les héros
n'avaient jamais peur ? »
Alphonse Daudet*

Jeudi, 19 septembre 1996

[Retour à la table des matières](#)

—Réveil à 6 heures 15, assez bien remis. Le thermomètre est à dix degrés et le fond du temps s'apparente à celui d'hier: brumeux au départ, ensoleillé par la suite, frisquet et faible vent du nord-ouest pendant toute la journée.

—La nuit a été excellente, exception faite du débile qui est parti du bar au petit matin et qui est passé devant la maison sur deux roues. Pour ce qui est du stress créé par la crainte d'une poursuite au civil intentée par la Maison de la Presse, il s'est complètement dissipé. J'ai décidé tout simplement de me confronter à eux s'ils m'agressent. Je crois que l'occasion sera très bonne pour interroger leur comportement au cours de ces deux derniers mois. Ces gens, parce qu'ils sont lâches, attaquent en sournois et, parce qu'ils sont riches, s'imaginent qu'ils sont à l'abri de tout. Ils vont être déçu, très déçu même! car malgré tout ce que cela implique, je suis fermement décidé à ne pas m'en laisser imposer. Après tout, peut-

être que le temps de faire mes preuves est maintenant arrivé ? «*La vraie épreuve de courage* —disait Jean de Lafontaine, dans la fable «Le lion et le chasseur»— *n'est que dans le danger qu'on touche du doigt; Tel le cherchait, dit-il, qui, changeait de langage, S'enfuit aussitôt qu'il le voit.*»

* * *

—Coup de théâtre à la Commission Nicolet, un des cinq commissaires du groupe sélect, l'ingénieur Régis Bouchard, le seul qui soit originaire de la région, vient de donner sa démission... pour des motifs qui n'ont rien de bien rassurants. Patron de la firme *Techmat*, une entreprise spécialisée dans l'analyse des sols et des matériaux, il a avoué aux journalistes qu'il était en affaires avec la Stone-Consol, l'Abitibi-Price, l'Alcan et l'Hydro-Québec (belle impartialité!!!). C'est Jules Dufour, géographe à l'emploi de l'UQAC, qui prend la relève: —depuis le temps que l'Honorable institution attend d'embarquer dans le train (dans le wagon-lit) et de bouffer au râtelier du pouvoir, c'est maintenant chose faite, elle a le pied à l'étrier, les deux mains dans l'auge!... Et ce qui n'a rien pour nous rassurer et relever la crédibilité de ladite Commission, la Stone-Consolidated a accepté de revenir à la barre parce que les Commissaires jugent qu'elle a donné des informations contradictoires. Peut-on croire à un coup monté pour donner plus de crédibilité à M. Nicolet ? Avec ces gens, tout est possible! ⁶¹

* * *

⁶¹ Hélas! les doutes que j'entretiens à l'égard de M. Nicolet et de la commission qu'il préside, vont se confirmer quinze mois plus tard. En effet, dans un court article consacré au «*Barrage du Bassin...*» et publié dans l'édition du journal *Le Quotidien* du 17 octobre 1997, nous apprenons, de façon tout à fait banale, que les services de la firme d'ingénieurs de M. Roger Nicolet ont été retenus par l'Abitibi-Consolidated et la firme SNC-Lavallin, pour fournir une contre-expertise «sur les solutions retenues» dans le projet d'aménagement d'un évacuateur de crues à côté du barrage du Bassin. Comme exemple de duplicité et de partialité au sein du «Comité d'Experts» nommé et mandaté par le premier ministre Lucien Bouchard, difficile de trouver mieux! La caverne d'Ali Baba n'était certainement pas plus mal fréquentée!...

—Côté température, la journée a été impeccable. Calme plat. Seuls coups de téléphone, ceux de Pierre Morency qui n'arrête pas de me harceler pour que je parle à l'un, rédige une lettre d'appui à l'autre, fasse ceci et cela... Malgré toutes ses qualités et sa grande efficacité dans l'affaire du Protecteur du Citoyen, je n'aime pas sentir qu'on m'utilise. Célibataire, timbre de voix d'ascenseur, prudent, intelligent et calculateur, travailleur qui a fait sa réputation dans des dossiers d'ordre environnemental, j'ai l'impression que son défi n'est pas le nôtre ? Aujourd'hui, j'ai dû lui rappeler que je n'étais pas son haut-parleur au Saguenay. On verra bien s'il est capable de surmonter le coup. La manière dont il réagira à la ruade me donnera la réponse...

—Couché à 21 heures 30.

Vendredi, 20 septembre 1996

—Grand Dieu que la nuit a été bonne! Rien n'aurait pu me ravir ce sommeil et ce repos qui se faisaient tant attendre. Comme Madeleine et Nicholas sont en congé aujourd'hui, j'ai eu droit à quelques égarements matinaux. Ce fut presque la grasse matinée... à défaut de la «grâce» en matinée. Réveil à 6 heures 25. La maison est toujours sous l'emprise de Morphée. Madeleine est complètement chloroformée!

—Dehors, le fond du temps se dégrade. Le ciel s'est ennuagé au cours de la nuit. Je suis toujours dans l'expectative et l'incertitude quant à l'éventualité d'une poursuite, mais je reste totalement maître du «vaisseau d'or». La densité de la crise ne tient que de notre désarroi, car c'est nous, uniquement nous, qui donnons l'intensité à nos joies, à nos peines, à nos malheurs et à nos difficultés. Je n'oublie pas que tout à un sens et qu'en de telles circonstances, nos émotions sont le plus mauvais guide qui soit. Sachons rester digne en tout!

* * *

—À la Commission d'enquête, hier, Marcel Martel, le maire de Jonquière, a dépoussiéré le vieux projet de harnacher la rivière aux Écorces pour «aider [sic] à

régulariser le débit et accentuer la capacité d'évacuation des eaux qui entrent dans le lac Kénogami». Au lieu de nous soutenir, ce petit homme —lire très très petit homme— se fait l'adjoint des gouvernements et des promoteurs industriels qui sont à la source de tous nos maux aujourd'hui. Franchement, on aurait pu se passer d'une telle proposition... et de la harangue d'un tel hâbleur! De deux choses l'une: soit que ce guignol, ce maire fantoche, ce ridicule petit roquet dont la laisse s'étend jusque dans la penderie du bureau du premier ministre du Québec, prend ses administrés pour des imbéciles heureux, soit qu'il ait réussi à inverser l'ordre naturel des choses voulant désormais que les eaux s'écoulent non plus de haut en bas, mais de bas en haut ? J'en perds mon latin! Un peu avant de tirer sa révérence et de quitter —sans doute avec joie— cette triste épave qu'est devenue notre pauvre planète, l'humaniste Bertrand Russell avait tenu à nous rappeler que *«C'est à notre génération de s'opposer à une fin décidée par des fous»*... et des lavettes de cet acabit.

—Même l'éditorialiste Carol Néron, qui n'a rien d'un audacieux et d'un téméraire lorsqu'arrive le temps de critiquer les puissants de ce monde, avoue qu'il *«a commencé à trouver le temps long dès les premières minutes de l'intervention de Marcel Martel et de son état-major, [un témoignage politiquement correct, poursuit-il, et des audiences] qui se terminent en quelque sorte en... queue de poisson»*.⁶² Il aurait fallu, cependant, que notre brillant scribouillard s'intéresse un peu moins à sa cravate et à ses souliers vernis et qu'il pousse un peu plus loin sa réflexion pour tenter de faire ressortir les effets pervers et les conséquences désastreuses, à moyen et à long terme, de la suggestion ahurissante du maire Martel.

—Comment, je me le demande, un digne élu du peuple (ici, je parle évidemment du maire de Jonquière), un être humain qui se croit libre et intelligent, peut-il propager de telles sornettes, de telles absurdités, de telles balourdises, de telles forfanteries, des esbroufes aussi conséquentes pour notre sécurité physique et notre survie, sans que la presse régionale ne s'en émeuve le moins du monde ? Comment, après cet effroyable viol qu'on ose imputer à Dieu, après toutes les agressions et toutes les injustices humaines dont nous avons été victimes collecti-

⁶² Carol Néron, *«Marcel Martel témoigne sans soulever de vague»*, *Le Quotidien*, 20 septembre 1996.

vement depuis le 20 juillet, pouvons-nous accepter de tels propos, de telles anti-phrases, de telles crâneries et de telles âneries sans réagir, au moins avec le soubresaut du mourant, contre le pantin qui les propage et ce qui m'apparaît, à moi au moins, comme une insulte à l'intelligence humaine !? Dans cette soumission et cette résignation qui sont loin d'être rassurantes, dans cette incroyable acceptation de l'inacceptable, dans cette déshumanisation qui nie notre existence même, dans cette insoutenable lâcheté, puisqu'il faut bien l'appeler ainsi, il y a quelque chose qui, à la fois me dépasse, me chagrine, me désole et me bouleverse, une vassalité bestiale, une subordination de l'esprit, un joug auquel je ne serai jamais capable de me soumettre.

* * *

—Dix heures. Le huissier cogne à ma porte. Je sais le pourquoi de sa visite!!! Un enfant saurait. Il me remet, avec une solennité qui l'honore, une enveloppe porteuse de mauvaises nouvelles... et de bien des troubles. Je viens de recevoir, avec des égards staliniens, une mise en demeure adressée par la Maison de la Presse. Ça y est! Je suis maintenant un «misendemeuré»! On m'avait déjà accusé, à l'occasion, d'être «misanthrope», et je m'en accommodais fort bien, mais «mis en demeure», ça c'est grave! Disproportionné même! Que dis-je! une bombe atomique pour se débarrasser du moucheron qui a piqué le pourceau sur la fesse. Un peu plus, et on m'accusait d'avoir déclaré la «guerre des étoiles»!!!

—L'étonnement passé, je pars à la rencontre d'un bon conseiller juridique (appelons-le «A» pour la circonstance), pour avoir sa lecture éclairée. D'entrée de jeu, il me confirme ce que je voulais entendre: si je plie devant la menace de la meute et souscris à cette menaçante requête, ma réputation est lavée et je devrai mettre un trait sur tout ce qui a guidé mes pas depuis ma naissance. Tous mes amis sont également de cet avis. Trahir mes idéaux et mes devoirs envers la vérité et envers ceux et celles qui croient en moi, jamais! Plutôt mourir! Je serais tout à fait incapable de continuer à vivre avec un tel poids, une telle honte, une telle indignité sur la conscience. La réponse, puisqu'ils l'ont eux-mêmes gravée dans l'avis de poursuite, sera donc sans appel, sans équivoque, sans retraite possible! La guerre est déclarée, et grâce ne sera pas demandée... ni accordée.

*«Nous pouvons [donc] conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continue.
La paix est fort bonne en soi, j'en conviens:
mais de quoi sert-elle avec des ennemis sans foi?»
(Lafontaine, «Les loups et les brebis»)*

Monsieur,

Nous avons reçu mandat de nos clients, Progrès du Saguenay, division du Groupe Unimédia Inc., M. Richard Banford et M. Louis Tremblay, de vous transmettre la présente mise en demeure relativement aux propos que vous avez tenus à leur endroit sur les ondes de C.K.R.S. Radio Saguenay, le 17 septembre dernier, dans le cadre d'une entrevue accordée à Mme Myriam Ségal.

À cette occasion, vous avez prononcé à l'encontre de nos clients des paroles mensongères, sans aucun fondement, malicieuses, malveillantes et difamatoires, plus particulièrement et sans en limiter la généralité dans les termes suivants:

* * *

«À part des textes d'Yvon Bernier qui sont d'une très grande compétence, je pense qu'il y a de la putasserie au niveau de la MAISON DE LA PRESSE qu'il va falloir souligner à un moment donné parce que cette institution-là qui est avalée par les magnats de la presse écrite de Montréal, à Toronto et ailleurs sont devenus les porte-flambeau d'une situation complètement débile et intenable.

[...]

S'il y a eu une institution qui aurait pu poser des questions importantes, qui auraient pu être embêtantes pour la multinationale comme la Stone et le gouvernement, ça aurait été la Maison de la Presse. Ils n'ont pas fait leur devoir. J'ai véritablement une très grosse critique à leur faire. Je pense entre autres à M. Banford qui a fait les commentaires dans ses éditoriaux complètement lénifiants (sic). Je pense aussi à Louis Tremblay, la putain de service, qui a été affrété. Présentement on a enlevé Yvon Bernier pour couvrir la Commission d'enquête présentement dans les trois jours parce qu'Yvon pose des questions beaucoup trop pertinentes et percutantes.»

* * *

Évidemment, nos clients ne peuvent tolérer que des propos semblables soient tenus à leur endroit, particulièrement dans le cadre d'une émission radiophonique d'information à large diffusion.

En conséquence, nous exigeons au nom de nos clients une rétractation, tant sur les ondes de C.K.R.S. Radio, dans le cadre de l'émission de Mme Myriam Ségal, que par le biais d'une lettre publiée dans le courrier du lecteur du journal Le Quotidien et ce dans les dix (10) jours de la signification des présentes.

Cette rétractation devra contenir les éléments nécessaires au rétablissement de la réputation de nos clients et reconnaître l'impartialité, l'intégrité et l'indépendance dont ils ont fait preuve relativement à la couverture des événements découlant des pluies diluviennes survenues les 19, 20 et 21 juillet 1996 au Saguenay—Lac St-Jean. ⁶³

Cette rétractation ne saurait, à ce stade-ci, éliminer complètement les préjudices importants subis par nos clients à la suite de vos propos. Notre mandat est d'intenter des procédures judiciaires afin de procéder au recou-

⁶³ «...et reconnaître l'impartialité, l'intégrité et l'indépendance dont ils ont fait preuve». Faut le faire!!!

Les motifs évoqués ici sont à la fois étranges, ahurissants et inquiétants, surtout pour la survie de la démocratie, de la liberté de parole et de la liberté de presse. Cette agression legaliste sans précédent dans toute notre histoire, démontre, noir sur blanc et avec une éloquence inégalée, que la presse d'aujourd'hui (la presse écrite du moins, celle de Conrad Black et de ses puissants amis), qui se présente pourtant comme la gardienne de la démocratie, des valeurs de notre époque et des libertés fondamentales, met toute sa puissance, tout son poids, tout son pouvoir, pour nier l'insolente dissidence manifestée à son égard et pour réprimer, avec force et violence, les doutes qu'un simple lecteur «ose» émettre sur la pertinence et la dérive de son action. Avec une telle mise en demeure, avec une telle chape de plomb qu'on laisse tomber lourdement sur les épaules fragiles d'un pauvre homme, nous venons, hélas! de mettre le pied dans le monde sombre et apeurant de la dictature, de l'Inquisition moyenâgeuse et du totalitarisme brutal. Et le fait que la Maison de la Presse se soit ravisée au fil des jours et n'ait pas donné suite à cette menace lourde de conséquences, n'enlève rien à la gravité de la mesure draconienne et de l'attaque triviale, car le mal est fait! Comment, maintenant, laver cette souillure? Comment guérir de cette émasculatation du mot LIBERTÉ?? Comment contrer cette décadente négation du droit à la dissidence et comment sortir de ce guêpier orwellien ???

vrement de dommages en compensation de ces préjudices, dommages qui seront majorés dans l'éventualité où vous refuseriez de procéder à la rétractation exigée par les présentes.

Veillez vous gouverner en conséquence.
CAIN, LAMARRE, WELLS
Société en nom collectif
ANDRE TREMBLAY
AT/ld

* * *

—Midi. J'ai décidé d'affronter la bête et de fesser directement à la tête! J'ai passé tout mon avant-midi à rédiger l'ébauche de la lettre qu'ils m'ont demandée... et qu'ils devront publier. Mais la réplique ne sera pas dans le sens qu'ils espèrent. On m'accuse d'avoir tenu une opinion contraire à la leur —faut le faire, pour un journal!— et d'avoir qualifié MM. Banford et Tremblay de propos qu'ils jugent diffamants. Soit! Je tiens à m'excuser de suite... auprès de ces dames qui ne méritaient vraiment pas de se faire associer à ces deux bellâtres.

* * *

—17 heures. Ma lettre est terminée. Si, pour une raison ou pour une autre, mon conseiller juridique ne voulait pas qu'elle soit acheminée en ces termes, je lui retire la cause.

—Au cours de la soirée, j'ai été lâcher un peu de vapeur sur la rue Racine. Chemin faisant, j'ai rencontré l'itinérant de la ville, celui qu'on appelle bien amicalement ici, «Jésus»: je lui ai payé un café et des beignets; en retour, il m'a instruit, par son exemple et ses propos, sur le vrai sens qu'on doit donner à la vie et au mot LIBERTÉ. Ne rien exiger de qui que ce soit... ni même de la vie, n'est-ce pas là le début de la sagesse ?

—Pensée du jour (ou plutôt de la nuit):«*Ceux qui méditent le mal se disent en eux-mêmes: «Attirons le juste dans un piège, car il nous contrarie, il s'oppose à notre conduite, il nous reproche de désobéir à la loi de Dieu, et nous accuse*

d'abandonner nos traditions. [...] Si ce juste est fils de Dieu, Dieu l'assistera, et le délivrera de ses adversaires. Soumettons-le à des outrages et à des tourments; nous saurons ce que vaut sa douceur, nous éprouverons sa patience. Condamnons-le à une mort infâme, puisque, dit-il, quelqu'un veillera sur lui.» (Livre de la Sagesse, 2, 12.17-20)

—Couché à 23 heures.

Samedi, 21 septembre 1996

—Réveil à 6 heures 35. La nuit n'a pas été si mal, surtout si l'on tient compte du stress occasionné par le déchirement du rideau du temple, hier! Madeleine, par contre, n'a pas fermé l'oeil de la nuit. La santé [de l'un des nôtres] nous préoccupe grandement. Ce proche est l'un des grands trésors que nous possédons et nous n'avons pas l'intention de l'abandonner malgré la guerre qu'on vient de nous déclarer. Bien au contraire! Tout ce qui nous arrive de difficile à côté de cela, est bien peu de chose.

—Dans le journal *Le Quotidien*, on publie, en première page, l'avis de poursuite que la Maison de la Presse m'a adressé. Deuxième erreur de leur part: la première a été de mettre toute leur haine dans le même paquet et de mélanger «droit à la divergence d'opinion» et «insultes»; la deuxième a été de déclencher des hostilités (ce qui requiert beaucoup d'énergie) et de ne pas permettre à l'assiégé de reculer (ce qui élimine toute possibilité de compromis). Même le plus petit des stratèges n'est pas sans savoir qu'il faut toujours laisser une porte de sortie élégante à son adversaire. Dans leur agression triviale, à travers leur haine viscérale et du haut de leur orgueil pharaonique ces gens n'ont pas eu la prudence d'imaginer, une seule seconde, que je pourrais leur résister, et ils n'ont même pas eu le prudent réflexe de se dire qu'en me coupant toute retraite ils s'exposaient eux-mêmes à avoir des coups de griffes au visage. Avec des gens qui ont si peu de classe, si peu d'élégance, il n'y aura donc pas de quartier!

* * *

—Tel que prévu, j'ai rencontré Maître «A» pour évaluer la teneur de la mise en demeure. Je dois dire que ses préoccupations légalistes me tiraillent et ne me rejoignent pas plus qu'il n'en faut. Il me suggère de reculer d'un pas et de désamorcer, l'un après l'autre, chacun des griefs. Mais des excuses à mots couverts et des propos dilués, il n'en est pas question! Piétiner mon honneur, JAMAIS!!! Mourir empalé, dans de telles circonstances, serait plus doux. Et ceux qui, par détour, intelligence ou subtilité, tenteront de me faire baisser les bras ne peuvent avoir voix au chapitre. Devant l'âpreté du combat qui se dessine et qui lie chacun des membres du clan, j'ai même offert à la «petite» (bien inutilement faut le dire) de quitter feux et lieu le temps des hostilités.

* * *

—J'ai passé tout l'heure du dîner à retravailler ma lettre. À 14 heures, je suis à l'Étable, pour discuter de l'affaire —qui est maintenant une affaire de famille— et pour vérifier l'état des troupes et des pièces d'artillerie. Tous, sans exception et sans réserve, me confirment leur appui indéfectible et me font même comprendre qu'ils seraient déçus si je trébuchais.

—Où sont mes amis sur qui j'ai appris à ne pas compter ? Il en reste bien peu, et pas assez pour combler les cinq doigts de la main, mais c'est très bien ainsi. Mes amis «W» et «X» me préoccupent plus que les autres, car ils sont dans une position plus vulnérable. Je m'inquiète pour eux et j'espère qu'ils n'auront pas à subir les inforts de cette guéguerre très incommode.

Dimanche, 22 septembre 1996

—J'ai dû me coucher vers les minuits, complètement envahi par la lettre que je rédige et corrige sans arrêt. Depuis vendredi, depuis qu'on m'a tiré un coup de canon en plein front, j'ai été totalement accaparé par cet important devoir littéraire. Le mieux est l'ennemi du bien! Avec les mots qui valsaient au-dessus de mon lit, j'ai donc dormi, tant bien que mal, jusqu'aux environs de cinq heures, jouant à saute-mouton avec les virgules, les points d'exclamation et les points d'interrogation. Toujours dans ma tête, cette irrépressible volonté de rester fidèle

à mon être. Et je comprends qu'il est tout à fait inutile de regarder en bas de l'abîme, puisque le salut est vers le haut. C'est nous, et rien que nous, qui donnons de la profondeur à la crise.

—Réveil à 6 heures 35.

—7 heures. Je suis au restaurant; il est trop tard pour revoir ma lettre, car Maître «A», avec qui j'ai rendez-vous, arrive. Il tenait absolument, à titre d'ami, qu'on se parle une dernière fois avant que je poursuive. Sachant que je désire aller jusqu'au bout de cette sale histoire, il a respecté mes vues, m'a donné quelques petits conseils, et plus particulièrement celui de ne pas m'engager dans ce combat sans être piloté par un bon avocat. Le conseil est pointu.

—10 heures. Je suis au bureau de Maître Claude Gauthier pour revoir le dossier et la lettre; il a accepté d'être mon procureur dans cette affaire. Il a adopté ma manière de voir, il est en parfait accord avec ma vision des choses et, surtout, il se sent très confortable dans le chemin que j'ai décidé de prendre. Ce sera donc prochainement l'affrontement, pur et dur! Jamais, de toute ma vie, je n'aurai tant travaillé un écrit, car ici il ne s'agit pas seulement de littérature: il faut joindre à la fois la fermeté du propos, ne pas prêter flanc à leur menace procédurière, ne pas s'affaiblir devant une éventuelle poursuite, fesser au front de la bête et la pousser vers les abîmes qu'elle me réservait.

—Belle journée ensoleillée.

—18 heures. Mes batteries sont en place. Plus de recul possible! Pour éviter tout repli et couper court à toute retraite, je saborde mes navires, comme Christophe Colomb. Le calice a été bu! Au retour, je téléphone à Maître Gauthier et lui donne la directive de déposer, dès demain matin à 9 heures, ma lettre sur le bureau du procureur de la partie adverse. Et comme ils ont eux-mêmes tiré la première salve, ils sont sommés de publier ma lettre intégralement dans leurs colonnes et de s'excuser. C'est la seule façon qu'ils ont d'arrêter mon glaive! Le chasseur devient subitement la proie. Une sorte d'apaisement m'envahit, en même temps que la nuit s'installe...

*«Quiconque préfère la mort à l'ignominie
se sauve et vit avec honneur,
et au contraire celui qui préfère la vie
meurt en se couvrant de honte.»*

Napoléon Bonaparte

Chicoutimi, 22 septembre 1996

M. Claude Gagnon,
Maison de la Presse,
Chicoutimi

Monsieur le président,

La présente est pour faire suite à la mise en demeure que vous m'avez adressée le 20 septembre dernier, relativement aux propos et aux opinions que j'ai exprimés pour dénoncer la manière avec laquelle les journaux, *Le Progrès-Dimanche* et *Le Quotidien* notamment, ont couvert le sinistre qui s'est abattu sur le Saguenay au cours de cet été funeste. Vous conviendrez sans aucun doute avec moi que l'entreprise de presse que vous représentez, occupe une place extrêmement importante sur l'échiquier régional et qu'elle constitue le principal gardien des valeurs démocratiques qui forment l'ossature de notre société moderne. Vous n'êtes pas sans savoir, également, qu'en vertu de nos coutumes et traditions ce «quatrième pouvoir» —auquel s'ajoute le politique, l'économique et le judiciaire— dispose de toute la puissance pour déstabiliser les régimes, démettre un politicien sans égard à son rang, influencer les prises de position collectives et, le cas échéant, modifier le cours de l'histoire qui nous lie et nous transcende.

À ce titre donc, je crois et je pense toujours aussi intensément que vous n'avez pas couvert correctement les événements consécutifs au déluge du 20 juillet 1996 et je suis prêt, de toutes les façons, à en débattre sur toutes les tribunes disponibles —y compris la vôtre. Vos unes étaient excellentes, votre couverture des événements très médiatique, du point de vue du propriétaire votre travail fut conforme: les tirages ont dû augmenter! Mais quand sont venues les questions principales qui engagent l'avenir de notre communauté régionale: POURQUOI et COMMENT? Vous avez tout simplement failli! C'est l'idée maîtresse que j'ai voulu véhiculer dans les propos que vous me reprochez lors de l'émission radiophonique animée par Myriam Ségal, à la station de CKRS, le 17 septembre dernier, et c'est cette perception des choses que j'entretiens encore actuellement.

Interpellé pour donner mon opinion sur le débat qui nous préoccupe, j'ai tenté de mon mieux de défendre l'idée que l'économique et le politique primaient, malheureusement, sur la sécurité des gens et que votre institution avait eu une attitude beaucoup trop complaisante face à ces pouvoirs extrêmes. Voilà, je crois, un débat qui pourrait s'avérer des plus positifs pour la promotion de cette démocratie qui ne saurait être et se perpétuer sans une constante et sévère remise en question. N'est-ce pas là, d'ailleurs, votre rôle et l'essentiel de vos devoirs? Aucune entreprise de presse, si puissante et monopolistique soit-elle, n'a le droit de restreindre, ou d'étouffer, les prises de position contraires à sa ligne de conduite éditoriale qui, il faut bien le dire, se trouve trop souvent influencée par le souci de plaire à un plus grand nombre de lecteurs possibles. Votre mise en demeure porte à croire que j'ai attaqué MM. Banford et Tremblay personnellement alors qu'il n'en était rien et que c'est plutôt la politique et l'attitude éditoriale de la Maison qui étaient le fond du débat.

Emporté par l'âpreté de l'échange et la spontanéité du propos radiophonique, sensible à tout ce qui nous est tombé dessus lors du récent «déluge» et des conséquences dramatiques qui en découlent pour notre communauté dans son ensemble, et interpellé pour donner mon opinion à brûle pourpoint, j'ai utilisé des mots qui, de toute apparence, vous auraient déplu. Peut-être que les termes «putasserie» et «putain» que vous me reprochez, n'ont rien d'élégant, mais croyez-bien qu'ils n'avaient rien du sens malveillant que vous semblez vouloir me prêter ici. À cet égard et pour dissiper toute confusion, je vous invite donc à relire la définition qu'en donnent le *Larousse* et *Le Robert* et vous comprendrez plutôt qu'ils «marquent la surprise, l'indignation», ou encore qu'ils qualifient l'attitude de quelqu'un de «complaisant, prêt à n'importe quelle concession», de quelqu'un «qui cherche à plaire à tout prix, facile et démagogique». À titre d'exemple, lorsqu'un journaliste de la presse nationale avait qualifié M. Robert Bourassa de «putain», nous avions tous compris —M. Bourassa également— qu'il l'accusait de «vouloir plaire à Dieu et à Diable».

Conséquemment, dans le cadre d'une dénonciation de l'attitude de la presse (que plusieurs trouvent un peu trop concentrée) dans un débat social et politique, cette définition me semble tout à fait appropriée. Ces termes relatifs à la définition qu'en donne le dictionnaire ont peut-être été mal perçus par MM. Banford et Tremblay, mais ils n'ont jamais été tenus dans le but de les insulter ou de les blesser. Vous croyez le contraire? C'est votre perception! Cependant, vos journalistes doivent être conscients du fait que leurs écrits font partie d'un tout qui est l'expression de la «pensée» propagée par la Maison de la Presse. Leur attitude et leurs propos blessent parfois leurs lecteurs qui, eux, n'ont aucun moyen de répliquer à leur tribune. Vous êtes détenteur du quatrième pouvoir, vous êtes le «maître des an-

neaux », et pensez-vous l'utiliser toujours à bon escient? Mon sens du devoir et de la liberté creuse le sillon de ma plume. Qu'est-ce qui creuse le vôtre?

Se faire associer nommément à «*ces charognards [sic] pour qui les tristes événements de la dernière semaine offrent une terre fertile à servir des intérêts inavouables*» n'a rien d'édifiant, croyez-moi! Je vous réfère en cela, évidemment, au texte de M. Banford qui, dans l'éditorial du journal *Le Quotidien*, en date du 26 juillet dernier, vilipendait vertement tous ceux qui, «*comme l'historien Russel Bouchard, s'en prennent à la gestion des barrages*». L'affront, blessant, était là! Je vis avec cette blessure depuis lors! D'après vous qui êtes si susceptibles, lequel des deux qualificatifs était le plus injurieux et le plus préjudiciable? Selon la définition des mêmes dictionnaires un «*charognard est un animal qui se nourrit de charognes*», un «*vautour*», «*une personne toujours prête à tirer parti du malheur d'autrui ou des calamités publiques*». En ce qui me concerne, la question et les conséquences sont encore à évaluer, car —contrairement à la spontanéité de mes propos— le recul et la réflexion que vous permet l'écrit vous ont donné toute la latitude pour soupeser la portée de votre geste et d'agencer le tollé de vos insultes.

Par leurs plumes respectives, vos chroniqueurs et éditorialistes représentent la philosophie et le standing d'une institution qui doit son existence à la critique et à l'expression d'une libre pensée et il est donc tout à fait normal qu'ils s'attendent à être critiqués eux aussi pour leurs propos. Comment pouvez-vous oser exiger de quelqu'un qu'il dépose à vos pieds son droit fondamental à la critique, un droit qui fait toute votre force et que vous défendez avec fougue et véhémence à la moindre attaque? Par vos menaces de poursuites qui n'ont rien de bien nobles et qui sont loin d'exprimer l'ouverture d'esprit qui serait supposer vous démarquer de vos adversaires, vous vous présentez comme le censeur du pouvoir et le Guiltin de la liberté.

Au risque de me répéter, mais dans le souci qu'il n'y ait pas d'ambiguïté sur la fermeté de ma position, je vous dirai que dans mon esprit —et avec la logique de mon cheminement personnel— il est impensable que je souscrive à une telle perception des choses et que j'affadisse la démarche de ma critique à l'égard d'une institution à qui on a confié la lourde responsabilité d'informer les masses. Assumez-vous, j'en ferai de même!

Depuis 24 ans, je tente de promouvoir les valeurs fondamentales de notre société et j'espère que vous êtes conscients de l'accroc que vous êtes en train de faire à l'esprit de la démocratie, de la liberté de presse et de parole. Mais sachez bien monsieur Gagnon, qu'aucune menace, si puissante soit-elle, ne pourrait m'inciter à propager des notions et des croyances qui

sont contraires à ma pensée. Je crois que vous vous engagez dans un débat que je ne désire pas, que je ne cherche pas, qui monopolisera bien de l'énergie et qui débordera certainement le cadre régional. Parce que je crois à la noblesse de ma cause qui est partagée par une partie importante de la population, j'accepte d'aller au feu puisque vous m'y contraignez. Vu que vous avez choisi de tirer la première salve, vous comprendrez, conséquemment, que je ne pourrai me laisser mettre en joue sans esquiver, voire même de répliquer au besoin. [Même] le plus mauvais des stratèges laisse toujours une porte de sortie à son adversaire qu'il se doit de respecter. Or, votre attaque viscérale a bouché toute retraite. Ce sera donc selon!

Permettez-moi de vous faire remarquer que la présente mise en demeure concerne deux champs d'intérêt: celui du combat judiciaire (dont l'objectif semble être celui de me faire taire) et celui du débat de fonds (qui m'apparaît, pourtant, le premier but d'un média d'information). Pour répondre à l'un et à l'autre en dépit de la contradiction de votre approche, et pour que le public dispose de tout le suivi de cette affaire que vous avez tenu à médiatiser dès le départ, je vous demande donc de publier intégralement et en un trait ma lettre dans vos colonnes. En vertu des devoirs de transparence et d'objectivité qui vous incombent, j'estime être en droit de réclamer la même place et visibilité que vous avez données à votre action. Et pour la suite de la guerre que vous m'avez déclarée, Monsieur, je vous laisse le choix des armes. La vie, parfois, nous propose des combats qu'on ne peut éviter!..

J'ai toujours cru et professé que, tôt ou tard, nous sommes tous irrémédiablement confrontés à la nécessité d'éprouver l'image qu'on aime bien projeter. Plusieurs, dans le déshonneur, ont lamentablement échoué. La tête haute, visière levée, j'accepte de boire à la coupe de ciguë que vous me tendez. À votre tour maintenant! Allez-y, mourir n'a rien de si terrible, vous verrez!.. Croyez-moi, l'orgueil n'a rien à voir avec la dignité. La première est un vice, l'autre une vertu. Il en est plus d'un pour qui l'honneur n'est rien. Pour moi, sachez qu'il est raison de vivre, motif d'inspiration pour mourir! Moi qui n'aie rien à perdre, sinon la liberté que je chéris par-dessus tout au monde, n'a donc rien à craindre!.. Monsieur, vous avez tiré l'épée de son fourreau, à vous de la rengainer! Nul ne pourra le faire pour vous. Voltaire disait: *«C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par la violence, c'est à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects»*. Et je poursuivrai en disant qu'en ce bas monde, on admire et respecte beaucoup plus ceux et celles qui ont le courage de se battre contre les puissants de ce monde que les gagnants!!! Pardonnez mon insolence et acceptez mon petit côté romantique, mais j'ai été pris d'admiration par Cyrano de Bergerac lorsqu'il a lancé à son pourfen-

deur: *«J'avais une vieille paire de gants que j'aimais bien, mais je l'ai laissé dans le visage de celui qui m'a injurié»...*

Avec l'espoir de voir le tout à votre entière satisfaction, veuillez me croire bien sincèrement.

Russel Bouchard
Historien et penseur libre

Lundi, 23 septembre 1996

—Je me suis endormi comme un petit enfant. La fatigue aura eu finalement raison de mes émotions. Black-out total! On aurait dit que la mémoire de l'ordinateur s'était subitement effacée.

—Réveil à six heures tapant. Je me sens l'âme en paix. Comme le dit si bien Madeleine: *«mon combat est juste et il doit être mené»*. Brave petite! Tellement de gens m'ont interpellé sur la rue depuis les deux derniers jours, tellement d'observateurs neutres m'ont téléphoné pour me soutenir et m'assurer de leur solidarité que je me sens un peu comme saint Georges parti pour vaincre l'affreux dragon! Pour la première fois de ma vie, je découvre que l'adversité, si dure et si intense soit-elle, nous procure parfois de bonnes occasions pour étirer notre âme vers la sérénité. Il n'y a pas de grande et noble cause, s'il n'y a pas de grand combat. Dans ses *Essais politiques*, le dissident antisoviétique Vaclav Havel disait: *«Il est manifeste qu'un seul homme en apparence désarmé mais qui ose crier tout haut une parole de toute sa personne et de toute sa vie, et qui est prêt à le payer très cher, détient aussi étonnant que cela puisse paraître et bien qu'il soit formellement sans droits, un plus grand pouvoir que celui dont disposent dans d'autres conditions des milliers d'électeurs anonymes.»*

—Dehors, la température s'annonce superbe. Beau décor de champ de bataille. J'entends les ronflements des troupes ennemies, de l'autre côté du bosquet. Selon ce qui a été décidé, le clairon sonnera la charge à 9 heures tapant, et un huissier déposera ma lettre sur le bureau de Maître Tremblay. Le grand défi aujourd'hui: rester calme, travailler pour tromper l'attente et ne pas sombrer dans

l'euphorie. La noblesse de ma cause sera ma flamme et mon étendard, leur couardise faubourienne leur linceul! J'ai téléphoné à l'éditeur de *La Primeur*, Claude Girard, pour connaître ses dernières impressions et pour vérifier s'il était toujours disposé à embarquer dans la mêlée. Je suis tout fin prêt pour le baroud d'honneur! Et tant pis s'il y a corps à corps...

—11 heures. Maître Gauthier me téléphone pour me demander de réviser un peu ma stratégie. Selon lui, le délai de demain est trop court. Il pourrait prêter flanc à une mauvaise perception que pourrait avoir le juge sur la noblesse de notre cause. Le conseil est bon! J'accepte! Leur délai (10 jours ouvrables, à compter d'aujourd'hui) sera donc le mien. Pour le reste, rien de changé.

—Belle journée d'automne. Passages nuageux, vent du nord-ouest, mercure sur la barre du 10 degrés. J'ai passé l'après-midi à méditer et à manoeuvrer pour ne pas sombrer dans le doute et la déprime. Je sais maintenant ce que George Orwell voulait dire lorsque le personnage central de son roman, Winston, tentait de se convaincre que deux et deux font quatre. Pas cinq! «*Au futur ou au passé, au temps où la pensée est libre, où les hommes sont dissemblables mais ne sont pas solitaires, au temps où la vérité existe, où ce qui est fait ne peut être défait, de l'âge de l'uniformité, de l'âge de la solitude, de l'âge de Big Brother, de l'âge de la double pensée, Salut!*» (Orwell, «1984») Et j'ajouterai que ce combat pour la vérité, la justice et la liberté m'apprend également que la profondeur de l'âme humaine se trouve beaucoup plus dans le questionnement qu'elle pose que dans les réponses qu'on croit qu'elle nous apporte... Pour les prochains jours, voire les prochains mois, mes modèles seront donc le Christ, Mère Teresa, le Père Honorat, Gandhi, Zola et papa.

—La pluie débute en fin de journée. La paix intérieure et une sorte de plénitude difficile à définir m'enveloppent à nouveau. Il est 18 heures 30. Comme Jésus dans le jardin des Oliviers, je réfléchis sur le bien-fondé de ma résistance, sur la pertinence de mon combat. Plein de questions, plein de doutes, peu de réponses... *Recherche de la vérité pour la vérité ?* Je ne crois pas! *Recherche de la liberté pour la liberté ?* Non plus! *L'un et l'autre pour l'autre ?* Également non! *Question d'instinct ?* Encore moins! *Pour le pouvoir ?* Pire que d'abdiquer! *Pour ce fameux «Être ou ne pas être» ?* Oui, partiellement!! Mais encore, aussi et surtout

pour que le simple fait de «penser» individuellement, librement et différemment ne devienne jamais un crime. Accepter qu'on tienne mon âme en laisse, qu'on piétine mon Être et qu'on trahisse ainsi ma Liberté, JAMAIS!!!

«Le crime de penser n'entraîne pas la mort.

Le crime de penser est la mort».

Orwell, «1984»

Mardi, 24 septembre 1996

—Il n'est pas vrai que la nuit porte conseil. Elle amplifie les angoisses, libère plus de mauvais fantômes que de bons, nous fait broyer du noir, coupe toute retraite intérieure. Au petit matin, la lumière dissipe les ténèbres et les évidences ressortent. Ne restent que les bons fantômes. Lorsque ma lettre sera publiée, dans l'un ou l'autre des journaux, je donnerai congé à mon avocat et je laisserai l'ennemi seul, tout fin seul, sur un champ de bataille qui n'en sera plus un... du moins plus pour moi. Ma guéguerre à moi, elle est sur un autre front, elle se situe à un autre niveau. Intérieur celui-là! Le sentiment d'être un homme libre et de rester digne dans l'adversité, car c'est ce qui m'intéresse et me préoccupe le plus. Deux et deux font quatre...

—14 heures. Il est encore trop tôt pour connaître l'état d'esprit de la Maison de la Presse. Quelqu'un de la boîte, quelqu'un d'assez près du grand bureau, m'a téléphoné ce midi pour me dire qu'il n'était pas d'accord avec ses collègues et patrons, *«qu'ils y ont été un peu fort et qu'ils ont été, de surcroît, fort maladroits»*. Brave bête! Bon chien-chien!

—Beau soleil. Venteux! L'automne s'avance. Depuis l'aube, c'est l'apaisement presque total. J'ai même réussi à écrire deux belles pages de mon histoire de Jonquière. En fin de journée, avec le départ de la lumière du jour, reprise de la guerre aux chimères, retour des fantômes, bons et mauvais, et étallement des angoisses purificatrices. Tant de notions que je croyais fermement acquises depuis longtemps et qui, pourtant, je le découvre maintenant, ne l'étaient qu'à demi. J'en fais de plus en plus l'expérience depuis le début de ce Calvaire, le

doute n'a rien d'un ennemi: il est le début de la sagesse et le spectre essentiel qui anime notre questionnement; il est le sel de la prudence, le début de la Liberté...

Mercredi, 25 septembre 1996

—Je me suis endormi sur le divan, à 20 heures 15, complètement épuisé. Gérer adéquatement le stress s'avère être l'un des grands éléments de mon combat et le plus stimulant des défis. Il marque la frontière entre la témérité suicidaire et la bravoure: mal géré, il est l'ennemi numéro un, le piège à con à éviter; bien géré, le meilleur des alliés. Sans sombrer dans le délire angélique, je ne nourris toujours aucune haine contre mes agresseurs, mais il est définitivement hors de question que j'accepte de subir une agression aussi sauvage, aussi mesquine, aussi triviale, aussi viscérale, sans répliquer avec force et détermination. Celui qui prend le glaive, périra par le glaive.

—«Levée du corps» à 6 heures, frais et dispos. Dehors, le ciel est sombre et il fait très frais. La brume est pénétrante. Les chasseurs partent pour la forêt. Les hommes des cavernes sont de retour... Programme de la journée: ne pas sombrer dans l'euphorie matinale, ménager ma monture et vaquer du mieux possible à mes occupations quotidiennes.

—Pensée du jour: La haine est un mauvais sentiment, mauvaise conseillère, guide mal nos pas et dévore toutes nos énergies. S'en tenir le plus loin possible.

—Pour garder la forme, je fais une longue balade sur la rue Racine. Nous avons droit à une température automnale magnifique! Tous ceux et celles que je croise le long de ma route, me saluent, m'arrêtent, me serrent la main et m'encouragent à poursuivre ce combat en se disant outrés et estomaqués de l'attitude de la Maison de la Presse à mon égard. Je rentre chez «Rodrigue le Bottier», côte Bossé, même chose. Il est sens dessus dessous et se propose même de téléphoner au grand patron pour protester vertement et lui dire qu'on n'attaque pas impunément le fils d'un fils du Bassin. À l'instar de la diaspora juive ou italienne, les vieilles familles de ce haut lieu historique sont sacrées. On touche pas!!!

—Même réaction au Salon du Livre à Jonquière, où on m'encourage à «résister au pouvoir de cette Pravda régionale», gardienne du pouvoir et des privilèges des riches et des puissants de ce monde. Il est possible, mais il est encore trop tôt à ce stade-ci pour en avoir l'assurance, il est possible, dis-je, que cet événement médiatique sans précédent au Saguenay—Lac-Saint-Jean soit le déclencheur d'une prise de conscience collective et l'annonce d'un changement qui tarde à venir. J'ignore si tel est le cas, mais une chose est certaine, dans quelques mois, lorsque la poussière sera tombée, je me propose de faire en sorte que la population se souvienne et qu'elle réfléchisse sur le sens profond de cette incroyable saga kafkaïenne en terre américaine. J'en fais mon affaire, une affaire d'honneur, une cause pour la Liberté! Et je prends l'histoire à témoin!! Ces gens ont tiré une bouteille au vin vinaigré, ils devront la boire avec moi jusqu'à la lie!!!

Jeudi, 26 septembre 1996

—Couché à 22 heures, après mon arrivée du Salon du Livre. Sitôt enveloppé dans la douillette et les édredons, je suis parti en vol plané vers le pays des rêves, royaume débridé où vivent les fées cocufiantes. Aucune sirène à l'horizon. Depuis quelques jours, je n'accoste qu'à des îles désertes, bordées de récifs. Éclipse de lune: la dernière du millénaire! Tout se bouscule. L'humanité ferme le dossier du pire siècle et du pire millénaire de ses 5000 ans d'histoire. La page qu'on se prépare à écrire n'a rien de bien rassurant.

—Réveil à 6 heures 10. Les nuits sont de plus en plus froides. Comme température automnale, on ne peut désirer mieux. Soleil, vent du nord flagellant, passages nuageux. Depuis quelques jours, les contracteurs municipaux s'affairent à la réfection du pavage de la rue Roussel, entre St-François et le boulevard Tadoussac. Tout est chambardé. On dirait un champ de bataille, après la dernière charge.

* * *

—Cet après-midi, je donne une conférence à l'école Charles-Gravel, devant quelque 400 étudiants du Secondaire V. Ils ont adoré se faire parler de cette his-

toire qui est leur. À maintes occasions, j'ai eu des auditoires composés d'adultes qui avaient peine à se concentrer plus de trente minutes. Pendant soixante-quinze minutes, cette jeunesse a écouté avec avidité et a posé des questions intelligentes, des questions qui trahissent ses préoccupations sur la sécurité des barrages et sur l'avenir qui lui est réservé.

—On me rapporte que l'«ami» Louis est passablement perturbé par le combat qu'il a lui-même contribué à initier. Grand Dieu que ces gens sont drôles! Ils ont la puissance de l'argent, ils contrôlent la grande presse régionale et «la vérité» (sic), sèment à tout vent mensonges et demi-vérités, se croient dans leur bon droit judiciaire... et voilà qu'ils tremblent comme des poules mouillées et se terrent comme des cloportes qui fuient la lumière subite, à l'idée d'y laisser quelques plumes et de devoir faire face à la musique. Pas bien difficile à comprendre pourtant! Il manque à ces gens la noblesse de la cause, la modestie et l'humilité des grands de ce monde, la grandeur d'âme et l'indulgence des ascètes, le sens de la liberté et l'esprit de sacrifice des héros. Avec un état d'esprit aussi torturé et aussi tordu, ils perdent à tous les coups, peu importe l'issue de la bataille. Puissant oppresseur qui abuse de sa force, trouve rarement grâce aux yeux du public qui s'identifie facilement à l'agressé, devenu vite victime et pauvre persécuté. Vient tout juste de comprendre ça, les pauvres...

Vendredi, 27 septembre 1996

—Dormi comme un petit bébé jusqu'à six heures. J'ai déjà réussi à trouver la paix, en dépit de la puissante menace qui pèse sur moi et sur la sécurité de ma famille. Mes obligations de la semaine sont toutes remplies et j'ai même réussi à écrire le sous-chapitre que je m'étais fixé sur Jonquière. La température extérieure suit la normale saisonnière. Il fait très frais, une brume épaisse envahit le ciel de Chicoutimi, le vent souffle faiblement du nord, le ciel s'ennuage. Les journaux du matin sont en retard. Le Parc des Laurentides doit être complètement bouché. C'est peut-être mieux ainsi ?

* * *

—J'ai reçu, hier, par télécopie, le communiqué de presse du Comité d'Environnement de Chicoutimi, communiqué dans lequel on m'attribue, en partie, la résistance qu'oppose maintenant la population aux tenants du pouvoir dans l'affaire du déluge. Un appui symbolique, certes, mais tout de même un appui qui reconforte et gonfle la voile. Avec ce téléphone qui n'arrête pas de me harceler, j'ai eu toutes les difficultés du monde à écrire une maigre petite page d'histoire. Les gens se disent outrés, me donnent des tapes dans le dos et m'encouragent à grands coups d'encensoirs, mais en bout de piste personne ne veut prendre le risque de se mouiller le petit orteil. M. Potvin, du regroupement des sinistrés du lac Kénogami, est venu me porter le rapport qu'il a déposé devant le «Comité d'Experts». Pas question pour lui non plus de prendre officiellement position. Seul Pierre Morency, un étranger qui n'a pourtant rien à gagner dans cette guerre, m'a offert d'écrire un papier pour me soutenir, mais je lui ai dit que ce n'était pas nécessaire. Bien lui fasse, mais j'aime autant éprouver tout de suite ceux qui s'offrent en renfort. Ce combat, je suis le seul à pouvoir le livrer jusqu'au bout!

—Côté température, la journée a été tout à fait splendide. Soleil d'automne. Les érables et les bouleaux qui bordent les deux côtés de la rue Delisle, sont absolument magnifiques dans leurs robes pourpres. Certains portent avec éclat toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le spectacle est saisissant.

Samedi, 28 septembre 1996

Fête à maman

—Très bonne nuit de sommeil et de repos pour la «petite» et pour moi. Les enfants à l'abri, plus rien ne nous trouble. Dormis tous les deux du sommeil du juste. «Levée du corps» à 6 heures 45. Quelques gouttes de pluie sont tombées au cours de la nuit. Les senteurs d'automne sont absolument féeriques ce matin.

—Le journal *Le Quotidien* n'a toujours pas publié ma lettre... L'administration est doublement coincée! De source sûre, très sûre même, on me rapporte que c'est le pire combat que la Maison du Silence a eu à mener depuis le dernier quart de siècle. Cette même corde vocale qui s'étire jusqu'au coeur des lignes ennemies m'a même réaffirmé et confirmé que le 25 juillet dernier, un des

grands patrons de la boîte, a réitéré à tout son personnel, l'ordre formel d'éradiquer mon nom des deux journaux qu'ils contrôlent, sous peine de congédiement ipso facto! Dans un pays qui se dit démocratique et qui se targue de favoriser la dissidence, faut le faire!!! Et si la direction a été assez étourdie pour ne pas publier ma réponse dans le *Progrès-Dimanche* de demain, elle aura perdu la deuxième manche en se tirant dans le pied. La suite viendra tout seul: tel que prévu, la lettre sera publiée dans *La Primeur* de mercredi prochain (le 2 octobre) et nous aurons alors une preuve supplémentaire (qui s'ajoutera à leur refus de publier la lettre de Morency) pour démontrer devant le Conseil de Presse que ces gens abusent de leur pouvoir, imposent leur censure à toute une région et contrôlent l'information de façon totalitaire. Par la publication de ma lettre, la guerre ne finit donc pas, elle se poursuit et se déplace sur un nouveau champ de batailles où les lanciers seront enfin armés de plumes.

* * *

—On apprend, par contre, dans *Le Quotidien* de ce matin, que l'affaire du Mausolée du cimetière Saint-François-Xavier (qui m'avait valu une autre mise en demeure pour avoir réussi à arrêter la démolition de la vieille chapelle funéraire) est enfin réglée.⁶⁴ Le charnier sera sauvé! Bravo! Cependant, le journaliste Daniel Côté a pris bien soin de se mettre à l'abri et de ne pas préciser que ce sauvetage était le fruit de mon travail et de ma contestation. Cette façon de faire témoigne avec éloquence de la pression insoutenable qui pèse sur les journalistes de la Maison de la Presse en ce qui me concerne. Je sens leur désarroi, leur petitesse et leur impuissance dans cette manière de faire. Au Saguenay, il n'y a pas un citoyen qui ne voit pas mon oeuvre dans cet aboutissement.

* * *

—J'ai commencé à préparer la roulotte pour l'hiver. L'eau a été enlevée, les roues ont été remisées et elle repose sur des pieds de métal. Le fond du temps est sombre comme un vendredi saint. Rien à faire de bien intéressant, sinon dormir. Il

⁶⁴ Daniel Côté, «Cimetière Saint-François-Xavier. Une entente permet de sauver le charnier», *Le Quotidien*, 28 septembre 1996.

fait très chaud! Le thermomètre est à 24 degrés. Ce soir, nous soulignons le 76e anniversaire de maman par un souper en famille, au restaurant Vio de Chicoutimi.

Dimanche, 29 septembre 1996

—Je me suis endormi avec Bacchus, enfargé dans les vignes. La veillée d'hier fut des plus divertissantes. C'est Marcel, l'ami à Karine, qui m'a déposé à la maison. «Levée du corps», du moins ce qui en reste, à 7 heures trente, complètement débâti. De peine et de misère, j'ai réussi à me traîner jusqu'au restaurant avec la «petite». Mais le coeur est resté à la maison. J'ai l'impression d'avoir été renversé par un autobus.

—Ma lettre n'a pas été publiée. J'ai maintenant le feu vert pour *La Primeur*. À 9 heures 30, je rencontre Johanne de La Sablonnière, l'éditorialiste. Elle m'informe qu'ils ont décidé de me placer à la une et de donner le grand coup. Mes vis-à-vis sont loin d'imaginer ce qui s'en vient.

* * *

—En dehors de la rencontre avec la journaliste, la journée a été inodore, incolore et indolore. J'ai tenté, tant bien que mal, de me remettre d'aplomb et d'effacer les sentiments générés par la cuite d'hier soir. On dirait que je plane entre deux mondes. Le soleil a été de la partie jusqu'en fin d'après-midi. Il fait plus chaud que la normale saisonnière et j'ai profité de cette accalmie pour préparer les repas de la semaine.

—Exception faite des quelques appels de Pierre Morency qui me talonne pour que j'écrive une lettre d'appui (comme si j'en avais le coeur), le téléphone a été totalement muet pendant toute la fin de semaine. Le calme avant la tempête...

—Veillée bien tranquille: j'écoute un documentaire biblique et la «petite» poursuit le montage de l'index.

Lundi, 30 septembre 1996

—Couché à 21 heures 10, j'ai eu énormément de difficulté à garder le sommeil jusqu'au matin. Trop reposé. Je crois qu'il va falloir que je me dépense un peu plus sur le plan physique. Réveil à 6 heures. Il fait noir comme chez le loup et la température se corse. Très venteux, pluvieux et plus froid. Un vrai temps d'automne.

—Dans le journal *Le Quotidien*, aucune mention de ma lettre. Il ne reste que demain et cette deuxième sera définitivement gagnée. Peuvent pas imaginer le coup de canon qu'ils vont recevoir! À main levée, j'ai même déjà rédigé le brouillon de la prochaine lettre que je crois pouvoir publier dans *La Presse* ou *Le Devoir*. On verra bien.

* * *

—9 heures. Pierre Morency me téléphone pour me dire qu'il a passé mon dossier au journaliste du *Soleil*, Michel Corbeil, qui doit me contacter pour en savoir davantage. C'est par contre le journaliste Jacques Drapeau qui a hérité du dossier. Nous avons échangé sur le sujet, en fin d'après-midi. J'ignore totalement sa perception des choses (*Le Soleil*, *Le Quotidien* et le *Progrès-Dimanche* appartiennent tous trois au même patron). L'arme est à deux tranchants, mais je me dois d'explorer cette avenue. J'ai pu, également, m'entretenir avec l'écrivain Victor-Lévy Beaulieu. Je ne crois pas qu'il soit en mesure de me soutenir dans mon combat. Ses préoccupations sont ailleurs, sans doute! Il a été, par contre, très courtois, très sensible à ce qui m'arrive. Pour le remercier du temps qu'il m'a accordé, je lui expédie quelques volumes.

* * *

—Le téléphone, cette sapristie de machine infernale, m'a tiré du sommeil à 22 heures 30, comme si quelqu'un s'était amusé à tirer du canon dans le salon. Fallait nous voir, tous les deux, Madeleine et moi, rompus par l'émotion comme deux

enfants à qui on venait de sonner les cloches pour aller chanter matines. C'était Claude Girard, de *La Primeur*, qui voulait me dire que le journal était monté et que j'allais probablement adorer. Ne manque que l'édition du *Quotidien*, de demain. Je suis toujours dans l'expectative et dans la crainte qu'un sursaut d'intelligence leur fasse subitement prendre conscience de la menace. Je retourne au lit à 23 heures. J'ai les nerfs à fleur de peau. Cette affaire est passionnante!

Mardi, 1er octobre 1996

—La nuit a été courte et bonne. Je n'ai eu aucune peine à me rendormir après la sauterie de la veille. J'ai filé jusqu'au petit matin, sans interruption aucune. Réveil à 6 heures. Encore des problèmes avec le nouveau chauffe-eau qui déborde par la soupape. À chaque matin, je dois éponger les dégâts. J'en ai plus que «mare»!...

—La température extérieure prend modèle sur celle d'hier. Un peu de vent, frais et pluvieux. On prédit un peu de soleil pour la journée. Ce matin, on l'aura deviné, j'ai rendez-vous avec l'ombre de l'ombre de ce qui fut jadis, un journal!...

—À la sauvette et craintif, j'aborde *Le Quotidien*, tourne la première page (comme dans la chanson), passe par-dessus «La plate du jour» à Bourdon (hon!), jette un bref coup d'oeil sur la deuxième, saute rapidement à la troisième et risque un regard furtif sur la quatrième et la cinquième, craignant d'y retrouver l'expression d'un sursaut d'intelligence, une partie de mon épître, ma modeste bulle, mon pauvre monitoire écartelé, massacré, trépané, lobotomisé, vidé de son sens profond et noyé entre les petites annonces et les avis nécrologiques. Soupir de soulagement! action de grâce!! puis apothéose!!! Le Christ, le dimanche de Pâques, ne s'était certainement pas senti plus délivré! Dans ce contexte, dire que mes espoirs sont comblés serait un euphémisme!

—En effet, ce matin j'ai la joie, que dis-je l'incommensurable joie, de constater qu'il n'en est rien! Ce journal, d'ordinaire si vide et si chenu, ce journal qui a tout dans sa une et rien dans le reste, tout dans les titres et rien dans les colonnes, ne m'aura jamais apparu aussi loquace, aussi volubile, aussi vrai que dis-je, plus

vrai que nature dans son mutisme coupable! Décidément, faut le dire et redire sans coup férir, en omettant la substance, ce canard qui n'a rien du «Canard Enchaîné» et qui a pris, depuis trop longtemps hélas! l'allure d'un canard boiteux, a réussi à trahir tous ses maîtres (depuis le temps qu'il trahit la vérité et la population du Saguenay—Lac-Saint-Jean), ce qui sous-tend, évidemment, les rois-nègres qui servent de paillason à leurs bons maîtres de Toronto. Gonflés par l'orgueil et l'excès de confiance, contre toute attente nos amis n'auront, finalement, pas vu venir le coup. La réplique de demain sera foudroyante, comme le baril de poudre de la bataille du Long-Sault! Grâce à eux et sans vouloir pécher par excès de confiance, la deuxième manche est donc pratiquement gagnée. Je l'avoue, même dans mes scénarios les plus optimistes, j'ai eu de la difficulté à imaginer qu'ils pouvaient commettre cette erreur! Il est vrai, je le comprends et le concède, que la suffisance, le mépris et l'orgueil aveuglent ceux qui en sont atteints et que la haine, le pire des sentiments qui soient donnés à l'homme, est la colère des faibles. Napoléon Bonaparte, qui connaissait cette pulsion animale dévastatrice mieux que quiconque, disait que «*La haine des traîtres, des tyrans et des esclaves sera dans l'histoire notre plus beau titre à la gloire et à l'immortalité*».

* * *

—Dans *Le Soleil*, une colonne sur la mise en demeure. Le journaliste Jacques Drapeau ne prend pas partie, mais son titre laisse présager qu'il reviendra à la charge: «*Déluge au Saguenay. Un historien appelé à se rétracter. Il a qualifié de «putasserie» le travail de certains médias*».

* * *

—De retour au bureau, j'ai la surprise d'avoir au bout du fil, l'historien de Lyon (France), Philippe Jacquin. Il est à Montréal pour quelques heures et il voulait me rencontrer ce matin. Le pauvre homme! Il n'a aucune idée des distances ici, en Amérique. Je lui ai fait comprendre que cette rencontre m'aurait pris deux jours et m'aurait exigé certains frais de déplacements. Nous convenons de nous reprendre.

—Suite au texte paru dans *Le Soleil*, on m'a demandé d'intervenir sur les ondes de Québec, à l'émission d'André Arthur. Il a été sympathique à ma cause et m'a aidé à passer le message.

—Côté écriture, la journée a été super productive; j'ai terminé le sous-chapitre portant sur la construction de l'église Saint-Dominique et j'ai même pu m'attaquer à l'introduction du sous-chapitre sur la fondation du chemin de fer *Roberval-Saguenay*.

—Avant d'aller au lit, j'ai parlé à Claude Girard. Il reste fidèle à sa promesse et tient fièrement le coup. Le journal *La Primeur* de demain fera annales dans l'histoire journalistique du Saguenay—Lac-Saint-Jean. Demain, mes agresseurs goûteront à leur propre médecine. Dans cette affaire, je n'aurai de cesse et d'apaisement que lorsque j'aurai eu justice et que j'aurai réussi à exprimer clairement mes opinions divergentes.

—Couché à 22 heures 30.

Mercredi, 2 octobre 1996

Décès de Robert Bourassa

—Le nouveau chauffe-eau a fait encore des siennes au cours de la nuit. J'ai été réveillé à 4 heures par les clapotis de l'eau qui débordait du seau. Les yeux «dans la graisse de beans» et les deux pieds dans une marée d'eau tiède, j'ai dû prendre l'éponge pour tout ramasser. À 5 heures, je me suis remis au lit, les pieds glacés, et j'ai finalement réussi à reprendre le sommeil.

—Réveil à 6 heures, le «bras du combattant» prêt à prendre d'assaut la première «petite» qui passe par là! La journée s'annonce belle. Changement de température: le vent a diminué, la pluie a cessé, l'air est très humide et une épaisse brume recouvre la vieille partie de la ville. Le météorologue parle d'un beau 18 degrés pour la journée. Côté émotionnel, c'est la grande forme! Fin de la deuxième manche dans ce combat qui m'oppose à la Maison du Silence. Ce matin, je voudrais être un petit oiseau, pour voir l'étonnement de mes vis-à-vis lorsqu'ils

recevront *La Primeur* d'aujourd'hui. J'ai l'impression d'aller à une noce sans y être invité.

—8 heures 20. Je suis déjà au bureau de *La Primeur*, à Chicoutimi, pour prendre mes exemplaires du journal qui vient tout juste d'arriver. Le texte est là, grand comme le mirador d'un camp de concentration qu'on vient de faire flamber, en plein «front page», assis devant l'édifice de la Maison de la Presse, ma bouille et mon béret brandis comme un bras d'honneur et tel que promis par l'éditeur. Beaucoup de fébrilité dans l'air! En ce qui me concerne, la deuxième manche est gagnée! Définitivement gagnée! Et sans retour possible! Mais je garde la tête froide et je m'interdis tout triomphe! La troisième et dernière manche est loin d'être acquise: pas d'argent, pas de moyen pour m'exprimer librement, seul, tout fin seul contre un adversaire riche, puissant, revanchard et inélégant, il est évident que je ne dispose d'aucune marge d'erreur. J'avance pieds nus sur le fil du rasoir et j'ignore la suite! Mes seules forces: la liberté d'être, le désir inaltérable de poser des questions et de dire ce que je ressens, et ma pauvreté matérielle qu'aucun jugement, si puissant soit-il, ne pourra me ravir...

—Le jour a déclassé la nuit et je sais que deux et deux font quatre... Et je comprends de plus en plus que les mots et la la forme n'ont rien à voir avec la qualité de l'écrivain; c'est plutôt la vérité qu'il véhicule à travers son témoignage, ses angoisses, ses doutes existentiels et son combat intérieur qui fait de lui un être à part, un être en quête de liberté, un témoin de son temps et de son époque.

Sommé de se rétracter
Russel Bouchard persiste dans son idée

par Johanne de la Sablonnière
(*La Primeur*, 2 octobre 1996)

Le 20 septembre dernier, l'historien Russel Bouchard recevait une mise en demeure réclamant qu'il se rétracte et reconnaisse l'impartialité et l'indépendance de la Maison de la Presse, qu'il avait trois jours plus tôt sur les ondes de CKRS Radio accusée d'avoir offert une couverture complaisante relativement aux événements reliés au déluge.

Dans le cadre de cette émission radiophonique, M. Bouchard avait particulièrement critiqué le travail de l'éditeur Claude Gagnon, de l'éditorialiste Richard Bandford ainsi que celui du journaliste Louis Tremblay, allant jusqu'à reprocher à ce dernier d'être «la putain de service». Selon lui, ils ont délibérément évité de questionner le gouvernement et ménagé la multinationale Stone. *«L'institution avait vraiment hâte de clore le dossier et elle a endossé très rapidement les propos du premier ministre Lucien Bouchard à l'effet que les inondations étaient attribuables à un acte de Dieu.»*

Mise en demeure

La mise en demeure exige de l'historien qu'il se rétracte sur les ondes de la radio, dans le cadre de l'émission (Myriam Ségal) et qu'il publie une lettre dans le Quotidien pour *«reconnaître l'impartialité, l'intégrité et l'indépendance»* dont ont fait preuve les personnes concernées par les propos accusateurs. Pour Russel Bouchard, ces demandes sont le reflet du manque de liberté de cette presse qui tente de court-circuiter son droit à la critique. *«Il n'est aucunement question que je me rétracte, je ne reculerai pas d'un pas; je suis un humain libre et je ne peux absolument pas dire qu'ils ont fait du bon travail.»*

M. Bouchard a plutôt proposé au journal le Quotidien, qui a par ailleurs refusé, de publier une lettre pour préciser son point de vue et ses propos (la lettre est publiée en pages 2 et 3 de cette édition du journal *La Primeur*). Dans une entrevue accordée à *La Primeur*, Russel Bouchard a indiqué que si c'était à refaire, il répéterait son propos accusateur en utilisant le même vocabulaire. *«J'expliquerais cependant, avant de l'utiliser, le sens de l'expression «putain de service». Mais je le redirais.»* M. Bouchard proclame qu'il ne déteste personne mais que la presse est une tribune qui devrait être capable d'entendre des opinions diverses.

* * *

—Dans l'attente de l'avis de poursuite, j'ai commencé à préparer la ligne de feu en vue du troisième affrontement. J'ai téléphoné à Robert Dutrisac (*Le Devoir*), Martin Pelchat (*La Presse*) et Jacques Drapeau (*Le Soleil*) pour les tenir au courant du combat ahurissant que me livre la Maison de la Presse au Saguenay. Par courrier spécial, je leur ai expédié un dossier complet, l'avis de poursuite, leurs commentaires, le journal *La Primeur* d'aujourd'hui, etc... Il n'en faut qu'un, un seul, pour que le débat déborde au national. De l'avis de ces gens, «*ça ne s'est jamais vu, du moins pas en occident, qu'un journal poursuive une personne pour ses propos, si durs soient-ils*». C'est plutôt le contraire que l'on voit! Mais une presse régionale —porteuse du flambeau de la démocratie et de la liberté d'expression— qui poursuit en justice un emmerdeur insolent, un citoyen dérangeant, un homme libre qui ose poser des questions, pour qu'il s'abaisse à «*reconnaître l'impartialité, l'intégrité et l'indépendance dont ils ont fait preuve*», jamais!!! Mon combat contre les paillassons de Big Brother est juste et propre et, s'il le faut, j'irai présenter ma cause devant la presse anglaise, française, voire même américaine. Si on ne m'écoute pas, je publierai un livre, les notes de mon «Journal intime» s'il le faut, je parcourrai le pays pour donner des conférences et je traverserai le Canada à pied ou à genoux, mais je ne me rendrai jamais! Qu'on se le dise! Pour qu'on entende mon cri de détresse et qu'on me respecte en tant qu'être humain né libre, égal (sic) et intelligent, j'irai «jusqu'au bout!», j'irai jusqu'au bout de ma folie, je dérangerai Dieu et Diable jusqu'à ce que ma soif de justice et de liberté soit assouvie, je franchirai témérairement les portes du trépas, comme Socrate, Dollar, Chénier, Guévéra, tous martyrs de la Liberté.

«On veut me museler»

par Johanne de la Sablonnière

(*La Primeur*, 2 octobre 1996)

«C'est une lutte éprouvante mais j'ai la responsabilité sociale et le devoir de la faire. Je me bats contre une très grosse machine mais je le fais pour la population. Je trouve que la presse a protégé ceux qui ont le pouvoir et du même coup, a omis d'aider les sinistrés.»

Le fondement de tout ce débat, déclare Russel Bouchard, repose sur la liberté de presse, sur la démocratie et sur l'indépendance de la Maison de la Presse. «Ma lettre n'a pas fait leur affaire, ils ont refusé de la publier. C'est le public qui aurait dû juger cette histoire.»

Selon Russel Bouchard, ses propos sont ignorés, ses critiques étouffées, ses droits d'expression lésés. «On veut me museler, mais j'ai le droit et le devoir de poser des questions, je suis un des derniers contre-pouvoir. Il n'y a pas une armée assez forte pour me faire reculer dans cette lutte de liberté fondamentale.»

Conseil de Presse

«En considérant que je suis censuré dans cette institution, j'envisage très sérieusement d'inviter le Conseil de Presse à étudier la situation si la Maison de la Presse ne désamorce pas sa poursuite.» Russel Bouchard songe en effet à demander au Conseil de Presse de vérifier la ligne éditoriale utilisée à la Maison de la Presse.

Poursuite coûteuse

La lettre de rétractation de Russel Bouchard aurait dû paraître dans le courrier du lecteur du Quotidien avant le premier octobre, et il en va de même pour la rétractation en ondes, selon les exigences du demandant. De toute évidence, la réponse de M. Bouchard s'est révélée très opposée à ces attentes puisqu'il réaffirme avec détermination sa position. La poursuite pourrait s'avérer coûteuse pour lui si la Maison de la Presse décide d'initier une poursuite et de réclamer une compensation. «*Je m'en fous, je n'ai rien, je ne possède rien*» conclut celui qui se décrit comme un poète dont on réclame la mort.

Jeudi, 3 octobre 1996

—Ma meilleure nuit depuis deux semaines. J'ai été réveillé par la pluie qui tombait avec force, mais j'ai vite repris le sommeil. Réveil à 6 heures. Tristesse d'automne! Tout est sombre et lugubre. Le vent souffle avec force et annonce le froid du nord. Le ciel est nuageux et pluvieux. Il a neigé sur les hauteurs au cours de la nuit.

—Les unes des journaux sont toutes consacrées à Robert Bourassa, décédé hier matin d'un cancer de la peau. Comme il est drôle d'entendre tous ces éloges dithyrambiques prononcés par des gens qui ont passé leur vie à le vilipender sur la place publique. Personnellement, je n'ai jamais apprécié son style empesé et son ambivalence, mais il faut reconnaître qu'il a marqué le Québec et le Canada des années 70 et 80. La Baie James a été, à mon avis, sa plus grande réalisation. Mis à part l'accroc des mesures de guerre, en octobre 1970, je crois qu'il a su se distinguer par son sens de la démocratie.

—Dans le journal *Le Quotidien*, on publie la dernière lettre de Pierre Morency. Nos adversaires sont déstabilisés. Sans cette pression qu'ils ont sur le dos, ils n'auraient jamais accepté de publier un texte qui ne leur donne pas l'avantage. On m'apprend également, de très très haut rang, que les administrateurs de la Maison de la Presse sont tout en émoi et qu'ils voient des espions partout; en effet, la haute direction a amorcé une enquête interne sévère pour tenter de découvrir le nom de celui (ou celle) qui m'a révélé qu'elle avait donné ordre d'éradiquer mon nom de tous les textes à venir. Stalinien comme comportement...

* * *

—Très froid au cours de la journée, malgré la visite timide de monsieur Soleil. J'ai passé l'avant-midi à écrire sur Jonquière, et l'après-midi à écrire des lettres pour tout un chacun. Je crois que tout ce qui m'arrive de difficile alimente ma plume. Le purgatoire qu'on m'impose et les agressions dont je suis victime éveillent en moi des fantômes qui labourent et triturent mes écrits. Si je n'avais pas ces

difficultés dont on me gratifie à outrance bien malgré moi, il faudrait que je les invente. Il est vrai par contre, et je le conçois maintenant plus que jamais, que la littérature, je parle ici évidemment de la création pure et dure, celle qui provient de l'âme et de la solitude, n'est possible qu'à partir du moment où quelque chose va mal. Difficile d'exprimer ce qui va bien, d'énoncer le bonheur! La douleur et la souffrance obligent au dépassement, purifient, sanctifient, libèrent l'esprit et le transcendent! Tant vont les angoisses, tant s'exprime le souffle créateur, tant va l'écriture...

Chicoutimi, 3 octobre 1996

[À René Chartrand, Hull]

Bonjour René,

Depuis quelques mois, en fait depuis le terrible «déluge» qui s'est abattu sur le Saguenay, à la fin juillet, nous n'avons guère eu l'occasion d'échanger. J'ignore ce qu'il advient de toi et de ta petite famille? J'ignore même si tu es encore à l'emploi de Sa Majesté, ou si tu es toujours de ce monde? Point de téléphone, point de visite et, horreur des horreurs! point de lettre!!! Et pourtant, j'en raffole, tu le sais bien! Je ne sais plus exactement si c'est Stendhal, Voltaire ou Rousseau —en fait, c'est peut-être moi?— qui disait qu'aucune cause au monde, aucun travail, aucune peine, aucun problème n'est assez important pour qu'on s'y consacre exclusivement. Le «Rit-d'eau» serait-il devenu un «Rubis-con» infranchissable, pour qu'on me fasse sécher à ce point? Allons mon ami, secouez-vous la plume et griffonnez-moi quelques faits saillants de votre vie palpitante de chercheur, d'écrivain et de cueilleur de chimères. Les feuilles d'automne qui virevoltent avant de tomber au gré du vent, ne vous inspirent-elles pas suffisamment pour que vous daigniez secouer le plumeau de vos amitiés??? La semaine prochaine, ça c'est sûr, je me mets à harceler le facteur pour les querelles qu'il m'apporte et pour ces douceurs dont il me prive. Et surtout, ne règle pas ce petit contentieux avec Internet; il est honni de mon foyer!..

Ah oui, j'oubliais! Sous ce pli, il y a copie du dernier journal de ma ville. Il est porteur de gros orages, dont je me serais fort bien privé, et de troubles dont j'ai, hélas! le don d'appeler. Si la vie est un long fleuve tranquille, j'aimerais qu'on me dise comment on fait pour éviter la cataracte.

Amitiés à toi et à ta famille.

Russel

* * *

Vendredi, 4 octobre 1996

Bonne fête Russel

—Nuit douce et sulfureuse. Je me suis endormi avec la vague, bercé par des rêves de chevalier servant, de dragons à pourfendre et de princesses à sauver. Réveil à 6 heures 6 exactement. Madeleine a congé aujourd'hui. Ce sera donc seul que j'affronterai l'aube. Il fait un froid de canard. Depuis que j'ai changé le chauffe-eau, c'est le premier matin que je n'ai pas de dégât d'eau dans le sous-sol.

—Je fête mes 48 ans aujourd'hui. Un magnifique gâteau, habité par des fraises bonbons, des bleuets glacés et une plaquette de chocolat blanc, m'a été offert par la «petite». Ce sont des moments comme ça qui font que la vie mérite d'être vécue.

* * *

—Au petit déjeuner, rencontre inopinée, mais fort intéressante, avec Didier Perret, le géologue du «Centre Géoscientifique de Québec», et son collègue. Nous nous sommes entretenus pendant de nombreuses minutes, sur le sujet de leurs recherches, le déluge de juillet, la couverture médiatique déphasée donnée à cet événement soi-disant «déca-millénaire»... De leur propre aveu, c'est le pire dossier qu'ils ont eu à mener jusqu'à ce jour, à cause des énormes pressions politiques. Je leur ai recommandé de résister, coûte que coûte, et surtout de ne pas affaïdir leurs conclusions. Les Saguenéens n'ont jamais eu autant besoin de vérité... et ils n'en auront jamais eu si peu. Si ces érudits chercheurs décident de dire que deux et deux font cinq et qu'ils abdiquent devant leurs responsabilités, un jour leurs contrevérités seront découvertes et ils seront déshonorés. Le mensonge, me suis-je appliqué à leur rappeler sans vouloir jouer au moraliste, n'est rien, absolument rien, et ne s'appuie que sur le néant; tôt ou tard, la vérité comblera le vide perpétué par la lâcheté et démasquera le faussaire. La communauté scientifique de cette fin de millénaire a oublié que la vérité est une, indivisible, inaltérable et éternelle. Triste époque que la mienne! Le commun des mortels est noyé dans la

désinformation, dupé, manipulé et trimbalé d'un mensonge à l'autre, et les chercheurs n'ont plus le courage de débattre pour soutenir leurs découvertes et défendre leurs convictions profondes. Les bourses de recherches, la sécurité d'emploi, les titres de reconnaissance officielle, les médailles et la perspective d'une tribune ostensible ont remplacé la rectitude scientifique et donnent lieu de morale. «*Et pourtant elle se meut!*», n'avait pu s'empêcher de crier Galilée, après que le tribunal de l'Inquisition l'eut obligé de proclamer que la Terre ne tournait pas autour du Soleil.

Samedi, 5 octobre 1996

—Dormi du sommeil du juste. Réveil à 7 heures. Le jour se lève à peine. La brume enveloppe toute la ville. Les nuages se sont dissipés et le soleil perce péniblement l'horizon, à l'est.

—Dans le journal *Le Quotidien*, la Maison du Silence publie une autre lettre de Pierre Morency. Il aura fallu presque un mois de démarches ardues pour qu'il obtienne enfin ce droit de réplique. Avec moi sur les épaules, la Maison est coincée et n'avait guère le choix. Publie, publie pas, la direction est perdante dans les deux cas. La population est en train de comprendre qu'elle a été dupée outrageusement depuis le 20 juillet. Elle découvre, du moins je l'espère, que la presse régionale a été la gardienne des seules valeurs et pouvoirs des multinationales et du gouvernement.

* * *

—Nous avons droit à une journée d'automne splendide. Les érables exultent dans leurs ramures multicolores. Avec cette température, j'en profite pour monter l'armature métallique du garage de toile. Le frerot est arrivé de la chasse. Bre-douille! Trois perdrix bien grasses, mais point d'«orignac».

—Aujourd'hui, je suis reçu chez la châtelaine de Laterrière, au vieux moulin. Selon ce que j'ai pu comprendre, nous serons 27 en tout. Il y aura donc discours et

parlotes, propos de l'illustre serviteur que je suis (!!!), émoustillages, rires et tutti quanti...

* * *

—*Soirée au moulin du Père-Honorat*. En fait, il faudrait plutôt parler de journée. Je suis arrivé à 14 heures 45, un des premiers. Une veillée mondaine mémorable. Un goûter racé et une présentation de haut voltige! Même le vin semblait venir de «Haut-Lieu». Plusieurs pères Oblats (omi), dont quelques-uns sont assis au sommet de la pyramide, et Mgr Couture, notre digne évêque, ont présidé ce saint «party». Il y a eu plein de discours, tous très à propos et tous de circonstance, dont celui, désopilant entre tous, de Raoul, auteur du «Combat de Titans au coeur d'un Royaume», qui nous a tous fait rire et glousser avec son cynisme et ses remarques à double sens. Il y aurait un livre à écrire sur cet événement qui précède l'inauguration officielle, demain, de la statue du Père Honorat, sur le terrain de l'église de Laterrière.

—De retour à la maison à 21 heures 45.

Dimanche, 6 octobre 1996

—Réveil et «levée du corps» à 7 heures, assez bien reposé. Le *Progrès-Dimanche* est totalement vidé de sa substance ce matin. Banford s'est déguisé en courant d'air. Sur le conflit qui nous oppose, Morency et moi, à la Maison des Ténèbres, nul propos ni allusion. Les fantômes qui la hantent et la dirigent sont sur la défensive. Pour le petit déjeuner, nous faisons un accroc à la règle et montons au lac Kénogami, chez nos amis, Gérald et Micheline, qui nous reçoivent avec une attention princière.

—Un drôle de dimanche, très fade, mi-figue, mi-raisin, presque sans âme. Température de circonstance: venteux, passages nuageux, fréquentes percées de soleil. J'en profite pour mettre la bâche de protection sur la roulotte. Madeleine et un de nos proches malades, je n'ai pu me rendre à Laterrière, pour participer à l'inauguration officielle du monument du Père Honorat. Pas le choix! Faut faire

contre mauvaise fortune bon coeur! Ce dimanche se termine sur une note bien triste! Avec ces difficultés qui me tombent dessus sans arrêt et cette chape de plomb que je dois porter en dépit de la trahison, j'ai l'impression de vivre l'histoire de ce pauvre «Job» qui avait tout reçu de Dieu, qui a tout perdu et qui s'est retrouvé tout fin seul sur un tas de fumier. Ici, nous avons tendance à l'oublier facilement, rien ne nous appartient, sauf notre âme et la liberté d'être — qui a son prix sur cette Terre. Tout le reste, biens matériels, femme, enfants et petits bonheurs passagers, tout ça nous est prêté. La maladie et la mort, qu'on accepte assez facilement pour les autres il est vrai, remettent tout en question, même l'évidence et la certitude, et nous rappellent nos pauvres limites.

—Couché à 21 heures, mortifié à la pensée des miens qui souffrent.

Lundi, 7 octobre 1996

—Une nuit conforme et sans soubresauts. Réveil à 6 heures. À la radio de CKRS, on annonce, enfin, avec cinq jours de retard, que j'ai décidé de résister aux agressions incongrues de la Maison de la Presse. Décidément, cette station de radio n'a pas de quoi s'enorgueillir de sa couardise et du pleutre qui la dirige; on m'invite à intervenir sur les ondes, un accroc se produit et voilà qu'ils s'excusent lâchement, avant même de recevoir une simple mise en demeure. À mes yeux, ils ont perdu toute crédibilité. Vont sécher comme des vieilles momies incas, avant que je leur redonne de la collaboration sur les événements de juillet.

—Rien, dans les journaux nationaux, sur le déluge, rien sur mon combat également. Tout est dirigé vers le cercueil de Robert Bourassa. Le pays a arrêté de tourner. Noblesse oblige!

* * *

—En prévision du combat judiciaire qui se dessine, à 9 heures ce matin j'ai demandé officiellement copie de l'enregistrement des échanges que j'ai eus sur les ondes de CKRS radio, avec Myriam Ségal, le 17 septembre dernier. C'est le directeur de la boîte, qui m'a répondu. Aussi penaud qu'un petit enfant surpris en

train de mentir, ce fier colosse invertébré qui fait six pieds... de large bien comptés, portant costard cravate et souliers antidérapants, a essayé de dénouer l'impasse en m'offrant de réduire la facture de 50%... *«parce que c'était moi»* (sic)! Rien de moins! Belle faveur! Belle faveur! Généreux notre homme! Sans doute, me suis-je dit, voilà le prix de la lâcheté qu'on ne peut réprimer et qu'on tente de monnayer à rabais pour avoir le droit, à nouveau, de regarder son interlocuteur dans les yeux! Des écus dans l'escarcelle, à défaut d'honneur dans son plastron! Les 30 deniers de Judas ne devaient pas être plus lourds à porter!

*Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurt sans parler».*
Alfred de Vigny

—Une telle inélégance dans le geste et le rituel délestant fend l'âme et nous fait craindre pour la survie de l'espèce humaine! Décidément, ce type et le négociant qu'il représente n'ont aucune idée de ce qu'est l'honneur et la dignité! Ils n'ont pas eu le courage d'attendre la mise en demeure, ils m'ont renié lâchement sur les ondes, se sont mis de suite à genoux en s'excusant publiquement auprès de la Maison de la Presse et m'ont laissé en pâture à un ennemi sans foi ni loi... et il faudrait, en surprime, que je passe l'éponge pour quelques malheureux deniers. C'est ajouter l'injure à l'insulte! En ce qui me concerne, il est hors de question que je soulage leur honte de cette manière et qu'ils puissent laver leur conscience vendue à si bon compte.

*«Un loup parut; tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'était pas un loup; ce n'était que l'ombre.*

*Haranguez de méchants soldats,
Ils promettent de faire rage:
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage!
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.»*
Lafontaine, «Le berger et son troupeau»

* * *

—J'ai passé l'avant-midi dans Jonquière. Plus j'avance, plus j'apprends. Je finalise le texte portant sur l'histoire du «Roberval-Saguenay».

—Journée sale et pluvieuse. Le vent vient de l'ouest. Très sombre.

—Coup de téléphone inopiné de Mme Solange Dagenais, la géologue qui a découvert la mine Niobec (Saint-Honoré) et celle de wallestonite (Saint-Ludger-de-Milot). Elle voulait me dire qu'elle quittait définitivement la région pour tenter sa chance à Vancouver et qu'elle tenait à me féliciter pour mon combat. Il ne m'arrive pas souvent d'avoir de tels compliments d'une si belle robe. Avec tout ce qu'on raconte de négatif sur mon dos, je le prends avec joie.

Mardi, 8 octobre 1997

—La nuit a été bonne, en dépit des agressions qui m'arrivent de tout bord, tout côté. «Levée du corps» à 6 heures. Température triste et pluvieuse. Le vent vient de l'ouest et il fait très froid.

—Les journaux du pays sont tous braqués sur les funérailles de Robert Bourassa, qui ont eu lieu hier. Tout a été fait à la mesure de l'homme, avec classe et sobriété. Depuis l'annonce de son décès, me reviennent sans cesse à l'esprit les deux livres dévastateurs de Jean-François Lisée: «*Le tricheur*» et «*Le menteur*». De toute ma vie, je n'ai jamais vu une oeuvre littéraire aussi méchante, aussi mesquine. Malgré la sauvagerie de l'attaque, M. Bourassa était resté placide et a su résister à la réplique dont il avait pourtant plein droit. Cet homme qui a été calomnié plus souvent qu'à son tour, savait sans doute que le temps et l'histoire allaient peser le pour et le contre. On n'a pas vu la binette de Lisée pendant les obsèques. Le P.Q. le cache! Comme Caïn, après son crime! Mais je suis persuadé qu'il porte en lui tout le poids de ses attaques brutales, revanchardes et partisans. Pour une fois, les Québécois n'ont pas été dupes... Quelques jours après la sortie du deuxième tome, Lisée avait accepté le poste de conseiller spécial du premier ministre Parizeau!!! L'écrivain venait de se suicider.

* * *

—Toujours rien dans les journaux nationaux, à propos de la guerre que me livre la Maison du Silence. Il n'en faut qu'un, un seul, pour me faire la courte échelle et permettre que mon combat déborde sur le national. Est-ce trop demander ? Est-ce rêver que de vouloir, dans cette Amérique démocratique, qu'on entende la voie de ma dissidence ?

—J'ai rencontré «W» et «X», ce midi, pour tenter de faire le point. Avoir tenu le système en haleine, à force de bras, pendant près de trois mois, aura permis de soutirer le meilleur des parties, compte tenu des circonstances. Mais sapristi! si la Maison de la Presse avait fait son devoir, nous aurions eu une vraie «commission d'enquête», avec juges, procureurs, serments et tout le tralala, et la région serait en pleine révolution... des idées, cela s'entend!

—N'ayons pas peur des mots, pendant les 90 jours qui séparent le «Déluge» historique du Saguenay et la fin de la Commission Nicolet, il y a eu détournement de la conscience collective et paralysie de l'Histoire. Et qui dit paralysie de l'Histoire, dit également répression des idées libératrices et régression de la communauté qui en est affligée. Depuis le régime des «pitons» et la police de fiers-à-bras du tandem Price-McLeod, au XIXe siècle, la condition humaine n'a donc guère évolué au Saguenay—Lac-Saint-Jean; à la différence près cependant, qu'à l'opresseur anglais se sont ajoutés, au fil des ans, les oppresseurs américains et québécois, et que les fiers-à-bras brutaux (toujours des bons Saguenéens pure laine) se sont transmutés en scribes qui ont perpétué la sale «jobe» de bras en martelant les esprits et en donnant de vibrants coups de crayons de travers, pour écarter le peuple du chemin de la libération et de la Terre Promise.

—Alors, dans cet état d'esprit passablement angoissé, comment ne pas s'objecter, avec l'énergie du désespoir, avec les mots qui nous viennent instinctivement à la bouche et qui nous font trébucher selon les diktats d'une presse cravatée, légaliste, omnipotente, revancharde et monopolistique, comment ne pas s'objecter dis-je, à cet outrancier monopole de la vérité et comment ne pas vouloir s'inscrire en faux contre cette presse régionale qui a failli royalement à sa mis-

sion ? Et on voudrait que je me taise! JAMAIS!!! Je l'ai dit et qu'on se le redise! JAMAIS!!! La vérité, surtout celle qui permet de libérer l'Histoire, vaut bien un procès, la dénonciation sur la place publique, une faillite personnelle, la dépossession de ses maigres biens, la trahison de plusieurs amis, la prison, le supplice du carcan, le gibet s'il le faut. Notre avenir et notre survie au sein de la Création ne peuvent s'en passer. Heureux l'esprit libertaire emprisonné pour sa pensée; il est le plus libre de tous.

* * *

—Journée sans histoire (encore une fois!). La pluie a cessé, mais le ciel est resté triste. Seul fait digne de mention, Levionnois, mon ami de Versailles, ce flibustier en cavale, s'est manifesté par le téléphone. Il est sensé partir pour le Canada le 18 du présent mois.

Mercredi, 9 octobre 1996

—Réveil à 6 heures. Même température qu'hier. Ciel sombre et venteux, mais aucune pluie. Un peu frais.

—Dans le journal *Le Quotidien* un autre petit texte qui vante le travail «bien fait» (sic) de la Maison de la Presse.⁶⁵ L'autre jour, c'était Marcel Martel, le maire de Jonquière,⁶⁶ aujourd'hui c'est le directeur général de la Fédération Des-jardins, M. Camil Laforge, qui écrit à Bertrand Genest pour le féliciter au nom des 195 000 membres (sic) (194 999 !?!). Faut vraiment être désespéré pour s'adonner à de tels enfantillages! Dans l'éventualité d'une plainte au Conseil de Presse, cela ne leur serait d'aucune utilité et pourrait même, à la rigueur, se retourner contre eux.

—«*Et si c'était un sot ?*», avait rétorqué un Cyrano de Bergérac tout angoissé. Oui! Et si c'étaient des sots ? «*Margaritas ante porcos*»...

⁶⁵ Camil Laforge, «*Un travail bien fait*», *Le Quotidien*, 9 octobre 1996.

⁶⁶ Marcel Martel, «*Du travail bien fait...*», *Le Quotidien*, 28 septembre 1996.

* * *

—Nos «amis» se manifestent. Claude Gauthier m'expédie copie d'une lettre expédiée par l'avocat de la partie adverse, missive lourdement empesée qui démontre qu'ils vont peut-être poursuivre ? La pluie débute en fin d'après-midi. La température est des plus maussades.

Chicoutimi, 7 octobre 1996

Cher confrère [Maître Claude Gauthier]

En réponse à la vôtre du 23 septembre dernier et à la lettre de M. Bouchard qui y était jointe, est-il utile de préciser que nous ne partageons nullement votre appréciation de la situation découlant des propos tenus par M. Russel Bouchard à l'égard de nos clients. En effet, ces derniers ne reprochent pas à votre client ses intentions, c'est plutôt la nature même de ses propos qui font l'objet de leurs griefs.

En conséquence, il ne serait être question de publier la longue lettre de M. Bouchard, non pas en raison de son style littéraire, dont nous reconnaissons la qualité évidente bien que trop inspirée d'une époque révolue, mais en raison du fait qu'il ne s'agit pas d'une rétractation.

Dans sa lettre, loin de se rétracter, M. Bouchard réaffirme avec conviction que les termes utilisés pour qualifier nos clients et leur travail, suite aux événements des 19, 20 et 21 juillet 1996, étaient tout à fait appropriés dans les circonstances et ce à au moins deux reprises. De plus, M. Bouchard, avant même de recevoir la présente réponse a aggravé les dommages de nos clients en rendant public le contenu de sa réplique par l'intermédiaire d'un hebdomadaire local et en accordant des entrevues à des médias nationaux et régionaux.

Par ses propos, M. Bouchard s'attaque directement à la mission et à la raison d'être des publications du Progrès du Saguenay et de ses journalistes qui sont de livrer à la population une information objective et la plus impartiale possible. C'est la crédibilité même de notre cliente et de ses journalistes qui est remise en cause ce qui est, comme nous vous l'avons déjà indiqué, absolument intolérable. ⁶⁷

⁶⁷ «Remettre en cause» tout ce qui nous entoure, notre vie, notre existence, n'est-ce pas là, permettez-moi de le rappeler, le devoir de tout être humain li-

Bien à vous,
CAIN, LAMARRE, WELLS
Société en nom collectif
ANDRE TREMBLAY

* * *

—Couché à 21 heures 45.

Jeudi, 10 octobre 1996

—La nuit a été un peu plus agitée que d'habitude. Une espèce d'imbécile a trouvé le moyen d'enliser son véhicule sur le trottoir du bar d'à côté! Pendant une bonne quinzaine de minutes, il y est allé à fond de train pour tenter de s'arracher de sa position fâcheuse. Tout à coup, deux autres tarés sont sortis du bar en titubant pour lui prêter main-forte. Avance, recule, avance, recule, ils ont fini, à force de sacres et de blasphèmes, par vaincre l'adversité, se sont copieusement et bruyamment félicités de leur habileté et sont repartis cuver leur vin. Douceur de la vie de quartier, dans le «Petit Bronx» de Chicoutimi!

—Réveil à 6 heures 4 exactement, un peu brisé par les esclandres des loups-garous de la dernière nuit. La température est morne et triste. Le ciel est sombre et il pleut toujours sans arrêt.

—Dans le journal *Le Quotidien*, c'est maintenant au tour de Mgr Paré, notre ancien évêque, d'y aller d'une lettre béatifiante à propos de Carol Néron et du beau «*Clin d'oeil [qu'il fait] à notre société... en régression*»!⁶⁸ En dépit de toute l'amitié et de tout l'estime que je nourris envers ce grand homme d'Église, je

bre et digne de ce nom ? «**Remettre en cause**», vous dites ?? La démocratie, celle qui justifie justement votre existence en tant que quatrième pouvoir, n'est-elle pas le fruit d'une remise en cause sévère, constante et perpétuelle ? Qu'on me trouve une société, une institution, un seul individu sur cette planète qui peut se payer le luxe de ne pas se «**remettre en cause**»!

⁶⁸ Marius Paré, «*Prenons un temps d'arrêt*», *Le Quotidien*, 10 octobre 1996.

crois que cet attachant prélat a oublié ce qu'un certain Néron, empereur de sa fonction, a déjà fait subir à sa ville, en l'an 64 de notre ère! Ce saint homme, à l'esprit pur et sans malice aucune, ne devait certainement pas savoir dans quelle galère il s'embarquait, en signant un tel papier... Une stratégie bien enfantine qui marque le chemin du retour, comme les cailloux dans l'histoire du Petit Poucet... L'autre jour, le maire de Jonquière, hier, le directeur général de la Fédération Des-jardins au Saguenay—Lac-Saint-Jean, aujourd'hui, l'Évêché de Chicoutimi; faut vraiment avoir du temps à perdre et avoir bien peu de résistance à offrir à ses adversaires pour s'adonner à de tels insignifiances. Et qui encore ? Ne manque plus que la bulle pontificale de Lucien Bouchard, la «Magna Carta» du président de la Stone-Consolidated et la médaille du «Services rendus» envers la Commission Nicolet! Tant qu'à y être, pourquoi pas, le prix du «Mérite Agricole», la «Formule Un», le «Gémeau (mais certainement pas le prix Pulitzer, ça c'est sûr!) ???

* * *

—Je reçois toujours plein de coups de téléphone pour ma lettre ouverte du 2 octobre. Tous, sans exception, me donnent raison. Ceux qui sont contre se terrent! Un échevin me disait également aujourd'hui que la Maison de la Presse a été source de moqueries de la part des habitués de l'hôtel de ville, après la parution de *La Primeur* de la semaine dernière. Vous m'en direz tant!

—Couché à 22 heures. Il pleut toujours et la température a baissé d'un autre cran.

Vendredi, 11 octobre 1996

—Bonne nuit de sommeil. Réveil à 6 heures. Le froid s'installe à demeure. Vent du nord et ciel nuageux. Le thermomètre est à -3 degrés. On voit du frimas partout et les flaques d'eau sont devenues plaques de glace.

—Les travaux de réfection du système d'égouts et le pavage de la rue Roussel avancent péniblement, comme une traversée du désert sous un soleil de plomb! Les chantiers sont dirigés par les entreprises Pedneault, ce qui n'a rien d'édifiant.

Avant-hier, par inadvertance, ils ont même arraché le câble téléphonique: dix heures sans communications! Le quartier Saint-Luc est bouché de tout bord, tout côté. Pour se rendre à la maison, il faut faire mille détours, et encore! Mais quoiqu'il en soit, d'ici une quinzaine de jours, la rue Roussel, entre la rue du Pont et le boulevard Tadoussac, sera totalement refaite à neuf. Et la ville de Chicoutimi n'y touchera plus pendant le prochain quart de siècle....

—Dans les journaux, strictement rien! Vide abyssal. La Commission Nicolet continue de jouer au guignol.

* * *

—Tel que prévu hier, j'ai terminé le petit déjeuner au resto, avec Didier Perret et son collègue. Ils ont rappliqué à mon bureau en fin d'avant-midi. Je ne compte plus les chercheurs et les journalistes étrangers qui ont cogné à ma porte pour avoir de l'information depuis le 20 juillet. Tous, sans exception, ont eu droit à une certaine attention, mais depuis la déception de François Hamel j'y vais avec plus de prudence.

—De 16 à 20 heures, nous avons préparé (la «petite», Audrey et moi) le buffet froid et chaud qu'on servira à nos invités, demain après-midi, pour souligner le baptême chrétien de Lucas, mon petit-fils. Il y aura vin blanc, mets chinois, pâtés à la viande, sandwiches aux oeufs et au jambon, viandes froides et gâteau à la forêt noire.

—Couché, fourbu, à 22 heures.

Samedi, 12 octobre 1996

Baptême de Lucas

—«Levée du corps» à 7 heures 15. Le fond du temps est très sombre et la pluie menace. Vent du nord-ouest. Thermomètre à 4 degrés. Madeleine est restée au lit ce matin. Je vais donc seul au restaurant et j'ai le malheur de prendre siège à

côté d'un trio de profs: deux hommes qui parlent fort et une femme aussi vulgaire qu'un gars de chantier.

* * *

—Rien dans les journaux sur la «Commission Rigolette». Je vois qu'Yvon Bernier est en service, mais ses textes me donnent l'impression qu'il est en liberté surveillée.

—Aujourd'hui, nous nous concentrons sur le baptême de Lucas. Pour nous tous, ce rite de passage au sein de la communauté chrétienne est quelque chose d'important, de sérieux et de solennel. Nicholas, en bon fils, prend son rôle de parrain au sérieux. La marraine, ma nièce Karine, grande, souriante et belle comme le jour, était tout de noir habillée. Des bons moments qui permettent d'oublier les mauvais.

—À 13 heures 45, la cérémonie religieuse était déjà terminée et le groupe s'est retrouvé à la maison, pour le goûter de l'amitié. Le repas qui a été préparé avec grand soin, a été très apprécié. À 18 heures, les derniers convives sont partis.

Dimanche, 13 octobre 1996

—La nuit de tous les repos, malgré l'amygdalite qui m'afflige et m'indispose. Réveil à 8 heures. Un record de paresse! Le fond du temps est sombre. Très sombre même! Temps d'automne. Vent du nord.

—Dans les journaux, toujours le vide total! On annonce la sortie d'un nouvel hebdo, à Dolbeau. Avec *La Primeur*, à La Baie, Chicoutimi et Jonquière, c'est le quatrième cette année. Le vide laissé par le silence de la Maison de la Presse est donc perceptible et nous indique qu'une partie de la population n'accepte plus...

* * *

—J'ai rêvé à mon bon vieux complice, Patrice. Je suis tout à fait incapable de décoder la signification. Je l'ai rencontré au hasard, dans un marché public où il travaillait. Je descendais une côte, lui attendait en bas. J'étais mal à l'aise! Je savais qu'il était mort. Nous nous sommes retirés pour échanger sur le bord d'une rivière impétueuse et je lui ai parlé de sa mère que j'associais à sa grand-mère puis, plus rien!...

* * *

—De la fenêtre du salon, j'ai tout le loisir de voir arriver les chasseurs d'originaux. À tour de rôle, ils viennent faire leur génuflexion au bar d'à côté, racontent leurs aventures, expriment leur virilité et vantent les qualités de leur prise. Boul, mon voisin de palier depuis près de dix ans, arrive avec une magnifique tête de «buck» de cinq ans, placée ostensiblement sur le toit de son pick-up noir, comme un énodôrme phallus! Ses deux coéquipiers portent les trois canots. Une scène d'une autre époque, et qui tend à disparaître en même temps que les dernières bêtes. Même si je trouve que le temps pour que cesse cette pratique est arrivé, je ne peux m'empêcher de goûter à ce spectacle qui me rapproche de notre histoire et de nos racines.

—Même chose pour le boucher d'en face. Depuis quinze jours, on le voit trimmer du soir au matin, pour dépecer tout le gibier qu'on lui présente. J'ai cependant l'impression qu'il y a moins d'abattage cette année.

* * *

—Il a mouillé averse pendant toute la journée. Nous avons droit à une vraie température d'automne. La pluie est poussée par un fort vent d'est. La pénombre, les bruits et les senteurs ajoutent à l'atmosphère lugubre. Pour casser la monotonie, nous allons prendre le thé chez les beaux-parents, après le souper. Ce fut la seule sortie de la journée. Madeleine travaille dans l'index de «La vie quotidienne...» et je donne la touche finale à un texte qui sera publié dans la revue *Terre de Chez Nous*.

—Couché à 21 heures, fiévreux et dévoré par mon amygdalite. Plaisir d'automne!...

Lundi, 14 octobre 1996

—La nuit a été assez bonne, en dépit de mes petits malaises. À minuit, j'ai dû me lever pour aller régler le problème du chauffe-eau qui coule encore. Il pleut averse. Une vraie nuit pour les morts vivants.

—Réveil à 6 heures 30. Il fait encore noir comme chez le loup et le vent d'est fait toujours sentir sa présence avec force. On ne peut échapper au temps... ni, d'ailleurs, à soi et à son époque!

—Fête d'Action de Grâce. Un moment de grâce, si l'on peut dire, pour les grands magasins qui restent ouverts. Tout le monde est en congé... sauf les vendeurs du temple.

* * *

—On dit, dans le *Journal de Québec*, seul quotidien disponible aujourd'hui, que l'homme fort du Kremlin, le général Lebed, fête ses 46 ans. Ceux de ma génération —de 45 à 55 ans— détiennent les clefs de la planète. Ils sont là, en pleine forme physique et en plein pouvoirs, capables de changer les choses pour le mieux, mais abdiquent généralement devant cette responsabilité ultime. D'ici quelques années, voire même quelques mois, ce moment de grâce aura trépassé et ils n'auront réussi qu'à augmenter le pouvoir du système et de ceux qui le manipulent. Ce sera alors à ceux de la génération que nous élevons et éduquons de refaire le monde. Et n'en doutons pas, eux, ils n'auront plus le choix des moyens! Ils devront s'exécuter pour faire un monde meilleur, ou périr corps et biens, à la gouverne de l'enfer qu'on se prépare à leur léguer. Je prie le Dieu tout puissant de m'aider à ne pas abdiquer devant mes responsabilités et de ne pas me laisser détourner par le cri des sirènes; cris qui s'appellent Pouvoir, Argent, Orgueil et Haine. Mon rôle n'est pas bien grand: c'est celui de garder la flamme allumée, de tenir l'une des extrémités du fil conducteur qui unit le passé de l'humanité et son

présent. Le sillon creusé par le socle des premières charrues activées il y a 5000 ans, ne doit pas disparaître dans les ténèbres de l'oubli et de l'indifférence du temps et des hommes. Une graine attend toujours de mourir, pour traverser la nuit de la terre et découvrir la lumière du jour.

* * *

—La machinerie lourde s'active sans arrêt sur le site du Bassin, pour remettre en place la sortie du pont Dubuc, avant l'hiver. Une course contre la montre est engagée.

—En après-midi, le vent tourne au nord. Il souffle avec une telle intensité, qu'il nous soulève et nous pousse. J'ai dû courir après mon béret bleu à deux reprises. Le crâne dénudé, le front dégoulinant et dégarni, j'avais l'air d'un vrai père à chapeau. Ce que, de toute ma vie, je n'aurai jamais voulu être!

—À 15 heures 30, panne de courant. Et l'hiver qui n'est pas encore commencé!

—Couché à 22 heures.

Mardi, 15 octobre 1996

—Les rafales de vent du nord ont fouetté le Saguenay et le Québec pendant toute la nuit. À plusieurs reprises, j'ai dû me lever pour vérifier si les tilleuls avaient tenu le coup. Pendant toute la nuit, j'ai été habité par une angoisse inexplicable, sans aucun doute redevable à cette température de fin du monde.

—Réveil à 6 heures, mal reposé et meurtri. Il vente toujours à en perdre haleine, il fait noir comme en enfer et il fait froid. La radio nous apprend qu'il est tombé 10 centimètres de neige dans le Parc des Laurentides. Dans les basses terres du Saguenay, rien! Les trous d'eau sont gelés de part en part et la terre est dure comme en hiver. Si cette température présage de ce que seront les prochains mois, nous n'en avons pas fini avec dame nature. Et nos pauvres sinistrés dans tout ça?

—Dans les journaux, rien de rien. Des troubles mécaniques avec le pick-up ce matin. Au téléphone, la dame qui m'avait assuré qu'elle rédigerait une lettre d'appui à ma cause, m'informe qu'il n'en sera rien. Dans le fond, j'aime mieux cette réponse —ce modèle typique de couardise qui exprime celle de la population en général— qu'une lettre écrite à contrecœur. Ici, la lâcheté devient poésie! Je me sens réellement flatté d'en être la cause!

* * *

—J'ai passé la journée bien tranquille, à écrire dans mon bureau. Le soleil est apparu sur l'heure du dîner. Les rayons qui percent à travers la vénitienne de la porte, donnent un petit air frivole à mon environnement cloîtré. Visite inopinée de Ghislain Bouchard, concepteur de «La Fabuleuse [fabulation] de l'histoire d'un royaume». Avec son physique de bonhomme carnaval et sa barbe de capitaine de bateau pirate, il a réussi à répandre sa bonhomie dans tout le local. Tout à coup, de réparties en contre-réparties, les livres se sont mis à valser sur les rayons de la bibliothèque, les mots se sont enchevêtrés en cascade, entraînés par la magie du moment. Quand il est reparti, je n'avais plus du tout le goût d'écrire, ni de faire des efforts. Nous nous sommes amusés comme deux larrons en foire et nous avons surtout bien ri de ces profs d'université et ces chercheurs cravatés qui emprisonnent leurs plumes dans les cadres de diplômes et dans les écrits conformistes qui les corsètent. Ils n'écrivent pas pour libérer leurs fantômes et la vérité, mais plutôt pour conforter leurs pouvoirs et leur sécurité.

* * *

—Chartrand a pris le temps de répondre à ma dernière lettre. Je crois que son départ de la tour d'ivoire de Parcs Canada lui fera grand bien.

Hull, 8 octobre 1996
Cher Russel,

En effet, la correspondance est souffrante et j'en suis à écrire des cartes en guise de réponse. Mais, comme tu le réclames avec tant de ferveur et de justice, tu auras la lettre, rivière ou fleuve ou lac, car tu y trouveras de tout,...

[...]

Je n'ai pas pris connaissance du débat dans le journal que tu m'envoies, sinon au coup d'oeil. Je le lirai plus attentivement ce soir, n'ayant rien de plus urgent que de répondre à plume levée en quelque sorte, et immédiatement après la lecture de ta lettre témoignant d'une soif incroyable pour mes humbles propos. Il semble, cependant, que la couverture de la presse locale, à Chicoutimi, si je comprends bien, soit redevenue béate devant «la Price» et ses députés au gouvernement. Phénomène pas unique à Chicoutimi. Mais la réaction froissée de gens de presse, qui passent leur temps à critiquer, à quelque chose de comique quand, plongés à leur tour dans l'eau chaude par tes propos plutôt virils, ils menacent (par le biais d'avocats!) comme s'ils ne savaient soudainement plus se servir de leurs plumes!... Évidemment, je n'aurais jamais osé me servir de qualificatifs comme tu l'as fait, de peur de blesser les gens et surtout de ne pas être compris, mais ça, c'est mon tempérament qui n'est pas comme le tien dans sa verve.

Finalement, ce qui semble en ressortir est que rien n'a été répondu dans les questions essentielles. Que le 4e pouvoir soit complaisant, c'est possible. Qu'un organe de presse menace de recourir au bâillon, imposé par les tribunaux ou quelque autre autorité, a de quoi inquiéter. Non seulement du talent des éditorialistes à débattre et non seulement pontifier, mais aussi de leur sens du libre débat. Après tout, les échanges houleux mais libres ne datent pas de cette année. Déjà, il y a plus de deux siècles, le grand démocrate britannique Edmund Burke ne disait-il pas: «je suis tout à fait contre ce que vous dites, mais je défendrai jusqu'à la mort votre liberté de le dire».

[...]

René

Mercredi,

16 octobre 1996

—Nuit comateuse et douceuse. Avec ce froid piquant, les couvertes et les édredons n'étaient pas de trop. Rien n'aurait pu perturber ce sommeil.

—Réveil à 6 heures 7 minutes. Il fait toujours aussi frisquet. Le vent persiste, mais il a baissé d'un cran. Ce froid inhabituel en ce temps-ci de l'année fait craindre le pire pour les sinistrés qui auraient aimé s'installer confortablement avant l'hiver. À Chicoutimi, les travaux de restauration du réservoir d'eau de Pont-Arnaud, risquent de souffrir de ce mauvais temps. Jour et nuit, les camions et les pelles mécaniques s'affairent à rétablir la sortie sud du pont Dubuc. Pour ce qui est de la rénovation du quartier ravagé, au Bassin, rien n'a été fait, sauf la canalisation principale. Les élus et les fonctionnaires ont décidé de laisser libre cours à leurs fantasmes plutôt que d'oeuvrer pour rétablir l'harmonie du secteur.

—Le projet d'aménagement est d'une telle stupidité et d'un tel égoïsme qu'on se croirait à la cour de Babylone la grande, avec ses jardins suspendus, ses fontaines inutiles, sa luxure choquante et son lucre: né pourtant parmi la plèbe du Bassin, le maire Ulric Blackburn a perdu tout contact avec ses racines et agit comme le roi Nabuchodonosor; il ignore la souffrance de ses sujets. Tout ce qui compte, c'est la valse des millions (\$), les parties d'intrigues des hauts fonctionnaires et les plantureux contrats qu'on accorde aux amis du régime. La reconstruction de la zone du Bassin n'est devenue qu'un vulgaire prétexte pour brasser des affaires sous la table, parfaire le pouvoir des uns et nouer des alliances douteuses: —dont celle du chercheur universitaire, Luc Noppen (un pur étranger, enrôlé par Chicoutimi pour qu'il nous apprenne ce que nous sommes, pour qu'il nous dise ce qu'il faudrait être), qui m'apparaît comme le plus bel exemple de cette triste situation et surtout de cette mentalité débilite de plèbe colonisée, de populace placée en garde à vue et trahie pas ses représentants!...

—Ici, le peuple est perçu comme de la racaille manipulée par une armée de profiteurs; ses angoisses, ses besoins, ses peines et ses ambitions, n'ont pas la

voix au chapitre. Leurs suppliques et leurs plaintes se perdent dans les dédales compliqués de l'administration publique insensible. À aucun moment nous n'avons senti de véritable compassion de la part de nos administrateurs municipaux. Il ne leur est jamais venu à l'idée que la population —sinistrée physique autant que sinistrée psychologique— aurait préféré voir naître un projet de restauration modeste axé sur le rétablissement des propriétés et du quartier, plutôt que le concoctage d'un schéma d'interprétation élitiste qui aura comme conséquence perverse de refouler, à tout jamais, les anciens résidents des lieux vers l'extérieur du périmètre du Bassin.

—À nulle reprise, depuis le début de ces jours funestes, le propriétaire du barrage n'a été interpellé, questionné, inquiété, mis en doute! Et pourtant, il est là, tel un loup à l'affût, couvant sa proie dans les coulisses de l'hôtel de ville et dans les officines du Parlement, où il exprime ses besoins et ses vœux, donne des directives, conforte ses assises, creuse sa tanière. Le projet de parc thématique va effectivement le rendre seul maître à bord et constituera une sorte de no man's land qui protégera ses acquis et défendra son monopole. À cause de notre lâcheté, il est resté maître de céans, sans être inquiété. J'en meurs de rage et de honte!!!

—Nous sommes un peuple d'esclaves qui a appris à dormir en se laissant bercer par le bruit des chaînes qu'il porte aux pieds, aux bras et au cou, et qu'on s'amuse à faire tinter à la brunante, en prenant bien soin d'oublier que ce sont celles de notre passé de forçat, de notre soumission présente et de notre avenir d'esclaves. Depuis cinq cents ans, nous trimons sans relâche, d'une étoile à l'autre, dimanches et jours fériés si on nous le demande, pour nourrir les rêves des autres et satisfaire les ambitions de nos geôliers qu'on protège et qu'on adule. Et on dirait qu'on aime ça sapristi!!!

* * *

—Couché à 22 heures 30, après avoir écouté, à la télé, un stupéfiant reportage —ou plutôt un vibrant documentaire— d'un rescapé des camps de la mort nazis. Plus que jamais, notre temps a besoin de ce genre de témoignages. En 1944-1945, une partie de l'humanité a montré ce qu'elle avait de pire en elle; pendant que des millions d'êtres humains mouraient et souffraient, l'autre partie a bien failli, par

lâcheté, basculer dans une coupable indifférence. Les deux, à leur manière, ont commis un crime contre Dieu et les Hommes. J'ignore encore l'origine des motifs profonds qui ont permis un revirement de l'histoire?

Jeudi, 17 octobre 1996

—La nuit a été excellente. Encore des ennuis avec le chauffe-eau. Réveil à 6 heures 8. La nuit persiste et le vent persifle à travers les arbres. Il vient du nord, avec son petit air moqueur, et ne nous laisse aucun répit. Les deux pieds dans l'eau, j'ai dû éponger tout ce qui s'était échappé de la soupape.

—Aujourd'hui, je fais relâche. Le quatrième chapitre de l'histoire de Jonquière terminé, je peux prendre une grande respiration et badiner. [...]

—Dans *La Primeur de Chicoutimi*, le texte de Raoul est là, bien en vue, dans la page éditoriale. En voilà un qui n'aura pas eu peur de son ombre, c'est le moins qu'on puisse dire!...

* * *

«Raoul Lapointe à la défense de Russel Bouchard»

Journal La Primeur
Monsieur le Rédacteur,

Le monument du Père Honorat m'a tellement occupé, que je n'ai lu qu'en diagonale les articles concernant le cataclysme de juillet dernier et ses suites. Je n'ai pas eu le temps de m'attarder à écouter la radio et je n'ai vu que de temps à autre descendre des maisons emportées par le courant. Je suis donc mal placé pour m'impliquer dans un débat qui semble engagé, si j'en crois une lettre de Russel Bouchard parue dans votre livraison du 2 octobre.

Comme je ne manque pas d'imagination, j'ai pensé en voyant Russel, à ce bon Père Honorat qui de 1844 à 1849 s'est opposé à un monopole forestier. Il a fallu 150 ans pour réhabiliter ce libérateur de peuple venu appor-

ter la liberté au Saguenay. Celui qui était un «gros méchant» en 1846, s'est vu élever un monument en 1996, mais il en avait payé le gros prix. Ainsi va la vie, ainsi s'écrit l'histoire.

J'ai pensé aussi à deux autres «gros méchants» qui ont dérangé, à leur manière, les institutions en place. Ce fut d'abord Voltaire qui réhabilita la mémoire du négociant Juif Calas accusé fausement d'avoir assassiné son fils; ensuite, Émile Zola qui osa publier son célèbre «J'accuse», une lettre adressée au président de la République française. Dreyfus fut réhabilité lui aussi mais Zola dut s'exiler en Angleterre.

La première leçon que j'ai tirée de ces dérangeants personnages, c'est qu'une démocratie digne de ce nom a besoin d'opposition et que tous ceux qui s'opposent dérangent. Mais c'est le prix qu'il faut payer pour éviter d'avoir des dictatures. Autre leçon: personne n'a le monopole de la vérité. Il faut donc toujours prévoir une place pour la négociation.

C'est sur ces données philosophiques que je vous laisse, M. le Rédacteur, en vous remerciant de votre attention.

Raoul Lapointe, historien.
Raoul Lapointe

* * *

—Le courage n'est aucunement l'absence de peur, qui se veut, pour ma part, un bien noble sentiment. Rien à voir avec l'instinct animal incontrôlable. Le courage chez l'Homme, c'est plutôt ce goût de vouloir résister à la facilité du quotidien; le courage, c'est parfois prendre le temps de faire ce qu'il faut faire pour corriger les petites injustices qui nous chagrinent; le courage, c'est aussi savoir combattre les petites choses qui ne sont pas conformes à l'image que nous nous en faisons; le courage, enfin, c'est refuser d'endosser l'uniforme de la conformité, surtout lorsque les compromis qu'on nous demande de faire sur la vérité, au nom de la paix et de la tranquillité, ne sont que faux-fuyant, couardise et frousse de perdre le moindre acquis, le plus petit privilège.

Vendredi, 18 octobre 1996

—J'ai dormi avec la hantise d'un autre débordement du chauffe-eau. À tout moment, j'entendais dans ma tête les clapotis, mais tout ça n'était qu'illusion. Au petit matin, j'ai eu le plaisir de constater que l'opération d'hier avait produit un bon résultat. Pour la première fois depuis plus d'un mois, la soupape n'a pas eu à faire son travail.

—Réveil à 6 heures. Très beau matin d'automne. Le vent vient du nord-ouest, mais il reste réservé. L'ombre de la nuit plane toujours dans ma tête.

—Fin de la Commission-Nicolet. Fin du manège fumiste. Tombée du rideau sur l'arnaque du siècle. Le bonhomme «Rigolet» se frotte la bedaine; des trémolos dans la voie et la marque des bémols sur son front, il se dit, sans honte aucune, fier de lui, content de son «bon» travail... de sa complaisance, de sa lâcheté, de sa trahison. Il a été le grand maître d'orchestre de la symphonie du mensonge, en la majeur s'il-vous-plaît.

—Les derniers à s'être commis sur la place publique pour répandre leurs faussetés, hier, furent les maîtres menteurs de la Stone-Consolidated, tous des bons Saguenéens pure laine, réquisitionnés pour faire le sale boulot. C'est l'histoire du peuple Québécois, d'ailleurs, qui se revit ici, avec son triste cortège de Judas, de profiteurs, de pleutres et de vendus. Des fils de bûcherons à qui on a prêté des queues d'égoïne, des chapeaux de castor et des cannes à pommeau d'or pour faire noble et bien, des frères de sang à qui on a confié la mission de passer la corde au cou de leurs pères, de leurs mères, de leurs enfants et de leurs petits-enfants!

—Mais malgré leurs énoncés contradictoires, des fragments de vérité, irrépressibles, percent dans les ténèbres. Ainsi, a-t-on pu entendre le superviseur de la multinationale, l'ingénieur Daniel Gosselin, avouer finalement que: *«Pour gérer le lac [Ha! Ha!], on utilisait, depuis 1950, qu'une seule des quatre vannes disponibles [et que] dans les jours qui ont suivi la rupture de la digue, Stone —[un des généraux de Big Brother]— a procédé à une expérience visant à lever les*

quatre vannes de son barrage, une opération qui a nécessité huit heures de travail» et qui a abouti lorsque le pire du drame était passé. Voilà un aveu de culpabilité qu'ils ne pourront plus réfuter dorénavant. Quelqu'un de très bien, un saint homme sans doute, a déjà dit qu'«*une seule petite vérité efface une montagne de gros mensonges*».

—D'autre part, la «satisfaction du travail accompli» telle qu'exprimée par Nicolet, était prévisible et démontre que lui et ses comparses étaient là uniquement pour endiguer l'information; «*Nous avons pu établir un dialogue —dit-il— et ouvert [sic] un débat qui permettra de reformer [sic] un système*». En fait, ce qu'il faut plutôt imaginer, c'est que dans les prochaines années nous verrons la mise en oeuvre de projets de harnachements (tel celui de la rivière aux Écorces),⁶⁹ voire même du rehaussement des digues actuelles si on le juge utile, tout ça sous le «beau» prétexte d'oeuvrer pour protéger les gens et les propriétés privées en aval. Quant à la remise en question du principe de la gestion des eaux, on invitera alors à cette table, un (ou une) «yesman» —peut-être même un ex-membre de la Commission-Nicolet— qui aura pour mission de bander les yeux de la population en lui donnant l'illusion qu'il la protège de tout dérapage. Un loup-garou pour sauver les moutons et garder le pâturage! Rien de moins! Loin d'être désamorcée, la bombe «hydrique»⁷⁰ qu'on a aménagée au-dessus de nos têtes verra sa puissance destructrice décuplée... jusqu'au prochain rendez-vous, qui ne prendra pas 10 000 ans, croyez-moi, et qui ne sera pas un «Acte de Dieu», croyons-le bien, avec la multitude insouciant, sacrifiée, bernée et presque heureuse de l'être!...

* * *

⁶⁹ Cet énoncé est presque prémonitoire: six mois plus tard, le maire de Jonquiè-re, Marcel Martel, se fera effectivement le valet servile des multinationales et proposera la construction d'un nouveau bassin artificiel, à la rivière aux Écorces. Voir à ce sujet: Claude Girard, «*Futur barrage sur la rivière aux Écorces. «On créerait une véritable bombe atomique au-desus de la région» Russel Bouchard*», *La Primeur à Jonquiè-re*, 1er octobre 1997.

⁷⁰ Le jeu de mot est intentionnel, l'«Hydre» étant un serpent monstrueux, à sept têtes, qui hantait les marais de l'Argolide. À chaque fois qu'on lui coupait une de ses têtes, elle se multipliait et décuplait sa force. N'est-ce pas ce qui arrive ici?

—Avec ce soleil radieux, j'en ai profité pour terminer le montage du garage de toile. Après le souper, je me suis rendu au restaurant «La Tour», où j'ai pris une bière avec Yvon, Lily et un couple de leurs amis que je rencontrais pour la première fois. Je n'ai pas du tout apprécié que ce type ait pris la liberté de me parler avec si peu d'éloges de gens que je n'ai jamais rencontrés! Je suis parti tout de suite après ma bière, pour ne pas les indisposer. On n'est tout de même pas obligé d'être bien et en accord avec tout ceux qu'on rencontre!

Samedi, 19 octobre 1996

—Nuit comateuse. Si j'ai eu des rêves, ils n'ont pas fait beaucoup de bruit. C'est la barre du jour qui m'a tiré du sommeil, à 6 heures 45. Fallait voir ce soleil à l'horizon, valser sur la cime des montagnes qui se déploient à l'est. On se serait cru dans les plus beaux jours du mois de juin. Le rouge et le jaune de l'astre céleste faisaient clignoter les couleurs des feuilles d'automne rendues à leur déclin. Ce matin, le spectacle que nous offre mère nature mérite le détour et la mention. Pour rien au monde je n'aurais voulu manquer ça. Avec une telle visite, on se sent vibrer pour le reste de la journée.

—Dans le *Journal de Québec*, Pierre Bourgault y va d'une copieuse engueulade envers les «chialeux» qui pestent d'instinct contre tout et pour rien... et, cela va de soi, contre les orientations politiques et sociales de son parti. On ne peut pas dire qu'il y va avec le dos de la cuillère, l'Albinos. Mais on ne peut pas lui donner tort sur toute la ligne non plus! Il est vrai qu'on se plaint, parfois, pour avoir le ventre trop plein, alors qu'à côté de nous, d'autres meurent de faim. Avec lui, pas d'équivoque: on est pour totalement, ou on est contre... totalement. Bon Dieu qu'on aurait du plaisir au Saguenay s'il écrivait deux fois par semaine dans *Le Quotidien*. J'en ferais mon «meilleur» ennemi!...

* * *

—Ça y est, l'Hydro-Québec vient de terminer l'étape d'empierrement de la rivière Chicoutimi, en amont de Pont-Arnaud et de Chute-Garneau. La rivière, qui n'était plus qu'un horrible cratère lunaire, va reprendre le lit qu'on lui avait assi-

gné en 1912. Visuellement, ce sera moins triste de voir l'eau recouvrir les horribles cicatrices produites lors du déluge des 20, 21 et 22 juillet derniers.

* * *

—«L'objectivité» qu'on requiert en journalisme, est loin de vouloir signifier l'«absence de parti pris»; elle implique et oblige, par contre, une ouverture d'esprit et requiert une générosité envers les idées des autres. On confond, à tort trop souvent, «objectivité» et «impartialité». Or, il est une vérité de La Palisse de dire et d'affirmer que «*nulle personne n'a le monopole de la vérité*». C'est la confrontation, sans détour et sans compromis, des idées franches et honnêtes qui permet d'assouvir nos questionnements, d'améliorer notre perception des choses et de parfaire la lecture qu'on se doit de donner aux événements.

—Je constate avec tristesse et à mon grand déplaisir que, depuis le 20 juillet dernier, la Maison de la Presse a tout mis en oeuvre pour réduire à néant notre besoin d'éprouver nos doutes, de confronter nos connaissances et de remettre en question nos croyances. Conséquemment, je conclus qu'elle a commis un crime très grave contre la Vérité et contre l'Humanité qui nous a regardés pour réajuster ses comportements. Ayant trahi l'un des principaux objets de sa mission —qui est de favoriser le débat public— elle a plutôt été le moyen d'expression et la tribune des pouvoirs établis qui ont pu, à satiété, répandre leurs faussetés, manipuler les concepts et les idées et endormir les masses qui, d'instinct, rêvent toujours de paix et de tranquillité. Devenue vulgaire machine à propagande et à endoctrinement, elle a rendu possible un blocage de l'Histoire en mouvement, ce qui ne se voit qu'en régime totalitaire et en dictature. La Maison de la Presse est devenue notre *Pravda* bien à nous, notre gardien de la Vérité, le critique officiel du régime, le senseur qui conforte le pouvoir des manipulateurs de notre temps. Selon son bon vouloir et sans contrainte, elle se permet de jouer avec l'étranglement du sablier, trafique l'heure à satiété, change parfois la brunante pour l'aube.

—Grâce à elle donc, aucun changement important ne sera possible pour nous, à court et à moyen terme, à moins, cela s'entend, d'un réveil que je sens très improbable pour l'instant; grâce à elle aussi, les injustices et les iniquités du système vont se poursuivre de plus belles; grâce à elle enfin, nous laissons en place les

mêmes scénarios de la déraison et nous permettons aux mêmes acteurs de perpétuer la même manière de faire qui a provoqué cette poussière d'apocalypse, le 20 juillet dernier. À cause de l'absence d'objectivité de la Maison du Silence, à cause de son manque d'ouverture d'esprit envers les idées des autres, à cause de la petitesse des esclaves qui la dirigent et à cause de sa propension à la censure, nous sommes, hélas! tous solidairement condamnés à revivre les drames de notre histoire et à mourir, dépossédés de tous nos biens, sans même avoir eu la chance d'être entendus, sans même que justice ait été faite, sans avoir eu le respect qu'on mérite en tant qu'êtres humains. Accepter des compromis dans cette perspective, signifierait devenir complice de ce qui nous arrive. Et comme le mensonge est la mort et que les demi-vérités qu'on propage ne sont que des mensonges enrobés, il nous faut résister coûte que coûte...

* * *

—J'ai commencé à rentrer mon bois de chauffage pour l'hiver. En soirée, nous avons reçu Pierre Boivin et sa compagne, Françoise. À 22 heures 30, ils étaient déjà partis. Seuls dans cette grande maison, nous avons alors profité du moment pour nous faufiler dans les couvertures.

Dimanche, 20 octobre 1996

—Dormi comme un petit enfant, emporté par les bons moments de la journée et la satisfaction du devoir accompli. Le vaisseau de la nuit a abordé à toutes sortes de ports pour vider son trop plein de fantômes puis, repartir avec sa cargaison de chimères. Le quai brumeux où, depuis la nuit des temps, s'échouent les vaisseaux remplis d'aventures perdues, de désirs éventrés et de rêves démâtés, m'est soudainement apparu avec le reflux du jusant, au détour de la lagune barrée par les âmes des hauts-fonds et les écueils de la vie.

—Réveil à 7 heures tapant. Madeleine navigue en plein coma! Je crois qu'elle file toute voile devant, dans la mer des «Sales Garces». J'ai l'impression qu'elle a fait la connaissance d'un marin au dos cuivré, d'un de ces adonis aventureux et habitué d'embarquer dans le hamac des petites filles en mal de héros cocufiants.

Indifférente à mon esprit de conquête, à mon désir de pénétrer des vallées luxuriantes et à mes projets de gravir des montagnes redondantes, de guerre lasse et à défaut de nymphes à conquérir, j'ai donc dû me rabattre sur la douche tiède pour me libérer de mes sueurs hormonales, devenues bien inutiles en ces contrées. La «barre» du jour, en pleine «décadence», m'a libéré du reste et a trucidé le dernier relent de mes fantasmes de chrysalide. La vie, au réveil, est parfois tout ce qu'il y a de plus endormant.

—Le ciel se couvre, mais la température reste tiède. Le soleil joue à saute-mouton avec les nuages. L'été des Indiens se poursuit depuis trois jours. Difficile de demander mieux. J'en ai profité pour finir de rentrer le bois de chauffage et pour faire les derniers préparatifs avant l'hiver. J'ose espérer que les Montagnais de Mashteuiatsh ne nous demanderont pas des redevances à vie pour ces trois jours de beau temps!?!

—Dans le *Progrès-Dimanche*, Normand Boivin met le point final sur les audiences de la Commission scientifique et technique. On dirait que ce journaliste s'est fait enlever la partie du cerveau qui permet de poser des questions intelligentes! Il avale toutes les couleuvres qu'on lui sert! Il est comme une boîte vocale, un répondeur téléphonique central branché entre le père Nicolet, la Stone, le MEF et la Maison du Silence. Rien, dans son texte, n'invite à l'éveil des consciences et autorise la réflexion critique. Hier, il transmettait le message de la Stone, aujourd'hui il colporte celui du ministère de l'Environnement et de la Faune qui affirme, sans honte aucune, que: «*le seul scénario qui aurait permis de contenir toute cette eau en évacuant que 480 mètres cubes/seconde, soit un débit inférieur au seuil majeur d'inondation pour les rivières Chicoutimi et aux Sables, [qui] aurait nécessité qu'on abaisse le niveau du réservoir de 27,8 pieds avant le début de la crue, ce qui aurait demandé un délai de 10,5 jours*».

—Or, en août 1971, il était tombé 360,6 mm d'eau à Mont-Apica, dont 121,7 mm pour la seule journée du 23 (Cf., chiffres fournis par le service météorologique de Bagotville), tandis qu'il en est tombé 313,1 mm de pluie (toujours les statistiques de Bagotville) au cours du mois de juillet 1996, qu'on considère, à juste titre, comme un record de tous les mois de juillet enregistrés... mais non pour les mois d'août. Il est tombé 96,5 mm de pluie à la rivière aux Écorces le 19 juillet

1996, 162,6 mm le 20 juillet 1996, et 15,2 mm le 21 juillet 1996; pour un total de 279,4 mm pour ce bassin versant (Cf., MEF).

—Alors, comment se fait-il qu'on ait été en mesure de bien gérer la crise, en août 1971, et qu'on ait été incapable de le faire, en juillet 1996?

—Pour avoir la réponse à ce questionnement et pour comprendre qu'on a chargé à bloc une bombe hydrique, il faut retourner au mode d'emploi du dernier rehaussement du réservoir-Kénogami, en 1924, et reconnaître, enfin, que la cote 115 avait été établie pour fixer un maximum, une ligne rouge, un clignotant qu'on se devait d'éviter en tout temps, le printemps et l'été surtout, alors que l'eau monte dans les rivières avec la fonte des neiges (qui a des répercussions jusqu'au mois de juin) et que des crues sont toujours possibles et prévisibles au cours du mois de juillet. Or, les relevés effectués quotidiennement par le MEF entre le 26 juin 1996 et le 19 juillet 1996, prouvent —hors de toute doute— que le lac a été géré par des incapables, avec une insouciance criminelle, puisqu'il a été maintenu entre 114,5 (le 16 juillet) et 115,2 (le 11 juillet), et qu'il était à la cote 115, le 18 juillet, la veille du début du «déluge», défiant dangereusement les règles de sécurité les plus élémentaires.

—En 1924, la première année du rehaussement, deux crues aussi importantes que subites (le 18 juillet et le 30 septembre) s'étaient abattues sur le bassin versant du lac Kénogami. Pourtant, les populations riveraines n'avaient eu à déplorer aucune catastrophe environnementale le long des deux exutoires; si ce n'est, hélas, le décès accidentel de Sir William Price, emporté par un éboulis survenu au pied de l'usine de Kénogami. Cet été-là, le lac avait été, fort heureusement, maintenu à la cote 102, par prudence, tout simplement parce qu'on ne connaissait pas encore les limites du monstre en gestation. Si le lac avait été à son maximum, les dégâts auraient été, toute époque confondue, à la mesure du «déluge» du 20 juillet 1996.

—Que le gouvernement plaide l'entente signée en 1982 avec les riverains pour justifier le rejet total des règles de sécurité énoncées dans le treizième rapport de la *Commission des Eaux Courantes* (1925), ne le blanchit aucunement pour les conséquences tragiques qui en ont résulté. Seul responsable de la gestion du lac, le ministère de l'Environnement et de la Faune est également le seul à

pouvoir en porter totalement le blâme. Ce lac, faut-il le préciser encore une fois, a été conçu pour une seule et unique fonction: assurer un débit d'eau suffisamment important pour permettre aux usines et aux centrales (trop nombreuses pour un si faible potentiel hydraulique) de la rivière au Sable de fonctionner dans les périodes creuses, l'hiver, et en cas de sécheresse extrême, l'été. Le reste n'est que verbiage et faux-fuyant! *«Il n'y a —écrivait l'ingénieur en chef, Olivier Lefebvre, en 1924— aucun danger qu'un affouillement se produise si le lac est maintenu à la cote 100 ou 102; mais il y aurait danger grave lorsque le niveau du lac serait élevé à la cote 115».*

* * *

—Au fil des ans, la sentinelle s'est endormie, l'ennemi est arrivé sans crier gare; il a envahi nos foyers, éviscéré les murs de nos chambres à coucher, vomi dans nos salles à dîner, sali le parquet de nos cuisines et semé la désolation dans nos salons; il a brisé nos coeurs, détruit nos espoirs et notre quiétude, tué nos auras. Non content de ce carnage, il s'est ensuite enfui avec nos maisons, nos terrains, nos titres de propriété, nos albums photos et une partie de notre âme qu'il a emportée, tel un prédateur sanguinaire, dans le plus profond des abîmes qu'on a aussitôt recouverts d'un océan de mensonges. À cause des gestes mesquins et de la lâcheté de certains d'entre nous, à cause de l'égoïsme des puissants de ce monde, à cause de l'indifférence de nos gouvernements et à cause de notre laissez faire coupable, rien ne sera plus jamais pareil au Royaume du Saguenay, devenu subitement Royaume des Ténèbres et de la Nuit!..

—On a éventré le pays de nos pères, on a volé les images et les rêves de notre enfance, on a violé nos souvenirs et notre intimité, on a détruit nos espoirs et l'héritage de nos enfants... et il faudrait, en surprime, qu'on se ferme les yeux, qu'on se bouche les oreilles et qu'on se taise! Comme des esclaves dociles et des robots serviles, on nous demande d'accepter notre sort qui se veut, incante le Miraculé, un «Acte de Dieu»! Si vous, mes amis et mes voisins, vous en avez le coeur, moi pas!!! Je résiste non pas pour le simple plaisir de résister! Je résiste tout simplement pour exorciser cet enfer qu'on m'a imposé, parce que c'est plus fort que moi, parce que c'est ma nature d'homme libre, parce que je ne peux plus

vivre avec un tel poids sur la conscience, parce que le contraire équivaldrait à ne pas Être et parce que je n'accepte pas d'être réduit à la servitude animale...

Russel Bouchard (1948 -)

**L'été du «Déluge» : Journal intime d'un insoumis !
Les 90 jours... de mensonge qui ébranlèrent le Saguenay.**

EN GUISE DE CONCLUSION

*«Un peuple qui accepte de porter le joug
sans rien dire, est un peuple qui
mérite de porter le joug.»*

Proverbe Roumain

Samedi, 19 juillet 1997

Triste anniversaire. Et la population en redemande!!!

[Retour à la table des matières](#)

—Couché à 23 heures 15 et levée du corps à 6 heures 40. Le long de la côte du Saint-Laurent, le temps est frais et humide. Ciel nuageux et vent d'ouest.

—Aujourd'hui, c'est notre dernier jour de vacances à l'Île-du-Prince-Édouard. Je ne suis pas fâché que tout cela soit terminé. Chaque bonne chose a une fin et c'est très bien ainsi. J'ai tellement de beaux projets d'écriture pour l'automne, qu'il me tarde de commencer. Pour conclure en beauté cette courte cavale, je prépare le petit déjeuner à mon âme soeur, comme elle les aime: des oeufs bien cuits des deux côtés, deux bonnes «tôsses» bien cuites, du café-crème pas trop fort, des tomates et du bon beurre d'érable de Laterrière (100% pur).

—À 7 heures 45, nous prenons la route avec autant de plaisir qu'au moment du départ, le 14 du présent mois. Charlevoix s'émoustille. La masse nuageuse qui s'est solidement agrippée aux pitons rocheux du massif laurentien, n'en peut plus de se retenir et laisse échapper quelques larmes sur notre départ.

—C'est la première fois que je vois le Bas-Saguenay depuis les terribles événements de l'an dernier (jour pour jour). Les balafres infligées au milieu par le «Déluge», sont incrustées à tout jamais dans le paysage... et dans mon coeur! Et dire qu'il s'en trouvera demain des centaines pour «fêter» l'anniversaire d'une telle tragédie! Bon Dieu! que les gouvernements et les multinationales ont la vie facile ici!!! Décidément, mes compatriotes sont nés pour vivre en esclaves... et ils mourront esclaves. Comme c'est triste! Dieu, comme c'est triste!...

—Arrivons à La Baie à dix heures et arrêtons chez les Bernier, pour leur remettre une bonne bouteille de vin blanc, un «Bouchard Aîné & Fils», cuvée spéciale embouteillée nommément pour l'Île-du-Prince-Édouard. Il y a un an, j'entreprenais avec Yvon l'un des plus difficiles combats de ma vie, celui pour la vérité, et je tenais à lui réitérer mes vœux d'amitié.

—Une heure plus tard, nous entrons à Chicoutimi. Il pleut à boire debout. C'est drôle comme la nature a la mémoire longue; curieuse coïncidence, l'an passé, à la même date et à la même heure, nous entrions justement à Chicoutimi sous une pluie battante et débutait alors la plus grande tragédie de notre courte histoire.

Dimanche, 20 juillet 1997

—Aujourd'hui ma pensée est tiraillée entre le souvenir merveilleux de mon voyage à l'Île-du-Prince-Édouard, et celui, plus malheureux, du «Déluge» du 20 juillet 1996. C'est drôle de voir comme les bonnes et les mauvaises émotions se rejoignent à quelque part et se ressemblent. À 7 heures, je suis déjà au restaurant, fidèle au rendez-vous. Je prends des nouvelles de tout un chacun, m'informe des événements de la semaine et plonge dans mes journaux du lundi. L'estomac n'y est pas. Le coeur non plus! Et pour cause!...

—Côté température, rien d'inspirant. Il vente à «écorner les boeufs», il fait froid, mais le soleil est au rendez-vous. Au menu du jour, grand ménage du pick-up, tonte du gazon et nettoyage du terrain. L'orage et les vents violents qui ont secoué le Saguenay au cours des dernières heures ont laissé des traces palpables. Tout ça remue de forts mauvais souvenirs et ranime en moi de vieux fantômes qui venaient à peine de s'endormir...

—Dans les journaux du dimanche, encore et toujours cette horrible petite maison blanche, devenue curieusement symbole de notre petitesse, de notre cupidité, de notre insignifiance, de notre médiocrité collective. L'an passé, à pareille date, elle était subitement devenue le point de mire international, le point de ralliement d'une communauté subitement meurtrie, délogée, choquée par les événements; aujourd'hui, elle compte autant d'ennemis que d'amis! Pendant que les centaines et les centaines de touristes défilent à la queue leu leu sur l'immense rocher de granit rouge pour l'admirer, la toucher du bout du doigt et la bénir du regard, tout un quartier, jadis peuplé par une partie de la bonne plèbe chicoutimienne, a dû abdiquer ses droits devant la trahison de ses élus à la table du conseil municipal et il attend béatement qu'un miracle se produise...

—J'aime autant ne rien dire à propos de ceux et celles qui se rassemblent actuellement au Bassin, pour «fêter» l'anniversaire du «Déluge»!!! Je le redis: «un peuple qui n'a pas eu le courage de proclamer son indépendance nationale après 237 ans de pleurnichages sur son sort, n'aura pas plus le courage de résister à la dictature que le «Miraculé» se prépare à lui imposer dans la future république du Québec!». Et à travers notre histoire, je ne suis pas seul à penser, à dire et à écrire ainsi. Effectivement, dans une correspondance adressée à l'illustre Louis-Joseph Papineau, le pamphlétaire Arthur Buies, «le Buies de toutes les extravagances», s'était plu, un jour, à paraphraser sur notre apathique et somnolente résignation, en des termes qui n'avaient rien de l'ode dithyrambique pour l'ethnie canadienne-française: *«Rien ne prend en lui, et il acceptera quelques sous un jour d'élection, sans songer que par son vote imbécile il va se donner quatre années de misère de plus...»*

—Aujourd'hui, un papa et une maman de La Baie assistent à la messe commémorative du service funèbre célébré l'an dernier pour le repos de l'âme de leurs deux petits bébés décédés au début de la catastrophe. Et si on avait la délicatesse de leur demander à eux, à ces parents éplorés et inconsolables, s'ils ont le coeur à la «fête» ? Et si, de suite, on allait poser la même question aux familles qui ont eu le malheur de perdre un être cher au cours des douze derniers mois, emportés par des séquelles psychologiques et physiques découlant du «Déluge» ? Et si, par la même occasion, on demandait aux sinistrés non relocalisés, à toutes ces victimes peu ou mal dédommagées, à ceux et celles qui se sont fait arracher le coeur, violer dans leur intimité et voler les images de leur enfance, que nous répondraient-ils tous ? Qu'auraient-ils à raconter sur cet enfer qu'ils ont eu à subir au cours de l'année et sur cette sauvage agression qui, manifestement, restera à jamais impunie ??? Faudrait voir s'ils ont, eux, ces malheureux, le goût de faire la danse de la pluie et le goût de participer à la «fête à la grenouille» en adulant tous ces polichinelles médiatiques et politiques, tous ces lâches porte-voix rattachés au gouvernement du Québec et tous ces «fidèles» porte-parole des multinationales (Alcan, Abitibi-Price, Stone-Consolidated) bref, tous les fils de ce pays (souvent des «bons» Saguenéens) qui, par leur lâche trahison, ont contribué à alimenter le déluge de mensonges qui a suivi et enveloppé le premier pour les siècles et les siècles!...

—Non, décidément, dans mon esprit à moi, participer à cette «fête» cynique, c'est un peu comme si on applaudissait à la fin de la tragédie et qu'on demandait un rappel pour la beauté du «spectacle» et le retour du défilé des «carnavaleux». Faut le faire quand même!!!

—C'est triste à dire, mais je trouve que mes compatriotes manquent cruellement de sens de la mesure, de discernement, de respect (pour eux et pour les autres)... et de courage, et qu'ils devraient plutôt se battre avec force et énergie pour que justice soit faite et que vérité soit révélée. S'ils en avaient un peu, juste un tout petit peu, ils en profiteraient pour bloquer d'abord toutes les rues qui mènent au Bassin et ils exigeraient, ensuite, qu'on (les sociétés coupables et les élus complices) restaure décentement les lieux éventrés, qu'on rétablisse tous les sinistrés dans leur quartier (sans exception), qu'on rétablisse la circulation d'un bout à l'autre et sans entrave sur la rue Price et, surtout, surtout, qu'on mette enfin au pas la multi-

nationale propriétaire du barrage qui détient encore, et contre toute logique, le droit de veto sur ce secteur urbain historique bref, de ces sangsues apatrides qui ont le droit de vie et de mort sur toute une population.

—Mais hélas! du courage nous n'en avons point! Et pourtant, Dieu sait qu'il en faut une bonne dose pour construire une société affranchie, faire un pays qui ne deviendrait pas un immense goulag, libérer l'histoire. Et puisque de courage nous n'en avons point, nous abandonnons ainsi aux autres le droit de nous exploiter, le pouvoir de nous imposer leur vérité et le privilège d'écrire l'histoire à notre place. A bien y penser et tout compte fait, nous n'avons que ce que nous méritons. Continuons de plier l'échine et de porter le joug comme des bêtes de somme. Après tout, n'est-ce pas là notre histoire?...

Lundi, 21 juillet 1997

—Nuit excellente mais brève. Ces horribles fantômes qui m'ont hanté pendant plusieurs mois, ont le sommeil léger. Je cauchemarde encore et j'ai les yeux ouverts. La nuit n'en finit plus et pourtant le soleil me taquine la joue depuis plusieurs minutes. C'est terrible! De l'eau glauque et nauséabonde partout, des maisons qui flottent, tournoient et se disloquent dans une mer de débris qui préfigure un spectacle de fin du monde, des gens affolés qui pleurent sur leur apocalypse et qui courent dans tous les sens à la recherche d'un meuble de famille, d'une photo souillée et d'un rêve perdu... et, horreur des horreurs sorti tout droit des abysses de l'insignifiance humaine incarnée, le gros Louis Lemieux, le polichinelle de Radio-Canada, qui joue à Fanfan Dédé avec son micro et sa caméra en interrogeant les «tout-petits» sur leur fascinante expérience et en s'ébattant dans notre mer de malheurs comme une baleine qui batifole dans un banc de planctons.

—À 5 heures trente, épris de sueurs soudaines, je me surprends à ressasser encore et encore dans ma tête le triste spectacle de la «fête à la grenouille», célébrée hier, à La Baie et au Bassin de Chicoutimi. L'Abitibi-Consolidated, l'Alcan et le ministère de l'Environnement et de la Faune ont probablement payé les «balounes», la disco mobile, les couronnes de fleurs de papier, le jus de bleuet (arôme

artificiel) et les hot-dogs, la peinture et le fard pour maquiller les petites têtes d'enfants (et la triste réalité) et surtout, surtout, pour qu'on oublie tout ça!?!)

—Je fais partie d'une société composée et dirigée par des zombies qui continuent de dormir sans rêver et sans nourrir d'idéaux transcendants. Le pire du drame est là! Et en ce qui me concerne, je me rends bien compte que le mal est loin d'être exorcisé. On dirait que les gens n'ont pas encore compris qu'ils sont tous, à quelque part à l'intérieur d'eux, des stigmatisés de la catastrophe («décamillénaire» mon œil!) et des victimes, parfois participatives, du déluge de mensonges qui l'a suivie. Comment leur faire prendre conscience que tourner la page sans que justice et vérité aient été faites, totalement faites, n'a rien de libérateur et d'apaisant?

—J'ai le dos tout mouillé et les mains moites. Mon cœur s'emballe à nouveau. Il est six heures dix. La «petite» dort à poings fermés et Stéphane vient de partir pour son quart de travail. Côté température, la journée s'annonce assez bien; le ciel se dégage, un inconfortable vent d'ouest transporte avec lui des senteurs d'automne précoce, une lumière de cristal et sans nuance s'est installée pour la journée. Le Jour 2 de l'An 2, le 366ème après l'apocalypse du Saguenay, débute!...

Fin du texte